

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

C. - A.

SAINTE-BEUVE

— SA VIE ET SES ŒUVRES —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

C.-A. SAINTE-BEUVE

— SA VIE ET SES ŒUVRES —

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-8.

LES ÉTABLISSEMENTS PÉNITENTIAIRES EN FRANCE
ET AUX COLONIES 1 vol.

Imp. Eugène HEUTE et Cie, à Saint-Germain.

Inov. A. 9643

C.-A.



SAINTE-BEUVE

— SA VIE ET SES ŒUVRES —

PAR

341787

LE V^{TE} D'HAUSSONVILLE

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE



DONAȚIUNEA
EM. PORUMBARU

31855

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction et de traduction réservés

CONTROL 1953

1961

8420. A. 1057.

1956

BIBLIOTECA

COTA

28782

PC 370/06

B.C.U. Bucuresti



C31855

CHARLES-AUGUSTIN

SAINTE-BEUVE

I

La famille de Sainte-Beuve. — Son éducation première. —
Ses études physiologiques et médicales.

J'ai souvent entendu regretter que Sainte-Beuve ne nous ait pas laissé le récit complet de sa vie, et que ce grand peintre de portraits n'ait pas rendu à la postérité le service de se peindre lui-même. Un tel document serait assurément bien curieux ; peut-être n'y trouverait-on pas cependant le dernier mot sur Sainte-Beuve. Rien n'est parfois moins sincère que les confessions, les confidences, les mémoires et les souvenirs, les confessions surtout. Je doute toujours un

peu de la parfaite franchise, en entendant les aveux des plus illustres pénitents. Arrive-t-on d'ailleurs à bien connaître sa propre nature, et quelqu'un a-t-il jamais franchi ce premier degré de la sagesse? Il ne faut donc pas trop demander aux grands hommes de se raconter eux-mêmes. Il faut essayer de les surprendre dans leurs œuvres et dans les aveux irréfléchis qu'elles contiennent. Les ouvrages de Sainte-Beuve sont de véritables mémoires rédigés sans méthode, sans suite, parfois sous l'inspiration d'une contrariété littéraire ou d'une rancune politique, mais plus sincères peut-être dans leur désordre que s'il en avait conçu le plan à tête reposée. Telle note ajoutée par lui au bas d'un article publié depuis vingt ans nous en apprendra plus long sur l'histoire de son âme et de ses pensées, qu'une page entière des *Confidences* n'en apprend sur l'âme de Lamartine. Des renseignements intéressants sont d'ailleurs contenus dans l'ouvrage de M. Troubat, *Souvenirs et indiscretions : le dîner du Vendredi-Saint*; et dans celui (bien différent de ton et d'esprit) de M. Morand : *Les jeunes années de Sainte-Beuve*. Les documents qu'on possède permettent donc d'entreprendre dès à présent la biographie morale et littéraire de l'illustre

critique. Les grandes lignes de l'esquisse sont déjà en pleine lumière, et si plus tard il devient nécessaire d'appuyer sur quelques rides, il n'est pas à craindre que, parmi les nombreuses victimes de Sainte-Beuve, les ouvriers manquent à la tâche.

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit le 23 décembre 1804, à Boulogne-sur-Mer, petite ville assez pauvre en hommes célèbres, et qui n'avait à se vanter jusque-là que d'avoir donné naissance à Daunou. Son père est dénommé sur des actes d'état civil réguliers Charles-François *de* Sainte-Beuve; mais, sa mère ayant toujours été connue sous le nom de madame Sainte-Beuve, il trouva plus simple et plus commode de faire comme elle. Peut-être aussi avait-il souci d'éviter certaines plaisanteries auxquelles le chansonnier *de* Béranger n'avait pas échappé. « N'étant pas noble, a-t-il écrit, je n'ai pas voulu me donner l'air de l'être. » Des origines de sa famille, Sainte-Beuve savait peu de chose, sinon que son père était né à Moreuil en Picardie, et fils d'un contrôleur des actes. Jamais il

ne put tirer au clair la question de sa parenté avec le docteur Jacques de Sainte-Beuve, dont il est souvent question dans l'*Histoire de Port-Royal*. Madame Sainte-Beuve s'appelait Augustine Coilliot; elle était anglaise par sa mère; et par son père, d'une bonne famille de Boulogne-sur-Mer. Son mariage ne fut pas conclu sans difficultés. L'existence de M. de Sainte-Beuve père paraît avoir été, sous le rapport des affections romanesques, singulièrement peu fortunée. Il fut d'abord tendrement épris de la fille d'une lingère de Paris. Des obstacles demeurés inconnus s'opposèrent à leur union; quelques années plus tard, quand il demanda la main de mademoiselle Coilliot, âgée de près de quarante ans, la famille de celle-ci objecta l'exiguïté de leur fortune à tous deux. Il fallut attendre plusieurs années que M. de Sainte-Beuve fût nommé contrôleur principal des droits réunis. Les vœux de sa tendresse étaient à peine accomplis depuis quelques mois, qu'il mourut subitement à l'âge de cinquante-deux ans, laissant sa femme enceinte.

L'attrait d'une curiosité invincible nous pousse toujours à chercher dans les mystères de la nature ou de l'éducation l'origine des dons

de l'esprit. Sainte-Beuve n'ayant jamais connu son père, c'est avec sa mère qu'on s'attend à lui trouver quelque ressemblance. Que de fois d'ailleurs on a découvert, chez les hommes du plus grand esprit, la trace d'affinités morales avec leur mère ou leur sœur, comme si le génie, pour être complet, devait avoir quelque chose de féminin ! Madame Sainte-Beuve a tenu certainement une grande place dans la vie quotidienne de son fils. Elle est venue s'établir à Paris presque en même temps que lui ; elle ne l'a guère quitté, et elle est morte dans sa maison de la rue Montparnasse, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Les personnes qui l'ont connue, et elles sont en grand nombre, affirment que c'était une femme d'esprit, de bon sens et de tact. Elle veillait sur son fils avec une sollicitude très-attentive, que les soins matériels tenaient surtout en éveil. « Il n'a jamais de chaussettes, » disait-elle en gémissant, à madame Desbordes-Valmore. Le genre de vie qu'il menait ne laissait pas aussi que de l'inquiéter. La carrière des lettres lui paraissait peu lucrative et peu sûre. En réalité, elle n'eut l'esprit en repos sur l'avenir de Sainte-Beuve, qu'à dater du jour où il fut reçu à l'Académie française.

Malgré cette affection craintive et touchante, je ne crois pas qu'une intimité très-profonde ait jamais existé entre Sainte-Beuve et sa mère. Au dire de témoins oculaires, il la traitait assez rudement quand la pauvre femme s'avisait d'émettre une opinion sur quelque question littéraire qui n'était point de sa compétence. Ce qui me paraît trancher la question, c'est la place à peu près nulle qui lui est faite dans les poésies intimes et personnelles de son fils. C'était la mode, au début du siècle, de célébrer sa mère en vers et en prose; eh bien! on ne voit pas que, dans ses deux volumes de poésies, Sainte-Beuve ait consacré à sa mère d'autre souvenir que ces deux hémistiches :

. Et ma mère aussi m'aime,
Elle mourra pourtant.

On avouera que c'est plutôt sec. Je ne puis m'empêcher d'en conclure que, s'il n'a pas imité davantage Victor Hugo et Lamartine, c'est que l'inspiration lui faisait un peu défaut.

Ce serait donc chez M. de Sainte-Beuve père, qu'il faudrait rechercher l'affinité, si l'on veut à toute force que Sainte-Beuve doive quelque

chose à la race. Une première et bien étrange ressemblance existe, à ce qu'il paraît, entre eux : celle des écritures. M. Morand s'y est trompé en achetant, chez un libraire de Boulogne, un exemplaire de l'*Almanach des Muses*, couvert de notes signées *Sainte-Beuve* ; il fallut que le moderne Sainte-Beuve l'avertît de son erreur. Mais des liens plus étroits semblent avoir rattaché l'un à l'autre, ce père et ce fils qui ne se sont jamais connus. M. de Sainte-Beuve avait un goût très-vif pour les lettres. A peine arrivé à Boulogne, et encore simple *agréeur des eaux-de-vie de genièvre*, nous le voyons occupé à fonder des sociétés littéraires. Il aimait les livres, en achetait beaucoup malgré la modicité de sa fortune, et en couvrait les marges de citations, entre autres de vers de Virgile ou d'Horace. On a même conservé de lui un exemplaire des *Mémoires* de Riouffe qu'il a enrichi de notes et de réflexions sur la Terreur. Il y en a d'assez finement écrites, celle-ci entre autres, qui peut-être n'aurait pas été désavouée par son fils : « Le repos et la tranquillité publique ne peuvent être l'état habituel des sociétés ; la goutte de trop arrive toujours. » Enfin M. Troubat croit avoir trouvé dans les papiers de

Sainte-Beuve une satire en quinze pages et en vers, intitulée la *Conversion des Philosophes*, qui serait l'œuvre de son père, et dans laquelle celui-ci prendrait contre madame de Genlis la défense des philosophes du XVIII^e siècle. En un mot, M. de Sainte-Beuve était un lettré, presque un érudit. Les occupations d'une vie modeste n'étaient point parvenues à le détacher des lettres, et, parmi les legs qu'il a faits à son fils, on peut compter, en plus de ce culte divin, ses habitudes de lecture et son goût d'annotations un peu minutieuses. Sainte-Beuve n'a point été un héritier ingrat. Tandis qu'à peine nous trouvons dans ses poésies le nom de sa mère, voici avec quel pieux souvenir il parle de son père :

Mon père ainsi sentait. Si, né dans sa mort même,
 Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
 Il m'a laissé du moins son âme et son esprit,
 Et son goût tout entier à chaque marge écrit.

Bien des années après, dans un moment d'humilité passagère, il écrivait ces quelques lignes retrouvées dans ses papiers : « Mon père eût été heureux des succès littéraires de son fils, lui qui aimait d'un goût passionné la littéra-

ture et la poésie. Que n'ai-je pu lui ressembler et être digne de lui par tous les autres côtés! Du moins sa pensée m'a toujours été chèrement présente. » Est-il téméraire de supposer que Sainte-Beuve, froissé parfois par les préoccupations un peu bourgeoises de sa mère, se rattachait volontiers à une origine intellectuelle plus raffinée? En tout cas, cette conformité de goûts, ce souvenir conservé avec orgueil, tout s'accorde à nous montrer que la filiation intellectuelle est là.

Pour en finir avec cette question des origines occultes de l'esprit de Sainte-Beuve, disons qu'il reconnaissait chez son compatriote Daunou l'existence de certaines qualités « sagaces, avisées, lucides, modérées et circonscrites à la fois, » qu'il rattachait *au vieux fonds boulonnais*; mais, comme en dépit d'efforts consciencieux je n'ai jamais pu arriver à découvrir la moindre ressemblance entre Sainte-Beuve et Daunou, j'en ai dû conclure, ou bien que ce vieux fonds boulonnais n'est pas très-tenace et qu'il est aisé de s'en débarrasser, ou bien, ce qui est mon véritable sentiment, que toutes ces questions de race et d'origine ne jouent dans le développement de la personnalité qu'un rôle très-secon-

daire auprès de l'éducation et des habitudes de l'enfance.

Sainte-Beuve fut élevé en partie par sa mère, en partie par une vieille tante, sœur de son père, celle-là même dont il a raconté si étrangement la mort dans la célèbre pièce des *Rayons jaunes*. Son enfance fut studieuse et paisible. Un de ses plus anciens et de ses plus vifs souvenirs était d'avoir assisté, à l'âge de sept ans, à une revue que l'empereur Napoléon vint passer à Boulogne. Pour la circonstance, on l'avait habillé en petit hussard, et il put contempler de près le grand homme. On ne voit point, malgré ce début assez propre à frapper l'imagination d'un enfant, que le désir de porter plus tard et pour de bon l'uniforme l'ait jamais tourmenté. Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les sentiments qu'il prête à Joseph Delorme, c'est-à-dire à lui-même, dans la préface de ses *Poésies*. « Élevé au bruit des miracles de l'Empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures ne passait-il pas loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et sièges, dont

il était le héros ! » C'était la mode sous la Restauration (et l'esprit de parti y entraînait pour quelque chose) de se représenter, si tranquille et débonnaire qu'on fût, comme dévoré du tourment de la gloire et de la soif des combats. Dans quelques pages brûlantes de la *Confession d'un enfant du siècle*, Alfred de Musset a peint avec éloquence ce mal des adolescents « qui avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides, et qui, regardant le ciel, la terre, les rues et les chemins, trouvaient que tout cela était vide. » Il n'est pas probable que ce mal ait jamais travaillé bien vivement l'âme de Sainte-Beuve : rien de moins belliqueux au fond que son tempérament. « Il était né timide, dit M. Morand ; dans son enfance, il avait peur de tout ; cela m'a été affirmé par un témoin qui se trouva en position de le bien observer avec affection et indulgence. » Notons en passant ce témoignage, qui, dans la vie de Sainte-Beuve, servira à faire comprendre bien des choses, et qui explique pourquoi le petit hussard ne fut jamais qu'un écolier laborieux. Très-jeune, sa mère le plaça dans la pension de M. Blériot, où il noua une vive et durable amitié avec

M. Eustache Barbe, devenu depuis l'abbé Barbe. Le peu de temps que les deux amis ne consacraient point au travail, ils le dépensaient en longues promenades au pied des remparts ombragés qui entourent la ville; au bord du Denacre, au petit village de Rubenpert, mais plus souvent et de préférence le long des grèves sablonneuses baignées par la mer, dont l'horizon, souvent morne et brumeux, répondait à la disposition mélancolique de leur esprit. — De graves questions s'agitaient déjà dans les entretiens de ces deux jeunes êtres, dont l'un devait bientôt consacrer sa vie au service de Dieu, dont l'autre a pénétré si avant au fond de toutes les faiblesses humaines, entretiens que Sainte-Beuve a pu, bien des années après, comparer à ceux de saint Augustin sur la plage d'Ostie. Qui de nous n'a conservé, comme lui, le souvenir de ces premières inquiétudes qui sont venues marquer la fin de notre enfance rêveuse, de ces angoisses d'un esprit que les réponses banales ont cessé de satisfaire, de ces troubles d'un cœur que les passions commencent à émouvoir? Mais nous n'avons pas alors tous rencontré ce que Sainte-Beuve trouvait dans Eustache Barbe : un ami croyant et pieux

pour nous raffermir et nous encourager. Les deux adolescents recevaient à cette date, dans leur famille, une éducation non-seulement chrétienne, mais catholique d'enseignement et de pratique. Déjà cependant commençaient à s'accuser entre eux les différences qui devaient les séparer si profondément un jour, l'un,

Déjà choisissant dans tout ce qu'il faut croire,

l'autre,

Plus ferme à Saint-Pierre, y fondant son repos.

La méditation de ces problèmes élevés n'absorbait pas exclusivement, je dois le dire, la pensée du jeune Sainte-Beuve. Avant quatorze ans, il avait déjà ses amours : Camille, « douce blonde au front pur ; » Nathalie, « au parler sérieux, » amours dont il va nous raconter lui-même le plus durable et le plus profond (ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire), par la bouche de Joseph Delorme. « Il allait tous les ans passer deux mois de vacances au château d'un vieil ami de son père. Une jeune fille du voisinage, blonde, timide et rougissant chaque année à son retour, entretenait en lui des mouvements inconnus qu'il

réprimait aux yeux de tous, mais auxquels il s'abandonnait avec délices durant ses promenades dans les bois. Là il s'asseyait contre un arbre, les coudes sur les genoux, et le front dans les mains, tout entier à ses pensers, à ses souvenirs, et aux innombrables voix intérieures, plaintes sourdes et confuses, vagissements mystérieux d'une âme qui s'éveille à la vie ; on aurait dit le sauvage couché sur le sable prêtant l'oreille tout le jour au murmure immense et incompréhensible des mers, et quand on le cherchait le soir, à l'heure du repas (car il l'oubliait souvent), on le trouvait immobile, à la même place qu'au matin, et le visage noyé de pleurs... Parfois, au contraire, il lui semblait qu'au milieu de ses triomphes, sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire. »

Il fallait que ces souvenirs fussent restés bien vivaces dans l'esprit de Sainte-Beuve pour que la description complaisante que nous trouvons dans *Volupté* de cette habitation gothique, de ce

balcon encadré de lierre et de ce vieux pêcher en fleurs où madame de Couaën laisse tomber un jour de printemps son aiguille à tricoter, ne soient (on me l'a du moins assuré), que l'exacte peinture de ce château de Wierre où son adolescence avait éprouvé des émotions si vives.

Ces rêves d'une imagination exaltée n'empêchaient pas cependant que la foi ne demeurât très-vive et très-entière chez Sainte-Beuve; ses premières lettres à l'abbé Barbe en témoignent. Leur séparation eut lieu d'assez bonne heure. A quatorze ans, Sainte-Beuve avait terminé sa rhétorique à l'institution Blériot. Il supplia sa mère de l'envoyer à Paris compléter ses études, et, bien que ce fût pour les faibles ressources de la pauvre veuve une charge assez lourde, elle y consentit. La première visite de Sainte-Beuve à Paris fut pour un frère de son père, marchand de vin place Dauphine. Le brave homme s'efforça de déterminer madame Sainte-Beuve à confier son fils à un prêtre marié, ancien conventionnel, qui donnait à Paris des leçons de grec et de latin. Il la conduisit même chez ce singulier professeur; mais la manière dont celui-ci exhibait son propre fils, debout sur une table, comme un spé-

cimen des résultats obtenus par sa méthode pédagogique, déplut à madame Sainte-Beuve, qui préféra placer notre écolier à l'institution Landry, dont les élèves suivaient alors les cours du collège Charlemagne. C'est à dater de son entrée dans la pension Landry que Sainte-Beuve noua avec l'abbé Barbe une correspondance qu'il n'a jamais laissé tomber entièrement jusqu'à la fin de sa vie. J'en extrais les lignes suivantes, que Sainte-Beuve écrivait à son ancien camarade au début de sa quinzième année : « La religion est aussi ce qui contribue beaucoup à me consoler. A la maison, quand j'avais quelques petits chagrins, je les déposais dans le sein de mes bons parents. Aujourd'hui, au contraire, je n'ai personne à qui je puisse les confier ; alors je prie le bon Dieu, et par là je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine. » Et l'année suivante il lui écrivait encore : « Je suis toujours tel que tu m'as connu. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour pour m'en écarter jamais, et si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me ramener dans le droit chemin. »

Lorsque les vacances ramenaient Sainte-Beuve à Boulogne, il se montrait bien tel en effet que ses camarades de la pension Blériot l'avaient connu. On n'a pas oublié l'église où il venait régulièrement le dimanche à la messe avec sa mère, et des témoins oculaires se rappellent d'y avoir vu « sa grosse tête rousse. » M. Morand, qui paraît minutieusement renseigné, affirme même qu'à l'âge de seize ans il se confessa à un religieux, l'abbé Dufour. Quoiqu'il en soit de ce dernier détail, il est impossible de méconnaître que le point de départ philosophique et religieux de Sainte-Beuve n'est point ce qu'on avait assez naturellement supposé. On comprend mieux qu'à une certaine époque de sa vie Sainte-Beuve ait paru se tourner vers les croyances religieuses dans un élan sincère. Lorsque l'âme docile et malléable d'un enfant a été façonnée de bonne heure à ces croyances sublimes où tant de grands esprits ont trouvé le repos, l'empreinte est longue à s'effacer, et il faut bien des couches successives pour en faire disparaître complètement la trace.

Vers quelle époque les pieuses convictions de Sainte-Beuve ont-elles senti leur premier ébranlement? A consulter son propre témoi-



31855

gnage, ce fut pendant la dernière année de ses études classiques, alors qu'il suivait au collège Bourbon le cours de philosophie de M. Damiron. « J'étais déjà émancipé; en faisant ma philosophie sous M. Damiron, je n'y croyais guère... J'allais tous les soirs à l'Athénée suivre les cours de physiologie, de chimie et d'histoire naturelle de MM. Magendie, Robiquet, de Blainville. J'y fus présenté à M. de Tracy. » L'influence intellectuelle de M. de Tracy, dont on a dit qu'il rougissait de croire et qu'il voulait savoir, paraît avoir été un instant assez prédominante sur l'esprit de Sainte-Beuve. Il a marqué plusieurs fois cette influence, entre autres dans une petite note ajoutée à la fin du troisième volume des *Portraits littéraires*, note qu'il faudra souvent citer, car Sainte-Beuve y a condensé bien des renseignements sur les évolutions de son esprit. « Je suis l'esprit le plus rompu et le plus brisé aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIII^e siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck, et la physiologie; c'est là mon fonds véritable. »

C'était, ses lettres à l'abbé Barbe le démontrent, vanité d'incrédule de prétendre qu'il avait commencé crûment par le XVIII^e siècle.

La vérité est au contraire que le combat fut long. Durant cette même année de philosophie, il écrivait encore à l'abbé Barbe : « Tu me dis que le gouvernement est un pouvoir servi par des ministres, ce qui est très-juste, et tu ajoutes : Pouvoir émané de Dieu seul. Sans doute ce pouvoir vient de Dieu en ce sens que tout en vient et qu'il est la source de tout, mais je crois... » et il continuait en discutant avec son ami la théorie du droit divin. La conviction première était donc lente à disparaître. En revanche, il était plus sincère quand il ajoutait : « C'est là mon fonds véritable. » Il est incontestable en effet que le fonds, le tréfonds de la nature chez Sainte-Beuve était matérialiste. Jamais, à aucune époque de sa vie, il n'a considéré le corps comme une guenille. La philosophie du bonhomme Chrysale était sur ce point la sienne, mais relevée et comme ennoblie par la finesse de l'esprit, qui lui faisait considérer « la bonne chère, le goût et le choix qu'on y porte, comme un signe de la délicatesse au moral. » Cet instinct si prononcé dut être singulièrement fortifié par les travaux physiologiques auxquels il se livra durant quelques années au sortir du collège. Ses études littéraires avaient été très-

brillantes : il avait remporté au grand concours un prix d'histoire et un prix de vers latins, et au terme de son année de philosophie il avait reçu du gouvernement, par l'intermédiaire de l'évêque d'Hermopolis, alors grand maître de l'Université, une médaille à titre de récompense exceptionnelle. En lui remettant cette médaille ainsi qu'à l'un de ses camarades, le proviseur (dit le *Palmarès*) « fit sentir aux deux élèves que cette nouvelle preuve de la sollicitude paternelle du gouvernement leur imposait le devoir de s'en rendre de plus en plus dignes, par une application soutenue et par un dévouement sans bornes à l'auguste famille des Bourbons. » Malgré ces succès, Sainte-Beuve se croyait, à tort ou à raison, une aptitude particulière pour les sciences positives, et il s'adonna au sortir du collège à la médecine. Pendant trois ans, de 1824 à 1827, il suivit les cours de l'école; il fit même une année d'externat à l'hôpital Saint-Louis. Sainte-Beuve revenait souvent avec complaisance sur ces souvenirs, et il tirait vanité d'avoir ceint le tablier d'un interne pour accompagner Dupuytren dans une visite à travers les salles. Ces études de physiologie pratique durent frapper vivement

un esprit disposé comme l'était celui de Sainte-Beuve. Il faut avoir en effet l'âme et l'intelligence singulièrement inclinées au spiritualisme pour ne pas ressentir un trouble involontaire en présence des phénomènes mystérieux que la science physiologique révèle à nos recherches. Quand on voit palpiter sous le scalpel les organes où la vie paraît se concentrer, on doit être parfois tenté d'oublier que le principe et la source de la vie sont ailleurs. « Comment ne croirais-je pas à l'âme immortelle ? je l'ai touchée au doigt. » Ainsi parle un vieux savant dans un drame célèbre. Combien de nos savants modernes s'arrêtent ainsi dans leurs croyances à ce qu'ils ont touché au doigt, et combien, moins sages dans leur raison superbe, qu'Hamlet dans sa folie mélancolique, dédaignent les mystères qui se dérobent à leur philosophie entre le ciel et la terre.

Ce n'est pas seulement l'éveil de la réflexion philosophique qu'il est intéressant de saisir chez Sainte-Beuve durant cette période d'études médicales, c'est peut-être aussi le germe et la conception première de la méthode qu'il a inaugurée dans la critique littéraire. Personne, dans ses jugements, n'a étudié avec une saga-

cité plus attentive l'influence mystérieuse des phénomènes matériels sur les phénomènes intérieurs. Personne ne s'est attaché avec autant de soin à faire ressortir l'action du tempérament sur l'esprit, de la nature physique sur la nature morale. Nul doute que, dès cette époque, penché sur la table de dissection, il n'ait cherché à surprendre dans leurs secrets les relations de l'âme avec le corps, et que sa pensée aventureuse n'ait erré sur les limites indécises qui séparent le monde visible du monde invisible. Et d'ailleurs la critique, telle qu'à la fin de sa vie il l'avait comprise et développée, n'a-t-elle pas été définie par lui « un véritable cours de physiologie morale? » N'a-t-il pas disséqué les morts et même les vivants? Sans doute, à cette date, les procédés de sa méthode future germaient confusément dans son esprit, que la curiosité littéraire avait envahi déjà. Souvent ainsi le génie furtif grandit en se fortifiant à l'insu de celui qu'il habite, et l'homme fait s'étonner un jour de moissonner les fruits qu'a semés pour lui sa jeunesse inconsciente.

II

Premiers essais littéraires. — *Le Globe*. — *Le Cénacle*. —
Le Tableau de la poésie française au XVI^e siècle. — Premiers
Portraits littéraires.

Bien que madame Sainte-Beuve fût venue s'établir auprès de son fils pour partager avec lui ses faibles ressources, ces premières années de la vie, les plus belles, dit-on souvent, furent un temps difficile à franchir pour Sainte-Beuve. Il a un peu exagéré les embarras de sa situation lorsque, dans la préface de *Joseph Delorme*, il s'est représenté lui-même atteint d'une infirmité mortelle, dans un galetas, au cinquième, éprouvé par le froid et la faim. Sainte-Beuve n'a jamais souffert de la faim ni du froid, et il avait une santé aussi robuste que la mode du jour le permettait à un jeune homme de son âge; mais ses ressources étaient minimes, et il était obligé de veiller de près à ses moindres

dépenses. Quelques années plus tard, alors que ses premiers livres avaient déjà vu le jour, il écrivait encore à un ami de collège : « J'irai te voir un dimanche, en mars, quand j'aurai reçu le billet qui échoit à cette époque, et que vingt-quatre francs de plus ou de moins ne seront rien dans mon gousset. » Cette pauvreté, gaie-ment et dignement supportée, se prolongea longtemps dans la vie de Sainte-Beuve. C'est son côté le plus honorable, et il est juste de le faire ressortir au début. S'il avait suivi les conseils de sa mère et persévéré jusqu'au bout dans la carrière médicale, je doute que ses émoluments eussent suffi à le tirer d'embarras. Fort heureusement pour lui, des amis éclairés qui avaient deviné sa vocation mieux que lui-même lui tendirent la main et l'aidèrent à sortir de l'impasse où il s'était engagé.

Sainte-Beuve avait eu pour professeur de rhétorique, M. Dubois. Destitué par l'ombrageuse susceptibilité du ministère de l'instruction publique, M. Dubois fonda *le Globe* en 1824, et appela immédiatement Sainte-Beuve à faire partie de la rédaction. Durant trois années, de 1824 à 1827, il n'y écrivit que de courts articles signés S. B., qu'il n'avait pas jugés dignes

de figurer dans ses œuvres. Ses héritiers en ont pensé autrement, et c'est à leur culte pour la mémoire du maître que nous devons de les trouver réunis dans le premier volume des *Premiers lundis*. On y rencontre, à côté de courtes notices qui n'ont guère qu'un intérêt de curiosité, des études plus étendues où se révèlent déjà quelques-unes des qualités du critique futur. On sent cependant qu'il en est à ses débuts. Suivant ses propres expressions, « il n'est pas encore officier supérieur, il apprend son métier. » Assurément l'école était bonne, et les maîtres étaient dignes d'un tel écolier. Ce fut là que Sainte-Beuve apprit à connaître et aimer M. Jouffroy, vis-à-vis duquel il ne s'est jamais départi de la bienveillance équitable que les autres philosophes spiritualistes n'ont pas toujours rencontrée chez lui. Ce fut là qu'il entra en relations avec M. de Rémusat, M. Vitet, M. Duvergier de Hauranne, M. Duchâtel, M. Ampère, M. Mérimée, pour ne citer que les plus éminents parmi les rédacteurs ordinaires du *Globe*, et en laissant de côté ce que Sainte-Beuve appelait le trio glorieux de la Sorbonne, MM. Guizot, Cousin et Villemain, qui honoraient cependant le *Globe* de leur patronage intellec-

tuel, et parfois, bien qu'à de rares intervalles, de leur collaboration. On imagine aisément ce qui se dépensait chaque jour d'esprit dans les étroits bureaux du journal de la rue Saint-Benoît. On peut encore aujourd'hui constater, en feuilletant un recueil du *Globe*, ce que quatre petites pages, publiées trois fois par semaine, mettaient d'idées nouvelles en circulation. Je ne connais rien qui fasse revivre le passé, avec ses illusions, ses excès, ses grandeurs et ses petitesse, comme la lecture d'un vieux journal, rien non plus qui dispose à une certaine philosophie mélancolique comme de comparer l'ardeur des anciennes disputes avec la futilité de leur objet; mais il est surtout difficile de parcourir aujourd'hui sans quelque tristesse la série des numéros du *Globe*. Je défie qu'on poursuive jusqu'au bout cette lecture sans constater la décadence et surtout la fatigue intellectuelle de l'époque où nous vivons. Quelle ardeur chez ces écrivains, chez ces orateurs, qui ont grandi avec le siècle et dont nous avons vu s'éteindre la magnifique vieillesse! quelle assurance dans la vérité! quelle confiance dans la puissance des idées! Avec quelle sincérité on gémissait sous la tyrannie de M. de Villèle! avec quelle

sécurité de conscience on se portait ensuite à l'attaque de M. de Martignac! Quelle foi on nourrissait dans les principes de 89 et dans leur triomphe définitif! A travers les naufrages successifs que notre société politique a éprouvés, quelle part chacun de nous a-t-il sauvée de ces croyances? On n'oserait le dire, ni s'interroger soi-même trop à fond de peur d'être amené bientôt à constater ce qu'un écrivain hardi a appelé un jour « la banqueroute de la révolution française! »

Ces trois années de collaboration au *Globe* initièrent Sainte-Beuve à tous les raffinements de la doctrine en matière de politique et de littérature. Il s'est plu cependant à contester plus tard la part prépondérante que les doctrinaires avaient prise à la fondation et à la rédaction du *Globe*, ainsi que leur influence sur le développement de son esprit. Trois années s'étaient écoulées depuis la révolution de 1830; déjà Sainte-Beuve était en susceptibilité et presque en querelle ouverte avec les doctrinaires, auxquels il reprochait peut-être en secret de ne l'avoir point associé à leur triomphe politique. « Il semble aujourd'hui, écrivait-il à cette date, à ouïr certaines gens, que le *Globe* n'eût pour

but que de faire arriver plus commodément au pouvoir MM. les doctrinaires, grands et petits, après avoir passé six longues années à s'encenser les uns les autres. Peu de mots remettront à leur place ces ignorances et ces injures. » Et il continue en s'efforçant de rabaisser le rôle des doctrinaires au *Globe*. « La bourse de M. Lachevardière (l'imprimeur), l'idée de M. Pierre Leroux, l'impulsion de M. Dubois, voilà les données primitives ; la génération des salons, qui s'y joignit ensuite, n'étouffa jamais l'autre. » En revanche, il s'est montré plus sincère dans la note du troisième volume des *Portraits littéraires*, que j'ai déjà citée. « De là, dit-il (c'est-à-dire de l'école sensualiste), je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. » Petite contradiction, dira-t-on. Sans doute, mais il ne fallait pas trop tarder à constater que la mauvaise humeur et la rancune inspirent parfois Sainte-Beuve aux dépens de la stricte vérité.

Sainte-Beuve fut donc, à son heure et malgré ses désaveux, bien près de devenir un doctrinaire. C'est au reste pendant la première moitié de sa vie le trait marquant de son esprit

et de sa nature morale, que la flexibilité avec laquelle il se plie à l'influence des hommes et des idées. Le moment venu, il a tiré vanité de toutes ces transformations, et il a érigé la versatilité à la hauteur d'une méthode expérimentale d'observation. A l'en croire, il n'aurait obéi qu'à l'amour de la vérité, au désir de pousser aussi loin que possible ses expériences. Il ne faut point accepter pour entière et suffisante cette explication. Sans doute, dans ses conversions si enthousiastes et de si courte durée, il y a du procédé littéraire : curieux et observateur avant tout, il se persuade que le point de vue sera meilleur au dedans de l'édifice qu'au dehors, et si, pour franchir l'enceinte consacrée, on lui demande de revêtir la robe de néophyte, il l'endosse sans hésiter. Le plan des lieux une fois dressé, il laisse insensiblement glisser la robe qu'il a toujours eu soin de ne pas attacher trop solidement, et il ne la reprendra plus. Toutefois le littérateur n'est pas ici seul en cause, et la nature de l'homme est bien pour quelque chose dans cette docilité. Il faut se souvenir de cette timidité morale et physique qu'un observateur de son enfance dénotait en lui. Jamais Sainte-

Beuve, dans la première moitié de sa vie, ne s'est trouvé en face d'une figure éclatante, jamais il n'a senti la pression d'une main vigoureuse sans aussitôt baisser les yeux et ployer les reins. Il est ébloui, transporté, il s'aligne dans le cortège, et entonne sa partie dans le chœur des catéchumènes. Ce qui distingue en effet les premiers articles critiques de Sainte-Beuve, c'est l'enthousiasme et l'humilité. L'accent du dithyrambe y domine presque toujours. Chateaubriand est « homérique et sophocléen ; » Béranger est le « chantre prédestiné ; » écrit-il à Victor Hugo, c'est pour lui dire : « Vous êtes fort, et je suis faible ; vous êtes familiarisé avec l'infini. » Devant M. de Vigny, il s'incline jusqu'à terre. J'achèverai d'exprimer ma pensée par une comparaison que j'emprunterai à Sainte-Beuve lui-même. Parlant un jour d'un des esprits les plus impétueux de notre temps qu'il accusait cependant de suivre toujours l'impulsion de quelqu'un, il a dit assez irrévérencieusement : « Phanor est né disciple. » Eh bien ! il y a dans sa jeunesse beaucoup de Phanor chez Sainte-Beuve. Il s'attache volontiers aux pas de celui qu'il aperçoit marchant d'une allure dé-

cidée devant lui ; il caresse et aime à être caressé ; il pénètre dans la maison, prend sa place au coin du feu et sa part à la table. Puis, au bout de quelque temps, s'il s'aperçoit qu'on le néglige, surtout si par mégarde on l'a rudoyé, il abandonne table et foyer ; il oublie le chemin de la maison, et si d'aventure il rencontre celui qu'il caressait autrefois, il lui montre les dents.

Les évolutions de Sainte-Beuve étaient si promptes à s'opérer qu'on a peine dès cette époque à les suivre dans leur rapidité. Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis son entrée au *Globe*, et déjà il n'appartenait plus aux doctinaires qu'à demi. Un événement presque insignifiant l'avait jeté dans un nouveau courant. Sainte-Beuve avait publié dans les numéros du *Globe* des 2 et 9 janvier 1827 deux articles sur les *Odes et ballades* de Victor Hugo. Ces articles étaient tout à fait favorables au jeune poète, que Sainte-Beuve ne connaissait pas encore. Victor Hugo, ayant demandé à M. Dubois le nom et l'adresse de son critique bienveillant, fit une démarche infructueuse pour le voir sans le trouver chez lui. Dès le lendemain, Sainte-Beuve s'empressa de lui rendre sa visite ¹.

1. Cette première entrevue est rapportée d'une façon un

On l'introduisit pendant le déjeuner. La conversation s'engagea en présence de madame Victor Hugo sur les procédés de l'art poétique, sur les vers de Victor Hugo, sur les articles de Sainte-Beuve. Une seconde visite acheva d'opérer la conversion. « Dès ce jour, dit Sainte-Beuve, j'étais conquis à la branche romantique dont Victor Hugo était le chef. Quelques mois après, nous allions, lui et moi, habiter rue Notre-Dame-des-Champs, où, par un nouvel et heureux hasard, je me trouvai encore son proche voisin. Une vive amitié s'ensuivit... Je n'ai jamais, dit-il ailleurs, aliéné ma volonté et mon jugement, hormis un instant dans le monde de Hugo, et par l'effet d'un charme. »

De cette année 1827 date en effet pour Sainte-Beuve le commencement d'une période d'exaltation et d'agitations morales dont certaines poésies de Joseph Delorme et surtout le volume

peu différente dans l'ouvrage intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. D'après le témoin, Sainte-Beuve serait venu offrir à Victor Hugo de faire dans *le Globe* des articles sur *Cromwell* qui allait paraître. Au point de vue de la dignité du critique, il y a là une petite nuance que Sainte-Beuve a tenu à marquer dans ses *Portraits contemporains*; je crois plutôt à l'exactitude des souvenirs de Sainte-Beuve.

des *Consolations* sont l'expression première, dont le roman de *Volupté* marque la crise et l'état aigu. A cette période d'exaltation se rattachent, suivant ses propres expressions, « les souvenirs les plus émouvants et les plus poignants de sa vie. » Il n'en fait pas même mystère à l'abbé Barbe. « J'ai eu, lui écrit-il, bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie : elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceurs et un devoir de sacrifice qui aura son bon côté, mais qui coûte bien à notre nature. »

Restons toutefois dans la mesure et dans la vérité. Ce serait trop idéaliser Sainte-Beuve que de le croire dominé par un sentiment profond, par une de ces nobles passions de poète telles que Béatrix, Laure, et, si l'on veut se prêter un peu à l'illusion, Elvire, en ont inspiré. Sainte-Beuve a fait dans sa vie une très-large place aux femmes et à tous les sentiments qu'elles inspirent : mais il a ouvert le sanctuaire de son cœur à plus d'une divinité, et les moins pures ne sont point celles qui en ont trouvé

l'accès le plus difficile. Sur ce point délicat, j'aime mieux laisser la parole à un homme d'esprit, mort aujourd'hui, qui a bien voulu s'entretenir souvent avec moi de Sainte-Beuve. Voici à peu près comme il s'exprimait : « Sainte-Beuve était de complexion amoureuse, mais pour son malheur il était laid, et d'une laideur que les femmes ne pardonnent pas. Aussi n'a-t-il jamais ou presque jamais réussi dans ses prétentions. « Les femmes, disait-il avec amertume, m'offrent toujours leur amitié. » De là une rancune secrète contre les hommes dont les entreprises romanesques ont été plus heureuses que les siennes, rancune qui s'est trahie plus tard par ses jugements sévères sur les grands hommes à bonne fortune de notre temps, sur Chateaubriand entre autres. En un mot, il y avait lutte et contradiction chez Sainte-Beuve entre l'esprit et le tempérament. L'esprit était raffiné, subtil, enclin aux choses élevées ; le tempérament était grossier et parlait haut. Jusque vers un certain âge, il tente une conciliation et dans sa vie et dans ses œuvres. De là ses nobles passions, de là aussi ses poésies et ses romans, où la sensualité se mêle au mysticisme. Plus tard, il reconnaît que la conciliation est

impossible, et le divorce s'opère. L'esprit se raffine de plus en plus, et les œuvres s'épurent; mais le corps ne perd rien de ses exigences et de ses droits. »

Revenons à cette période de vive intimité morale et littéraire à laquelle Sainte-Beuve a lui-même assigné dans cette vivacité première une durée de trois ans. Cette intimité eut pour résultat de rendre moins étroites les relations de Sainte-Beuve avec ceux qu'il se plaisait auparavant à appeler ses maîtres du *Globe*, « vraiment maîtres, disait-il plus tard malicieusement, en fait d'histoire ou de philosophie, mais point du tout en matière d'élégie. » Meilleures et plus pénétrantes étaient en effet les leçons qu'il pouvait recevoir auprès de Victor Hugo, dans la familiarité duquel il s'insinua peu à peu, au point de venir chez lui tous les jours. Il fut admis aux réunions presque quotidiennes de cette petite société qu'on appelait *le Cénacle*, où se dépensait moins d'esprit peut-être, mais à coup sûr beaucoup plus de poésie que dans les bureaux du *Globe*. Là, il se rencontrait chaque jour avec des poètes, des peintres, des sculpteurs, d'un mérite inégal, mais tous pleins d'une égale confiance dans leur vocation et dans leur

génie : les deux Deschamps, Antony et Émile, celui-ci pourtant un peu railleur, qui disait d'un de leurs camarades habituels : « Ce poète-là a une étoile ? Dites plutôt une bougie, » David d'Angers le sculpteur, Louis Boulanger le peintre, Alfred de Vigny, qui adressait à Sainte-Beuve des lettres pleines d'effusion, et avec lequel Sainte-Beuve ne demeurait pas en reste. Alfred de Musset y venait aussi parfois ; mais il était considéré comme un poète léger qui aurait peine à s'élever au-dessus de la *Ballade à la Lune*, ou tout au plus de la chanson *Connaissez-vous dans Barcelone...* Sainte-Beuve, qui a signalé cependant avec éloge les premiers débuts d'Alfred de Musset, ne s'est jamais départi tout à fait au fond de cette impression première. Peut-être aussi a-t-il éprouvé quelque peine à lui pardonner les vers des *Stances à Charles Nodier*, où son attitude langoureuse dans le *Cénacle* est dépeinte d'une façon assez plaisante :

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre

Douce et sombre,

Pour un œil noir, un blanc bonnet,

Un sonnet.

Cette pièce, à la fois railleuse et attendrie,

représente assez fidèlement ce qu'était alors le Cénacle, et le mélange singulier de préoccupations romanesques et littéraires qui s'agitaient dans son sein. Chacun avait dans l'âme un chef-d'œuvre, et, comme Victor Hugo à Notre-Dame,

Commençait à s'occuper
D'y grimper.

On donnait fréquemment lecture publique de ces chefs-d'œuvre, qui tous étaient salués avec enthousiasme. On s'admirait en effet beaucoup et très-sincèrement dans ce petit monde. On s'aimait également, du moins jusqu'à nouvel ordre. En tout cas, on s'appelait par ses prénoms, Victor, Alfred, Augustin, Antony, et il fallut une défense formelle de Victor Hugo pour empêcher qu'on appelât madame Victor Hugo : Adèle. On menait du reste assez joyeuse vie, et dans l'intervalle des leçons d'élégie, on allait volontiers dîner à la Butte-au-Moulin et chez la mère Saguet, ou bien en hiver la soirée s'écoulait dans la maison de Victor Hugo, située rue Notre-Dame-des-Champs, dans un jardin dont les faux ébéniers touchaient aux fenêtres de son appartement. Là on discutait sur la

rime, ou bien on écoutait la lecture de *Marion Delorme*. Parfois Sainte-Beuve était appelé à payer son écot. « Contraint de s'exécuter, mais confus d'occuper de lui, raconte le témoin de la vie de Victor Hugo, il recommandait à la petite Léopoldine ou au gros Charlot de faire du bruit pendant qu'il parlerait; mais ils se gardaient bien d'obéir, et on entendait les beaux vers de *Joseph Delorme* et des *Consolations*. »

Ces inspirations poétiques, auxquelles je reviendrai tout à l'heure, ne furent pas le seul résultat littéraire de cette amitié si tendre. Toutes les fois que Sainte-Beuve a passé par l'influence d'un milieu nouveau, le critique, perpétuellement éveillé en lui, a recueilli des aperçus dont il a fait son profit. Ce fut en cette même année 1827 qu'il commença résolument au *Globe* ce qu'il a appelé sa « campagne romantique. » Il y avait eu partagé jusque-là, parmi les rédacteurs du *Globe*, sur la grande querelle littéraire du jour. Sainte-Beuve, dès le début, avait penché du côté des novateurs; mais c'est à partir de 1827 qu'il se met décidément de leur bord, et qu'il devient leur critique en titre. Pendant plusieurs années il se prête à eux, pour employer ses propres expressions; il est

auprès du public, l'introducteur de leurs ouvrages; il fait à côté d'eux la critique de leur méthode; il est l'exécuteur docile de leurs commandements ou de leurs rancunes, qu'il s'agisse de déprécier Jean-Baptiste Rousseau, ou d'exalter Lebrun-Pindare. Il entreprend surtout une tâche plus difficile, celle de découvrir dans notre littérature ancienne les aïeux des romantiques, de dresser leur arbre généalogique et d'établir qu'ils avaient retrouvé la véritable tradition de notre poésie, dont les classiques se seraient écartés les premiers. C'est le but qu'il se proposa en publiant le *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*, qui est son premier travail de longue haleine.

Cet ouvrage, qui fit du bruit autrefois, a aujourd'hui un peu vieilli dans quelques-unes de ses parties. Un certain effort d'imagination est en effet nécessaire pour bien comprendre tout ce que la tentative de réhabiliter Ronsard et son école avait, en 1828, de hardi et presque d'agressif. Aucune époque n'a offert le spectacle d'une liberté, pour ne pas dire d'une anarchie comparable à celle qui règne aujourd'hui dans la république des lettres. Toute la génération dont l'esprit s'est ouvert depuis quinze ou vingt

ans aux impressions littéraires demeure profondément indifférente à toutes les questions de genre et d'école; ce qu'elle demande, ce sont des sensations, et pourvu qu'elle les éprouve, peu lui importe par quels procédés ces sensations lui arrivent. Jamais le pédantisme n'a exercé moins d'empire, jamais les auteurs n'ont eu le droit d'en prendre plus à leur aise avec la tradition et la règle; mais au commencement du siècle le succès ne s'obtenait point à si bon compte. Pour éveiller l'attention du public et pour mériter le pardon d'une critique jalouse, il fallait absolument que l'on fût le disciple de quelqu'un. Le service que Sainte-Beuve s'efforça de rendre aux romantiques, ce fut de les représenter comme les disciples de Ronsard. Plus d'un lien apparent rattachait en effet l'auteur de *la Franciade* aux poètes de l'école moderne. Il avait été un novateur et un révolutionnaire en poésie. Il avait rompu des lances avec les classiques de son temps en levant l'étendard de l'insurrection contre les préceptes de l'art poétique de Thomas Sebilet. Il avait attiré les foudres de Boileau, l'ennemi personnel des romantiques. Enfin la pléiade d'auteurs qu'il avait réunis autour de lui ne créait-elle pas un

précédent au Cénacle? Que de ressemblances avec celui que, dans sa petite cour poétique, on appelait « notre grand Victor! » Si c'était ici le lieu d'aller jusqu'au fond des choses, je crois qu'il serait facile de montrer que ces ressemblances étaient plus apparentes que réelles. L'imitation voulue des formes anciennes, que ne lui inspirait pas, comme à André Chénier, un amour sincère de l'antiquité, la pompe affectée du langage, la solennité de l'allure poétique, feraient bien plutôt de Ronsard le précurseur de notre vieille école classique; ce qu'elle a eu d'artificiel et d'exagéré pourrait à bon droit lui être imputé. Les procédés de versification qu'il a inventés ont exercé moins d'influence sur les esprits de son temps que le succès de *la Franciade*, et il est bien véritablement le père de tous ces poèmes en douze chants qui, depuis *la Pucelle* de Chapelain et *la Pharsale* de Brébeuf jusqu'au *Philippe-Auguste* de Parseval Grand-Maison et à *la Navigation* d'Es-ménard, ont été la plaie de notre littérature. Ces réserves ont été marquées au reste dès le début par M. de Rémusat, dans deux articles du *Globe*, avec la finesse d'un esprit supérieur que l'admiration n'aveugle point jusqu'à l'en-

gouement. L'expérience a montré combien il avait raison de vouloir soustraire la mémoire de Ronsard à ces querelles d'école. Pour nous en effet, ce qui nous plaît aujourd'hui à connaître du vieux poète, ce ne sont pas ses coupes, ses césures, ses enjambements, que Sainte-Beuve étudiait avec tant de soin pour tirer de cette étude la justification des licences romantiques ; mais nous aimons à noter chez lui dans quelques pièces éparses les premiers soupirs de cette inspiration intime et personnelle qui s'est traduite de nos jours en tant de plaintes harmonieuses gravées dans nos mémoires. Nous aimons à comparer :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !

avec :

Le temps s'en va, le temps s'en va, madame,

et à nous convaincre une fois de plus que toute poésie vraie découle de la même source : l'homme, ses passions et ses souffrances. Oui, tant qu'au début de la vie l'amour fera battre notre cœur, tant que la nature étalera devant nos yeux la mélancolie de sa splendeur, tant que la mort sera le terme obscur de notre des-

tinée, aucun de ceux qui voudront remonter jusqu'à cette source immortelle et féconde n'en reviendra les lèvres desséchées. Sainte-Beuve nous a montré que ces poètes oubliés du xvi^e siècle avaient su y puiser autrefois, et par là il leur a rendu un service beaucoup plus grand que celui qu'il a cru rendre aux poètes romantiques en les rattachant à l'école de Ronsard.

En même temps qu'il remplissait cet office généalogique, Sainte-Beuve continuait à rompre des lances dans la presse périodique pour le compte de ses amis littéraires. Pour envisager la question sous toutes ses faces, il commençait sur nos anciens poètes classiques une série d'études qu'il insérait dans la *Revue de Paris*, et qui forment aujourd'hui une partie du tome I^{er} des *Portraits littéraires*. Sainte-Beuve s'est tellement surpassé lui-même dans ce genre, qu'à les lire aujourd'hui, ces essais paraissent un peu pâles ; mais cette pâleur même en faisait alors l'originalité par le contraste avec les injurieux dédains qu'on prodiguait aux classiques. Ce qui, au milieu des polémiques littéraires d'alors, marque en effet le ton de Sainte-Beuve lorsqu'il parle des anciens poètes, c'est sa parfaite modération. Il est déjà trop avisé

pour se brouiller avec d'aussi grands personnages que Corneille, Racine et même Boileau. Il répéterait volontiers avec Voltaire : « Ne disons pas de mal de Nicolas, cela porte malheur. » L'article qu'il publia dans la *Revue de Paris* sur Boileau avec le titre de *Littérature ancienne* fit cependant scandale. Les classiques avaient l'humeur susceptible, et il n'en fallut pas davantage pour qu'ils vissent dans cette dénomination un outrage prémédité à l'adresse de Boileau. Ce qui aurait dû cependant les rendre plus indulgents pour Sainte-Beuve, c'est la réserve soigneusement gardée par lui sur la révolution que les romantiques avaient entreprise à la scène. Tandis qu'il n'hésita jamais à se compromettre avec eux vis-à-vis du public en annonçant avec enthousiasme l'apparition de leurs œuvres lyriques, il se garda de toute solidarité dans leurs aventures théâtrales. Les brutalités qui signalaient les premières représentations d'*Hernani* devaient singulièrement lui répugner. D'ailleurs il n'était pas homme à se laisser induire en erreur par des succès retentissants, et on peut assurer que tout le fracas causé par les premiers drames de Victor Hugo ne l'empêcha pas de discerner la vanité

de cette tentative de rénovation dramatique. Combien en effet il reste peu de chose, au répertoire des gens de goût, des pièces romantiques ! Qu'est-ce que *Ruy Blas* ou *Marion Delorme* auprès de vingt vers d'une tragédie de Racine ? et combien ce piètre résultat contraste avec les hautaines prétentions de la préface de *Cromwell* ! L'art est libre, s'écriait-on au lendemain de 1830 dans l'ivresse d'un triomphe autant littéraire que politique. Oui, mais quel usage a-t-il fait de sa liberté ? On ne voit pas que, pour avoir aujourd'hui la bride sur le cou, les poètes dramatiques fournissent une carrière plus brillante. Dois-je avouer sur ce point mon *pédantisme* ? Cette malheureuse règle des trois unités, dont les romantiques ont si fort médité, m'a toujours paru singulièrement calomniée. A la prendre dans son vrai sens et en la débarrassant de toutes les exagérations dont les disciples inintelligents d'Aristote l'ont surchargée, c'est tout simplement la formule, un peu scolastique, j'en conviens, d'une vérité de bon sens ; à savoir que l'action théâtrale doit être concentrée, et que l'intérêt ne saurait, sans s'affaiblir, se disséminer sur une trop longue période de temps, ni sur une trop grande quantité de per-

sonnages. Byron, qui certes dans la poésie lyrique n'a point refusé la fantaisie à son imagination, faisait tout le premier la distinction des deux genres. On sait qu'il se prononçait pour la règle des trois unités avec une telle vivacité que Jeffrey l'accusait plaisamment de faire pénitence sur le dos des auteurs dramatiques de ses propres licences morales et poétiques. Le silence gardé par Sainte-Beuve sur toute cette partie, la plus bruyante assurément de l'entreprise romantique, donne à penser qu'au fond du cœur et sans oser le dire, il était plutôt de l'avis de Byron.

Ainsi, au plus fort de querelles littéraires dont l'imagination conçoit avec peine aujourd'hui l'âpreté, dans un temps où la défense comme l'attaque se laissaient emporter à des exagérations qui font sourire, au lendemain du jour où les classiques adressaient une pétition au roi pour le prier d'interdire les représentations d'*Henri III* au Théâtre-Français, Sainte-Beuve, engagé fort avant avec les romantiques, se gardait cependant des excès qui ont failli jeter le ridicule sur leur cause, et donnait déjà des preuves de cet esprit de critique impartial et tempéré, souple dans ses points de vue, cir-

conspect dans ses conclusions, dont il devait plus tard pousser l'exercice jusqu'au génie. Si marquée que fût dès lors cette vocation critique chez Sainte-Beuve, il est certain cependant qu'il n'en discernait pas très-bien les indices. A cette date, ses études littéraires n'étaient pour lui, il en est convenu plus tard, que des exercices intellectuels, une manière de s'initier à la méthode et aux procédés des grands auteurs. Au fond de son cœur, il rêvait une autre gloire. Sainte-Beuve se crut poète longtemps, peut-être toujours. Il a raillé quelque part « le chantre de Moïse et d'Éloa inclinant son vaste front, moite et douloureux, et souriant à l'éloge avec une gracieuse amertume quand des femmes lui disaient : « Oh ! faites-nous des *Cinq-Mars*, c'est là votre genre. » Moins gracieuse peut-être, mais tout aussi profonde était l'amertume qu'inspirait à Sainte-Beuve la préférence décidée du public pour sa prose par comparaison à ses vers : « Aujourd'hui, disait-il à la fin de sa vie, on me croit seulement un critique ; mais je n'ai pas quitté la poésie sans y laisser tout mon aiguillon. »

III

Joseph Delorme. — Les Consolations. — Sincérité dans l'inspiration religieuse. — Origine de cette inspiration.

Lorsque Sainte-Beuve récitait au Cénacle quelques-uns de ses vers, il n'en était pas à ses premiers essais poétiques. Bien que le recueil intitulé *Vie et poésies de Joseph Delorme* n'ait paru qu'en 1829, la plupart des pièces qui le composent se rattachent manifestement à cette première époque de la jeunesse de Sainte-Beuve où il poursuivait, sous la direction de Dupuytren, ses études médicales et physiologiques. Les quelques fragments où l'influence de Victor Hugo et du Cénacle commence à se faire sentir sont d'une inspiration toute différente. Du reste la pseudo-biographie que Sainte-Beuve a mise en tête du recueil en fait foi. Il s'est, à vrai dire, personnifié dans Joseph Delorme, comme

Goethe s'est personnifié dans Werther, au dénoûment près, car la phthisie pulmonaire et l'affection du cœur dont est mortellement atteint Joseph Delorme n'ont jamais troublé dans son équilibre la robuste santé de Sainte-Beuve ; mais, comme lui, Joseph, contraint par sa condition médiocre de choisir entre des professions qui lui répugnent également, s'adonne aux études médicales. Comme lui, la note étant toutefois un peu forcée, il lutte contre les difficultés de la vie matérielle et contre les soucis du pain quotidien. Comme lui peut-être, il éprouve des rebuts et des déceptions, soit qu'il s'adresse à des protecteurs « qui se ressemblent tous plus ou moins et ne donnent que pour qu'on leur rende », soit que sa pauvreté le fasse renoncer brusquement à « visiter une jeune personne charmante avec laquelle il pouvait espérer au bout de quelques années une union assortie », soit que rêvant dans son cœur un idéal de mariage « dans lequel le sacrement n'entre pour rien », il cherche sans la trouver une *Lodoïska* à laquelle il puisse offrir l'hommage de son cœur. Mais au bout de ces infortunes, la ressemblance cesse, Joseph Delorme en meurt, Sainte-Beuve en guérit, et de toutes

ces souffrances, réelles dans leur impression première, un peu grossies comme il convient pour la poésie, il fait un recueil que le *Globe* annonce mystérieusement par la plume de Charles Magnin, et auquel on prédit qu'il fera du bruit. Le recueil fit du bruit en effet et même du scandale. Sainte-Beuve en prenait assez volontiers son parti. « Ce malheureux livre, écrit-il à son ami M. Loudierre, a eu tout le succès que je pouvais espérer ; il a fait crier et irrité d'honnêtes gens beaucoup plus qu'il ne m'eût paru croyable. Madame de Broglie a daigné trouver que c'était immoral, M. Guizot, que c'était du *Werther* jacobin et carabin. Il y a eu là-dessus scission et débats au *Globe*... N'est-ce pas glorieux et amusant ? » En revanche il est un peu embarrassé vis-à-vis de l'abbé Barbe. « J'avais sur le métier un nouveau volume qui est fini maintenant et va s'imprimer, mais je te porterai tout cela à la fois ; c'est trop profane pour être envoyé de loin sans explication et commentaire de vive voix, d'ailleurs très inoffensif, sois-en sûr, *pour la religion et la monarchie*. C'est purement littéraire. » Dans une autre lettre postérieure de plus d'une année, il disait encore, après avoir parlé du vague

des passions : « C'est ce que, dans mes moments de demi-loisir, j'ai essayé de peindre dans mes poésies, que j'ai toujours eu pudeur de te faire lire, et que je te prie de ne pas connaître avant que moi-même je ne t'aie vu et expliqué bien des choses. »

Cette pudeur honorable qui empêchait Sainte-Beuve d'envoyer ses poésies à l'abbé Barbe, Joseph Delorme est loin de l'éprouver vis-à-vis du public. Il serait difficile de pousser plus loin qu'il ne l'a fait l'intimité de certaines confidences. Je doute cependant que de nos jours le scandale de cette publication eût été aussi grand. Depuis la mort de Joseph Delorme, on nous a confié tant et de si étranges choses ! D'ailleurs ce qui choquait beaucoup d'esprits littéraires, c'était moins le récit souvent brutal des entraînements de Joseph Delorme que l'inspiration et le ton général de ses poésies. Quelle témérité d'abord et quel défi en quelque sorte d'avoir accolé de propos délibéré deux noms aussi foncièrement bourgeois, pour en baptiser un personnage dont on prétendait couronner la mémoire d'une auréole poétique ! N'était-ce pas en apparence une protestation contre ces douleurs aristocratiques dont l'étalage bruyant

avait rempli le commencement du siècle? Sainte-Beuve, qui n'aimait pas les façons de grand seigneur, avait ressenti peut-être une secrète impatience contre cette prétention féodale à confisquer le domaine de la mélancolie. René, Manfred, Adolphe, tous de noble race! Werther lui-même peut endurer quelques affronts dans les salons du comte de C..., mais, à tout prendre, c'est un diplomate. Pourquoi la petite bourgeoisie n'aurait-elle pas aussi ses désespérés, et pourquoi une grande douleur ne se cacherait-elle pas au fond d'une condition mesquine? Cette prétention démocratique dans un temps où les passions littéraires étaient aussi vivement surexcitées ne pouvait passer inaperçue, et l'impatience qu'elle causa à certains esprits se traduisit par le mot de M. Guizot, rapporté tout à l'heure : Werther carabin. Sainte-Beuve n'avait d'ailleurs rien fait pour se ménager la bienveillance de ceux qui tenaient pour les traditions de notre ancienne poésie. Jamais la hardiesse des procédés nouveaux de versification, des césures et des enjambements n'avait été poussée si loin. De là les colères qu'on peut penser dans le camp des classiques; mais de là aussi, dans l'autre parti, des élans

d'admiration après lesquels, il faut en convenir, l'auteur était bien pardonnable de concevoir certaines illusions. L'enthousiasme d'Alfred de Vigny ne connaissait pas de bornes. « Votre Joseph Delorme m'empêche d'écrire ; il m'empêche de sortir et de penser à autre chose qu'à ses vers. Il faut bien que je vous parle de lui. Ah ! bonsoir, ce masque me gêne ; vos vers, votre prose, vos sonnets, vos élégies, tout cela m'enchanté. » Jouffroy lui-même, ordinairement si sobre dans l'expression de sa pensée, écrivait à Sainte-Beuve : « Ne doutez pas de vous-même, je vous en conjure ; vous êtes poète par le cœur, vraiment poète, et vous ne l'êtes pas moins par l'imagination. Votre style étincelle de beautés vives et naturelles qui relèvent les choses les plus communes et rajeunissent les plus fanées. » Ajoutez à cela quelques lettres de femmes qui, prenant ou feignant de prendre au sérieux la fiction, écrivaient à Sainte-Beuve que, si elles avaient connu Joseph Delorme, elles l'auraient consolé, et vous comprendrez sans peine que Sainte-Beuve ait pu être tenté de s'écrier : *Anch' io son poeta.*

Si les poésies de Joseph Delorme ont fait lors de leur apparition un peu plus de bruit et reçu

un peu plus de compliments qu'elles ne le méritaient, en revanche elles sont tombées aujourd'hui dans un discrédit trop complet. C'est chose presque acceptée que les tentatives poétiques de Sainte-Beuve ont été de sa part une entreprise malheureuse, et qu'il n'y a gagné qu'un peu de ridicule. A les lire aujourd'hui avec une curiosité impartiale, les poésies de Joseph Delorme méritent une appréciation moins dédaigneuse. A première vue, on y reconnaît deux courants, deux inspirations bien différentes : l'une est pure et gracieuse, souvent heureuse d'expression et de sentiment, mais toujours d'imitation et de seconde main. Sainte-Beuve, qui avait beaucoup étudié les lakistes anglais, Wordsworth, Copley et leur école, les traduit ou les paraphrase souvent, et, quand il ne les traduit pas, il les copie en reproduisant leurs tableaux d'amour idéal et de bonheur domestique. Sa meilleure pièce en ce genre est celle qui commence ainsi :

Toujours je la connus pensive et sérieuse,...

et dont la fin mériterait peut-être de rester gravée dans la mémoire de ceux qui aiment la poésie simple :

Ainsi passent ses jours, depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme et pourtant solennel,
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.
Et moi, qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparens, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas! je retombe en tristesse :
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu! qu'il sera bientôt soir!

L'autre inspiration est au contraire toute personnelle et intime. Tantôt subtile et raffinée dans l'expression des sentiments, tantôt brutale et grossière dans la peinture des sensations, mais toujours aigrie et souffreteuse, elle n'est pas cependant dénuée d'une certaine poésie âpre. Ce qui manque à cette inspiration, c'est à la fois le charme et la passion. Là où on voudrait trouver la peinture de l'amour, on ne rencontre que celle de la débauche; là où on cherche l'accent de la douleur, on entend les plaintes de la vanité blessée. Partout quelque chose de fané, de flétri, de desséché, partout ce que Sainte-Beuve appelait lui-même la couleur jaunissante. En un mot, c'est de la poésie bi-

lieuse. Il en avait le sentiment, quand, parlant d'une pièce célèbre, objet de beaucoup de quolibets, où pour le coup le jaune domine au point d'en dégouter tout à fait, il disait avec vivacité : « C'est à prendre ou à laisser, mais cela résume le genre. » Les épigrammes que cette malheureuse conception des *Rayons jaunes* fit pleuvoir sur Sainte-Beuve lui restèrent longtemps sur le cœur. De temps à autre, il essayait une timide justification, et il ne lui déplaisait pas, après trente-cinq ans et plus, de rappeler que cette pièce était précisément une de celles qui avaient excité l'admiration d'Alfred de Vigny « le pur. » Il faut avouer que, si l'on fait effort pour oublier certaines images ridicules, une poésie étrange, mais réelle, ressort dans cette pièce du contraste fortement rendu entre la gaité grossière d'un cabaret de barrière et la solitude mélancolique d'une chambre d'étudiant que les rayons dorés du soleil couchant baignent dans une même lumière. Sainte-Beuve a réussi parfois dans ces effets heurtés qu'il se plaisait à rechercher ; mais le caractère général de son inspiration ne saurait être qualifié plus justement qu'il ne l'a été par un critique inconnu dont je n'oserais pas reproduire ici le

jugement dans sa crudité, si Sainte-Beuve ne l'avait rapporté lui-même avec quelque complaisance. « J'ai connu, disait ce critique, une femme qui était belle, mais dont l'haleine sentait toujours la fièvre d'une nuit agitée; voilà la poésie de ce M. Delorme : ce n'est pas sain, mais c'est pénétrant. » Ce singulier éloge en dit plus que toutes les critiques.

Un an presque jour pour jour après les *Poésies de Joseph Delorme* parurent les *Consolations*. Si Sainte-Beuve s'était proposé (et il n'en était pas incapable) d'atteindre à l'effet par le contraste, assurément il put se dire qu'il avait réussi. Autant le désespoir de Joseph Delorme est un désespoir terrestre, révolté, qui semble ne concevoir et ne rêver aucun soulagement par-delà les jouissances souvent très-matérielles de ce monde, autant la tristesse des *Consolations* est une tristesse mystique, déjà à demi transformée en holocauste, et, pour parler le langage de la dévotion, offerte à Dieu. C'est bien cependant le même homme qui parle, c'est bien aux mêmes amis qu'il s'adresse, à Victor Hugo, à Émile Deschamps, à Mérimée. Celui-ci dut sourire un peu de ce sourire discret qui déridait parfois la froideur de sa physionomie quand il

se vit adresser par Sainte-Beuve des vers tels que ceux-ci :

Si, dès les premiers pas, quelque faiblesse impure,
Quelque délire encor m'a dans l'ombre entraîné,
Je ne m'en souviens plus, j'ai lavé la souillure ;
Mon seuil est désormais sans tache et couronné.

Le ton en effet est bien changé, et tout l'esprit du recueil se concentre dans cette épigraphe tirée de la *Vita solitaria* de Pétrarque : *Credo ego generosum animum præter Deum ubi finis est noster, nusquam acquiescere*. On peut penser si l'étonnement fut grand dans le monde poétique ; cet étonnement au reste ne nuisait pas à l'admiration. « Consolateur, puissiez-vous être consolé, s'écriait Alfred de Vigny. Je vous écris les larmes aux yeux et ne sais quel éloge littéraire vous donner. » — « Écoutez votre génie, monsieur, » disait Chateaubriand. — « J'ai pleuré, moi, qui oncques ne pleure, » lui écrivait Lamartine. *Le Globe* lui-même, bien que peu dévot, chargeait M. Duvergier de Hauranne de faire bon accueil au nouveau converti. Béranger fut peut-être, parmi les amis de Sainte-Beuve, le seul qui laissa percer un peu d'ironie. « Quand vous vous servez du mot Sei-

gneur, lui dit-il dans une longue lettre, vous me faites penser à ces cardinaux anciens remerciant Jupiter et tous les dieux de l'Olympe de l'élection d'un nouveau pape. » On comprend donc que Sainte-Beuve, un peu enivré par tous ces éloges, ait pu écrire avec quelque vérité : « Les *Consolations* furent celui de tous mes recueils de poésie qui obtint auprès du public choisi de ce temps-là ce qui ressemblait le plus à un succès littéraire. » Le public non choisi ne ratifia pas ce jugement ; peut-être a-t-il été plus sévère encore pour ce recueil que pour le précédent. Les plaintes de Joseph Delorme avaient éveillé un certain écho dans la jeunesse souffrante et besoigneuse, que la plainte vague et pure des *Méditations* ne satisfaisait qu'à demi : il s'était même rencontré des fanatiques pour dire que Sainte-Beuve serait le Lamartine de la bourgeoisie ; mais Joseph Delorme consolé, en train de tourner à la dévotion, obtint moins de crédit auprès des étudiants. Le dédain des contemporains de Sainte-Beuve se traduisit en termes assez durs dans *le National* par la plume d'Armand Carrel. La génération actuelle a pris vis-à-vis des *Consolations* un parti plus simple ; elle ne les lit plus. Peut-être n'a-t-elle pas tort,

car enfin il faut bien choisir, et il y a tant de choses à lire ! Elle y trouverait cependant quelques jolis vers à retenir, une pièce ou deux peut-être. M. Vinet, qui s'est montré un si bon juge de notre poésie moderne, a espéré sauver de l'oubli la VIII^e *Consolation* en l'insérant dans sa *Chrestomathie*. C'est celle qui commence ainsi :

Naître, vivre et mourir dans la même maison...

La mélancolie et la noblesse de ces modestes existences que l'amour seul peut relever y sont peintes en vers heureux de forme et de sentiment :

Dans son quartier natal, compter bien des saisons
 Sans voir jaunir les bois ou verdir les gazons,
 Avec les mêmes goûts, avoir sa même chambre,
 Ses livres du collège et son poêle en décembre,
 Sa fenêtre entr'ouverte en mai, se croire heureux
 De regarder un lierre en un jardin pierreux :
 Tout cela, puis mourir plus humblement encore,
 Pleuré de quelques yeux, mais sans écho sonore !
 O mon cœur, toi qui sens, dis ? est-ce avoir vécu ?
 Pourquoi non ? Et pour nous qu'est-ce donc que la vie ?

.....
 Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir ni savoir,
 C'est sentir, c'est aimer ; aimer, c'est là tout vivre.
 Le reste semble peu pour qui lit à ce livre ;

Sitôt que passe en nous un seul rayon d'amour
 L'âme entière est éclosé, on la sait en un jour,
 Et l'humble, l'ignorant, si le ciel l'y convie,
 A ce mystère immense aura connu la vie...

Cette noble pensée de l'égalité dans l'amour n'a peut-être jamais été rendue en vers plus purs et plus harmonieux. Et pourtant qui les connaît, sauf peut-être les jeunes filles de Genève et de Lausanne, entre les mains desquelles on met la *Chrestomathie* de M. Vinet?

C'est se livrer au reste à un travail de curieux que de rechercher parmi les poésies de Sainte-Beuve celles qui mériteraient d'être sauvées de l'oubli. Rien ne fera revenir le public sur le jugement qu'il a porté. Aussi n'y aurait-il pas lieu de s'arrêter plus longtemps à ce recueil des *Consolations*, s'il n'était nécessaire d'y étudier dans son expression première cette inspiration religieuse sous l'influence de laquelle Sainte-Beuve a écrit, depuis, le roman de *Volupté* ainsi que les deux premiers volumes de *Port-Royal*, et de discuter le degré précis de sa sincérité dans cette inspiration. On s'est livré à cet égard à de vives controverses, et il est nécessaire de serrer la question de près.

Au point où nous l'avons laissé, Sainte-Beuve

était un disciple fervent de la doctrine de Condillac, poussée à ses dernières conséquences par les Cabanis et les Tracy. A vingt ans, il croyait fermement que la pensée est une sécrétion du cerveau, et que rien de l'homme ne survit à l'homme. C'est l'époque de ses études physiologiques et aussi des premières poésies de Joseph Delorme ; mais en passant au *Globe* il subit une nouvelle influence philosophique qui se personnifia dans M. Jouffroy. Sainte-Beuve a peint avec beaucoup de grâce ce cours mystérieux de philosophie que M. Jouffroy, destitué, continuait de faire à quinze ou vingt élèves dans sa petite chambre de la rue du Four-Saint-Honoré pendant l'année 1828. « Lorsqu'il parlait du beau, du bien moral ou de l'immortalité de l'âme, son teint plus affaibli, sa joue plus légèrement creusée, le bleu plus profond de son regard, ajoutaient dans les esprits aux réminiscences idéales du *Phédon*. Le jour qui baissait agrandissait la scène ; on ne sortait que croyant et pénétré en se félicitant des germes reçus. » La nature de Sainte-Beuve n'était pas assez réfractaire pour échapper longtemps à cette influence pénétrante. En même temps il subissait aussi, mais de loin, celle plus puis-

sante encore de M. Cousin, dont, à la Sorbonne, il suivait les cours, alors dans tout leur éclat. Il applaudissait sans balancer aux rudesses du grand professeur contre Broussais, Daunou, « et cette coriace philosophie dite sensualiste : ce dernier coup sera décisif, ajoutait-il dans une lettre à un ami, et je me promets bien d'applaudir au résultat, car ces vieilles gens sont incorrigibles et harcelants. » Plus tard Sainte-Beuve, ayant eu maille à partir avec M. Cousin, lui a reproché avec amertume les procédés de sa polémique philosophique, et l'épithète flétrissante de *sensualistes*, qu'il avait appliquée aux philosophes du XVIII^e siècle, tandis qu'il eût été selon lui plus exact et plus équitable de les appeler *sensationnistes*. « Une probité philosophique plus scrupuleuse que celle de M. Cousin se fût privée d'un tel moyen ; mais en pareil cas l'audacieux personnage n'y regardait pas de si près. » Le souvenir de ces applaudissements d'autrefois aurait dû peut-être rendre Sainte-Beuve plus indulgent ; mais, quand il s'agissait de lancer un trait à un adversaire, lui non plus n'y regardait pas de si près. Toutefois, s'il a donné son adhésion à la philosophie de M. Jouffroy et de M. Cousin, cela n'a été que pour un

temps très court. Il était aussi peu spiritua-
liste que possible, et les sommets escarpés du
déisme étaient trop nus, trop dénués de fleurs
pour qu'il pût s'y complaire. A la date même
où il suivait les cours de M. Cousin, il écrivait
à l'abbé Barbe : « J'ai souvent et même toujours
un grand vide, des défaillances d'âme, des en-
nuis, des désirs. Les doutes religieux y sont
bien pour quelque chose, et, quoique cet état
d'esprit tienne aussi à d'autres causes presque
impossibles à analyser, les grandes et éternelles
questions y interviennent fréquemment. C'est
le lot de l'humanité. » C'est au mois d'août
1828 qu'il tient ce langage, et ces doutes reli-
gieux dont il parle, ce sont les premières hési-
tations après l'assurance absolue dans la négat-
tion, après cette période de matérialisme phy-
siologique qui s'étend de 1824 à 1827, succédant
elle-même à une période de foi, infantine si l'on
veut, mais qui paraît avoir duré cependant jus-
que vers 1822 ou 1823. Je demande pardon de
cette chronologie ; — en matière si délicate,
c'est le seul moyen d'arriver à la vérité en
échappant au parti pris.

Au surplus, la suite de la correspondance
avec l'abbé Barbe va le montrer inclinant de

plus en plus vers le christianisme. Onze mois après, à la date du 26 juillet 1829, il lui écrit : « Mes idées qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, et surtout à un certain philosophisme, celui du XVIII^e siècle, se sont beaucoup modifiées et ont pris une tournure dont je crois sentir déjà les bons effets. Sans doute nous ne serions pas encore sur beaucoup de points, et surtout en orthodoxie, du même avis, je le crains ; pourtant nous nous entendrions mieux que jamais sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles dans la vie humaine, et là même où nous différons, ce serait de ma part parce que je n'irais pas jusque-là, plutôt que parce que j'irais ailleurs et d'un autre côté. » Et il ajoute encore, pour bien mettre son ami au courant de son âme : « Au reste je dois t'avouer que, si je suis revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême à des idées que j'avais dépouillées avant d'en sentir toute la portée et tout le sens, ç'a été bien moins par une marche théologique ou même philosophique que par le sentier de l'art et de la poésie ; mais peu importe l'échelle, pourvu qu'on s'élève et qu'on arrive. »

Cette lettre marque nettement les trois pé-

riodés que j'ai déjà signalées : une première période de foi à la suite de laquelle les idées religieuses sont dépouillées, une période de philosophisme matérialiste, puis un retour aux idées premières, retour lent, mais marqué. Au mois de mai 1830, c'est-à-dire deux mois après la publication des *Consolations*, nous trouvons Sainte-Beuve encore plus affirmatif. « Nous nous accorderons mieux sur les idées religieuses. Après bien des excès de philosophie et de doutes, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. »

Ces lettres paraissent trancher d'une façon absolue une première question : celle de la sincérité. Oui, Sainte-Beuve a été sincère dans l'inspiration de ses poésies religieuses, et personne, après avoir lu ces lettres, ne peut continuer à considérer les *Consolations* comme une gageure de rhétorique; mais il faut sur-le-champ marquer la nuance, et se garder de toute exagération. La conversion de Sainte-Beuve a été plus qu'une conversion littéraire; elle n'a jamais été une conversion morale. Elle n'a point transformé sa vie et ne lui a jamais

inspiré, selon toute apparence, des actes de foi positive, semblables à ceux dont M. Morand rappelle le souvenir dans sa préface¹. Sainte-Beuve lui-même va nous l'apprendre, ou plutôt à l'abbé Barbe : « Je dois te dire encore que ma vie est loin d'être conforme à ce que je voudrais et ce que je croirais le bien ; mais c'est déjà quelque chose que je le sente, et que je tâche d'être plus d'accord avec moi-même. » (Lettre du 26 juillet 1829.) Et dix mois plus tard : « Mais, hélas ! ce n'est là encore pour moi qu'un simple résultat théorique ou d'expérience intérieure, et je suis loin d'y ranger ma vie et toutes mes actions comme il conviendrait. » Cependant l'objet de ses préoccupations ordinaires devient plus élevé. « Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté, et parfois, quand je me sens une inspiration sincère, le désir d'exprimer ces idées et ces sentiments selon le type éloigné de l'éternelle beauté. Si j'avais plus d'ardeur aux choses d'en haut, ce serait un

1. D'après des témoignages dignes de foi, il se confessa cependant une fois, mais un peu plus tard, à l'époque de *Volupté*.

grand bien pour moi d'être aussi détaché que je le suis de tout le bruit et de tout le monde d'alentour ; j'y suis indifférent à toute heure, en tous lieux. Par malheur, ne tenant plus à rien du dehors et ne me rattachant pas assez exclusivement à l'échelle du salut, je me maintiens dans les régions d'entre deux, véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin. »

Tout esprit non prévenu reconnaîtra la valeur de ces témoignages, et ce serait les affaiblir que de les commenter. Cependant une question délicate reste à résoudre. Sous quelle conjoncture cette conversion s'est-elle opérée chez Sainte-Beuve ? Est-ce un travail intérieur d'études et de réflexions ? Est-ce une influence venue du dehors ? Est-ce ce qu'on eût appelé dans la langue du xvii^e siècle un coup de la grâce ? Écartons tout d'abord cette dernière hypothèse. La grâce, et j'entends par là respectueusement indiquer cet ensemble de circonstances surnaturelles qui marque l'action de Dieu sur les cœurs, la grâce n'a jamais eu rien à voir dans les mouvements de cette âme vers le ciel. Je ne sais ce qu'en pensait l'abbé Barbe. Mais M. de Saint-Cyran ne s'y fût point trompé.

Quant à une influence du dehors, nous allons bien trouver tout à l'heure dans la vie de Sainte-Beuve l'empreinte puissante de Lamennais ; mais c'est à peine si, à l'époque où furent composées les *Consolations*, il était en relations lointaines avec lui. Quant au travail intérieur et à la réflexion, Sainte-Beuve, qui était déjà à cette époque un érudit en littérature, n'avait guère pâli sur les textes sacrés, et il n'a jamais été très familier avec l'exégèse et la théodicée. D'ailleurs, il le dit lui-même à l'abbé Barbe, s'il est revenu à ses anciennes croyances, c'est moins par la marche philosophique ou théologique que par le sentier de l'art ou de la poésie. Mais est-ce bien d'art et de poésie qu'il faut parler ici ? Ne faut-il pas remonter plus haut, jusqu'à la source même de tout art et de toute poésie, pour trouver l'origine véritable des inspirations religieuses de Sainte-Beuve ? Au surplus, laissons-le parler lui-même. En 1869, à la fin d'un article sur La Rochefoucauld publié pour la première fois en 1840, il ajoutait cette note : « Ma première jeunesse, du moment que j'avais commencé à réfléchir, avait été toute philosophique, et d'une philosophie toute positive, en accord avec les études physiologiques et médicales auxquelles je

me destinais ; mais une grave affection morale, un grand trouble de sensibilité était intervenu vers 1829 et avait produit une vraie déviation dans l'ordre de mes idées. Mon recueil de poésies, les *Consolations*, et d'autres écrits qui suivirent, notamment *Volupté* et les premiers volumes de *Port-Royal*, témoignaient assez de cette disposition inquiète et émue qui admettait une part notable de mysticisme. »

Il ne faut pas reculer plus longtemps devant le mot propre : c'est par l'amour que Sainte-Beuve est arrivé à la religion, et j'ajoute : il n'est ni le seul, ni le premier, qui y ait été conduit par cette voie. Je ne voudrais rien dire en cette matière qui eût l'apparence d'un paradoxe, ni surtout d'une irrévérence ; mais j'ai toujours trouvé passablement superficielles et trompeuses les distinctions que nos moralistes établissent communément entre les divers sentiments affectueux du cœur humain. L'amitié n'est pas si différente qu'on le croit de l'amour, ni l'amour de la créature de l'amour du Créateur. Ce qui diffère profondément, radicalement, ce sont les âmes dont ces divers sentiments s'emparent tour à tour, ce sont, pour parler un langage d'école, les sujets passifs de ces affections. Telle

de ces âmes apportera toujours dans l'amitié toute l'agitation de l'amour; telle autre conservera dans l'amour la tranquillité de l'amitié. La langue que nous parlons est plus vraie dans sa pauvreté et sa confusion que les moralistes dans leurs subtilités, lorsqu'elle emploie sans distinction le verbe *aimer* et lorsqu'elle parle de l'amour maternel ou de l'amour conjugal. Au fond de tout cela, il y a des questions d'âge, de nature et, il faut en convenir, de tempérament; mais le principe de toutes les affections reste le même, et Bossuet, qui se connaissait aux sentiments humains, n'hésite pas à faire découler de l'amour tous les mouvements bons et mauvais de notre âme. Il en est de même de l'amour de Dieu; c'est le sentiment humain, purifié, exalté, transformé, et cependant toujours reconnaissable à ses traits principaux. Cependant il est certaines âmes pures et privilégiées qui se sont enflammées du premier coup pour l'objet le plus élevé qui pût être offert à leur affection, et qui se sont consacrées tout entières à cet objet sans partage et sans retour. Ce sont là les vrais mystiques, saints et saintes, auxquels la doctrine catholique, large et compréhensive, quoi qu'on en dise, a ouvert dans l'en-

ceinte de l'église une aile à part où ils font retentir leurs cantiques d'amour. Il en est d'autres, moins heureuses et moins chastes, chez lesquelles la sensibilité a été d'abord éveillée par l'amour de la créature, et qui, trompées, déçues, mais toujours dévorées de la soif d'aimer, finissent par étancher cette soif à la fontaine qui ne tarit jamais; c'est la race des Madeleine et des saint Augustin. Enfin il en est, celles-là plus terrestres et plus fragiles, chez lesquelles les vibrations des deux amours se confondent, naissent et expirent en même temps. Celles-là sont le plus souvent des âmes d'artiste et de poëte. Il ne faut rien leur demander d'autre que des accents émus et harmonieux à l'heure de l'inspiration; mais douter de leur foi serait aussi injuste que douter de leur amour. De celles-là était Sainte-Beuve. Aussi, lorsque, distinguant entre la dévotion de tête et la dévotion de cœur, l'un des derniers secrétaires de Sainte-Beuve, M. Levallois¹ dit : « Sainte-Beuve n'avait que la dévotion de tête, » il me paraît commettre une erreur capitale. C'est le cœur au contraire qui a été dévot

1. *Sainte-Beuve*, 1872.

chez Sainte-Beuve pendant quelques années. La controverse, le raisonnement et les textes n'y ont été pour rien; il a aimé, et il a cru.

Qu'on vienne maintenant prétendre qu'au milieu des accès d'une dévotion pareille la nature de l'esprit n'a jamais perdu tous ses droits, je suis bien loin d'y contredire. Jamais, à aucune époque de sa vie, et pas plus, entendons-nous bien, à la fin qu'au commencement, Sainte-Beuve n'a été porté au dogmatisme et à l'affirmation absolue. J'admets donc parfaitement que le perpétuel point d'interrogation soit venu se poser devant son intelligence, entre les intervalles de ses élans vers la foi. Ce que je maintiens, ce que, pour l'honneur de Sainte-Beuve, tous ses amis devraient maintenir, c'est la sincérité et la chaleur de son inspiration première, sans préjudice, bien entendu, du refroidissement inséparable de toute exécution artistique. Sans doute la flamme s'est éteinte avec les aliments qui l'entretenaient: mais elle n'en a pas moins brûlé quelque temps sur l'autel. La publication des *Consolations* ne marque que le moment où elle s'allume, et bientôt nous allons la voir s'élancer en jets plus éclatants.

IV

La révolution de Juillet. — Sentiments de Sainte-Beuve vis-à-vis du nouveau régime. — Ses relations avec les Saint-Simoniens — avec Armand Carrel — avec Ampère.

La publication des trop fameuses ordonnances surprit Sainte-Beuve loin de Paris. Il était venu passer quelques mois d'été auprès d'Honfleur, chez son ami Ulric Guttinguer, dans ce tranquille chalet, perdu au milieu des hortensias et des rhododendrons, que connaissent si bien les visiteurs de la côte normande. A peine la nouvelle connue, Sainte-Beuve se mit en route. Ainsi la révolution de juillet appelait à Paris celui que la révolution de février devait en chasser. Quand il arriva, tout était fini. Il se trouva dispensé de la sorte des fortes résolutions de la première heure, et il n'eut pas à se demander s'il suivrait l'exemple belliqueux de M. Littré et de George Farcy, qui

prireut un fusil et descendirent dans la rue, ce dernier pour y laisser la vie. Je ne sais si ce rôle militant eût été très-fort dans le goût de Sainte-Beuve; ce qui est certain, c'est que la révolution de Juillet fut accueillie par lui avec les mêmes sentiments que par toute la jeunesse libérale du temps. On peut en effet révoquer aujourd'hui en doute l'opportunité politique de la révolution de Juillet, et il y aurait beaucoup à dire à ce sujet dans un sens et dans l'autre; mais une chose est hors de contestation, c'est l'enthousiasme qu'elle excita chez tout ce qui avait à cette époque l'esprit jeune et ouvert. Plus fidèle à ses inimitiés qu'à ses affections, Sainte-Beuve s'est toujours montré sévère pour la Restauration. Il l'a jugée durement, presque injurieusement au lendemain de sa chute, et trente ans plus tard il parlait encore de « l'incorrigibilité finale des légitimités caduques et déchues, de leur incompatibilité radicale avec les modernes éléments de la société, et de leur impuissance, une fois déracinées, à se transplanter et à renaître. » Lorsque la Restauration était encore debout, Sainte-Beuve n'était pas tout à fait aussi sévère à son endroit, et ses lettres à l'abbé Barbe ne témoignent nulle-

ment d'un parti pris d'hostilité. Sous le ministère Martignac, il souffrait que M. Jouffroy sollicitât pour lui une chaire à la faculté de Besançon, et il annonçait l'intention d'accepter, si l'affaire réussissait, « ne fût-ce que pour ne pas désobliger M. Jouffroy. » L'arrivée du prince de Polignac aux affaires n'eut même pas pour résultat de le jeter dans les voies d'une opposition plus vive, et il se bornait à souhaiter « l'avènement d'un ministère le plus modéré et le plus royaliste possible qui sanctionnât la fusion si désirée entre la charte et la dynastie. »

Tout cela n'a rien assurément que de fort honorable; mais ce que Sainte-Beuve ne s'est jamais soucié d'avouer, ce que sa correspondance avec l'abbé Barbe nous apprend, c'est qu'à cette date il fut sur le point d'être nommé, par le prince de Polignac, secrétaire d'ambassade. Il devait accompagner, en cette qualité, M. de Lamartine, qu'on se proposait d'envoyer en Grèce comme ambassadeur. Ce dessein prit assez de consistance pour que madame Sainte-Beuve, retenue à Paris par la seule présence de son fils, achetât à Boulogne une petite maison où elle comptait passer le temps de son absence.

Sainte-Beuve a raillé plus tard M. de Lamartine « sollicitant une ambassade du prince de Polignac et revenant enchanté de l'audience du prince. » Il n'a pas dit que lui-même attendait avec anxiété l'issue de cette audience, de laquelle dépendait son propre sort, et qu'il sortait probablement tout aussi enchanté de celle que lui avait accordée M. de Lamartine. Peut-être aurait-il eu quelque bonne foi à en convenir et à se montrer plus indulgent pour la Restauration après avoir ainsi donné cette demi-adhésion à sa politique ; mais Sainte-Beuve n'a jamais poussé bien loin le respect des vaincus. C'est au reste une justice à lui rendre que le gouvernement de Juillet, sauf un court intervalle durant lequel il a paru s'en rapprocher, ne l'a pas trouvé plus bienveillant, ni au moment de son avènement, ni après la catastrophe finale. Une grande âpreté contre le nouveau régime éclate jusque dans les articles littéraires publiés par Sainte-Beuve dans les premières années qui ont suivi les événements de 1830. Il parle à plusieurs reprises des mécomptes que le régime héritier de la révolution de Juillet a fait éprouver à toutes les âmes éprises « d'idéal et d'honneur. » En quoi l'idéal

et l'honneur de Sainte-Beuve avaient-ils été froissés par le nouveau régime? On serait assez embarrassé de le découvrir; mais en y regardant de près ses griefs contre le gouvernement de Juillet paraissent d'une nature beaucoup plus tangible.

On a vu que sa renommée naissante de critique était loin de suffire à l'ambition de Sainte-Beuve, et qu'il n'avait pas renoncé à conquérir par une œuvre ou une action d'éclat le retentissement de la célébrité. La révolution de Juillet vint précisément, durant cette phase d'ambition inquiète, dissiper le petit monde littéraire au milieu duquel vivait Sainte-Beuve. Des collaborateurs quotidiens qu'il avait coudoyés dans les bureaux du *Globe*, bon nombre se laissa enlever aux lettres pour prendre place dans les assemblées, et quelques-uns même dans les ministères. La veille ils étaient connus seulement des érudits et des gens d'esprit, le lendemain la France et l'Europe étaient familiarisées avec l'écho de leur nom. Six mois de vie parlementaire avaient plus fait pour la popularité de leur renommée que dix ans d'études et de travaux. Au milieu de tout ce bouleversement, que devenait Sainte-Beuve?

Obtenait-il sa part dans cette distribution nouvelle de la gloire, et quelqu'un de ses maîtres ou de ses condisciples l'avait-il appelé à parcourir avec lui la nouvelle carrière? Non. Il demeurait ce qu'il avait toujours été jusque-là : homme de lettres, journaliste, et la révolution de Juillet n'avait exercé sur son existence d'autre action que de le faire passer de la *Revue de Paris* à la *Revue des Deux Mondes*. Nul doute qu'il n'ait vivement souffert de cet effacement momentané, et que son amour-propre, prompt à s'aigrir, n'en ait conservé une cuisante blessure. Pendant tout le temps que dura le régime de Juillet, il ne perdit aucune occasion d'adjurer les hommes qui étaient au pouvoir de revenir à leurs premières études, et de leur adresser au nom des lettres dédaignées un pressant appel. Sa voix ne fut guère écoutée par eux ; aussi, quand au bout de vingt ans la dure nécessité les contraignit de suivre son conseil et de reprendre leur plume délaissée, leur résignation ne put trouver grâce devant ses yeux, car son orgueil ne pouvait souffrir que la littérature, à laquelle il avait consacré sa vie, fût considérée par eux comme un pis-aller. De là contre les hommes du nouveau

régime et contre les doctrinaires en particulier une irritation assez difficile à saisir dans son germe, qui s'est trahie dès l'origine, mais qui n'a cependant éclaté, dans toute sa vivacité de rancunes personnelles, que plus de vingt années après. Au début, cette irritation se voilait encore de prétextes plus nobles et lui inspirait, par exemple à propos de l'anniversaire de la mort des quatre sergents de La Rochelle, des articles qu'Armand Carrel aurait pu signer. M. Troubat nous apprend que le critique des lundis ne pouvait, à la fin de sa vie, entendre la lecture de cet article sans être obligé d'étouffer ses larmes. Je doute que le récit de la mort de Baudin tombant sur les barricades de décembre lui causât une émotion aussi vive.

Les quatre ou cinq premières années qui ont suivi la révolution de Juillet sont au reste, durant toute la vie de Sainte-Beuve, l'époque où il est le plus difficile d'accomplir la tâche modeste que j'ai entreprise : suivre pas à pas, au milieu des incidents assez ordinaires de son existence, toutes les sinuosités qu'a décrites dans sa route ce merveilleux esprit toujours en mouvement. On l'a vu jusqu'à présent mobile, fugace, serpentant, pour ainsi dire, au travers

des doctrines et des écoles les plus diverses, mais toujours au moment où il se livre paraissant se livrer sans retour et tout entier. On a pu sans difficulté l'accompagner dans les effusions d'une piété enfantine qu'il abandonne brusquement pour passer à un matérialisme dogmatique et physiologique dont il revient en traversant une courte période de déisme jusqu'à une dévotion plutôt mystique que véritablement chrétienne et catholique; mais ici le fil se perd, ou plutôt il se sépare en plusieurs brins. Placé à l'entrée des diverses routes de l'esprit, Sainte-Beuve ne s'engage plus avec autant d'impétuosité dans celles dont l'aspect le tente. Il jette au contraire à l'entrée de chacune d'elles un regard curieux, il se risque d'un pas furtif, mais il ne dépasse jamais les premières bornes du chemin, et celui qui marche en avant de lui peut en se retournant s'apercevoir avec surprise qu'il s'est déjà engagé dans une autre. Goethe a dit qu'il n'y avait pas de situation plus enviable pour un homme que de se trouver entre un amour qui finit et un amour qui commence. Sainte-Beuve a été durant toute la première moitié de sa vie en situation de goûter pareille volupté intellec-

tuelle alors que son esprit flottait entre différents systèmes dont aucun ne parvenait à le captiver complètement. Il caractérisait plus tard cette époque de sa vie en disant qu'à cette date *le critique n'était pas encore né en lui*. En attendant cette naissance du critique, l'homme s'abandonnait tant soit peu à l'imprévu des circonstances, au hasard des relations, et c'est ainsi que les menus incidents de sa vie littéraire et de sa vie privée sont indispensables à connaître pour qui veut renouer ce fil dont je parlais tout à l'heure et chercher à s'en faire un guide.

Les journées de Juillet avaient eu leur contre-coup dans les bureaux du *Globe*, où Sainte-Beuve avait jusque-là passé ses heures les plus laborieuses, et toute une petite révolution s'y était également produite. « Parmi les rédacteurs du *Globe*, les uns, a écrit plus tard Sainte-Beuve, étaient devenus conservateurs et gouvernementaux, subitement effrayés. Les autres ne demandaient qu'à marcher. J'étais de ces derniers. Je restai donc au journal avec Pierre Leroux, Lermnier, etc. Leroux n'était alors rien moins qu'un écrivain. Il avait besoin d'un *truchement* pour la plupart de ses idées; je lui en servais. »

Sainte-Beuve servant de truchement à Pierre Leroux, il y aurait là de quoi étonner ceux qui ne connaîtraient que le Sainte-Beuve des *lundis*. Sainte-Beuve professa assez tard une vive admiration pour ce singulier personnage, dont il n'abandonna la défense qu'à la suite d'altercations personnelles. Sous son influence, il fut un moment tenté de s'adonner à l'étude des questions sociales, et lorsque *le Globe* fut vendu par Pierre Leroux aux saint-simoniens, il suivit le journal dans sa nouvelle campagne. Il continua d'y insérer des articles alors même que l'ancien recueil des Jouffroy et des Rémusat était devenu l'organe du père Enfantin, et paraissait sous le titre de *Journal de la religion saint-simonienne* avec la fameuse épigraphe : « A chacun selon sa vocation, à chaque vocation selon ses œuvres. » Les relations de Sainte-Beuve avec les saint-simoniens sont un épisode curieux, mais assez obscur, de sa vie morale et intellectuelle. A la fin de sa vie, il était partagé entre la tentation d'en tirer vanité et la crainte de se donner une légère teinte de ridicule. D'un côté, il se faisait honneur de n'avoir jamais désavoué ses relations avec leurs principaux chefs, et il saisissait l'occasion d'attester la « haute estime

et le grand respect » qu'il portait au père Enfantin, en rendant hommage « à sa largeur de cœur et à ses belles facultés affectives et généreuses ; » mais de l'autre il tenait beaucoup à ce que la nature des liens qui avaient existé entre les saint-simoniens et lui ne fût pas défigurée et à ce qu'on ne le confondit pas avec les sectateurs naïfs de la doctrine. « Si l'on veut dire que j'ai assisté aux prédications de la rue Taitbout en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une bêtise. Je suis allé là comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse, et voilà tout. Je suis comme celui qui disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. »

Que Sainte-Beuve en effet ne se soit pas pris à la ratière, c'est-à-dire, en bon français, qu'il ait abandonné les saint-simoniens au moment où l'exagération de leurs doctrines commençait à jeter sur leur association une couleur à la fois ridicule et compromettante, personne n'aura de peine à l'en croire. Cela est tout à fait dans son caractère ; mais ses relations avec eux ont été plus intimes et ont marqué dans son esprit une trace moins fugitive qu'il ne lui convenait peut-être de le laisser apercevoir. Dans une

lettre qui date du 5 novembre 1830, Enfantin déclarait « qu'on pouvait déjà tout à fait compter sur lui. » A supposer que l'apôtre nourrit quelques illusions sur la ferveur de son disciple, ces illusions étaient, il faut en convenir, assez pardonnables de sa part, lorsque, à la fin d'un article consacré par Sainte-Beuve à l'*Éducation du genre humain*, de Lessing, il pouvait lire ces lignes enthousiastes¹ : « On admirera Lessing; on saluera, en passant, avec bienveillance et respect, la statue de marbre du sage, mais on se jettera en larmes dans les bras de Saint-Simon; on se hâtera vers l'enceinte infinie où l'humanité nous convie par sa bouche, et où l'on conviera en lui l'humanité; on courra au pied de l'autel aimant et vivant dont il a posé, et dont il est lui-même la première pierre. » Enfantin ne se trompait donc pas tout à fait sur la vivacité de l'impression qu'avaient exercée sur Sainte-Beuve les prédications saint-simoniennes. Voici où était selon moi le point d'attente. Il y avait chez Sainte-Beuve un fond de nature démocratique et plébéienne qu'on découvre dès qu'on creuse un peu sous la surface

1. *Premiers Lundis*, t. II.

polie de l'homme de lettres. Cette disposition native avait chez lui ses grands et ses petits côtés ; elle lui inspirait parfois certaines impatiences mesquines contre les avantages de fait qu'au sein de la société la plus démocratique l'illustration de la naissance confère inévitablement. Dans un accès d'humeur contre un de ses futurs confrères à l'Académie française, il rééditera cette injure banale : « qu'il s'est donné la peine de naître. » Mais ces boutades puériles n'empêchent pas qu'on ne trouve fréquemment chez lui un souci véritable des intérêts populaires, une préoccupation sincère et sérieuse de la condition des classes ouvrières, de leur instruction, de leur état moral. L'humanité, ce grand mot dont on a fait tant d'abus depuis que Molière l'a introduit pour la première fois sur la scène française par la bouche de don Juan, l'humanité n'était point pour lui une abstraction vide de sens. C'était une personnalité vivante dont il interrogeait avec anxiété les destinées futures. Aussi, lorsqu'il entendait les saint-simoniens professer, suivant leur célèbre formule, « que la religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration morale et physique le plus rapide possible de la classe la plus nombreuse

et la plus pauvre, » il trouvait dans cette formule la traduction d'un instinct profond de son esprit. Il ne faut pas s'y tromper en effet : c'est en partie par le côté démocratique que Sainte-Beuve a compris plus tard l'empire et s'y est rattaché. Chez lui, c'est le saint-simonien qui s'est fait bonapartiste, et, lorsqu'il a retrouvé sur les bancs du sénat ou à la cour des Tuileries les principaux et les plus illustres de ceux qu'il avait autrefois rencontrés rue Taitbout, il a pu se dire qu'il avait bien saisi dans son esprit la doctrine du maître, puisque, du même point de départ, |des chemins si divers avaient conduit la plupart de ses disciples au même point d'arrivée.

A l'influence des saint-simoniens succéda bientôt sur l'esprit de Sainte-Beuve celle d'Armand Carrel, sous la direction duquel il écrivit pendant trois ans dans *le National* des articles, non pas seulement de littérature, mais de politique. Ce dut être une singulière relation que celle ainsi nouée plutôt par le hasard que par la sympathie personnelle entre le journaliste batailleur et chevaleresque, libéral dans ses doctrines, autoritaire dans ses procédés, que le parti républicain allait bientôt saluer comme

son chef, et le critique souple, insinuant, timide de caractère, hardi, mais mobile d'esprit, qui venait de publier les *Consolations* et qui préparait *Volupté*. En mère prudente, madame Sainte-Beuve s'inquiétait de l'intimité de leurs rapports. Armand Carrel venait chez Sainte-Beuve à toutes les heures de jour ou de la nuit, et madame Sainte-Beuve redoutait que cette camaraderie publiquement affichée avec le bouillant journaliste ne compromît l'avenir de son fils. Dans les articles que Sainte-Beuve a consacrés, au mois de mai 1852, à la mémoire d'Armand Carrel, il a soigneusement voilé l'intimité de cette relation, et il a complètement passé sous silence sa collaboration au *National*. L'heure n'était pas propice en effet pour rappeler les souvenirs de ce passé républicain. Rendons-lui cependant cette justice : pour un ancien ami, Sainte-Beuve n'a pas dit dans ces articles trop de mal d'Armand Carrel. Il a montré avec beaucoup de finesse et de précision les phases successives par lesquelles cet esprit inconsistant avait progressivement passé de ce qu'il appelait lui-même « la jeune royauté consentie » à la république à demi insurrectionnelle ; mais il aurait été fort en peine d'ex-

pliquer pourquoi il avait cru devoir le suivre docilement dans toutes ses évolutions et se faire un instant républicain avec lui sans avoir pour excuse la vivacité de tempérament et l'humeur belliqueuse qui rendaient particulièrement antipathique à Armand Carrel la politique résolument pacifique suivie par Casimir Périer. La vérité est que la nature malléable de Sainte-Beuve n'avait pas su résister à la pression de la main vigoureuse d'Armand Carrel. Pendant une période, assez courte il est vrai, Sainte-Beuve parut enrôlé définitivement dans les rangs du parti républicain. Il en partageait les plus vives passions, au point qu'il fut accusé d'avoir fait partie du groupe qui, réuni sur le Pont-Royal, favorisait la fuite de Bergeron, un des premiers assassins du roi. Son ardeur de néophyte se reflète jusque dans les articles littéraires que Sainte-Beuve publiait à cette date et qui forment une partie du second volume des *Premiers Lundis*. On trouvera peut-être un certain attrait de curiosité et presque d'intérêt actuel à relire ce passage d'une étude sur Jefferson où Sainte-Beuve s'efforce de prévoir les conséquences qu'entraînerait en France la fondation de la République : « Si demain, ou en l'an deux mille,

nous avons dit *non* à toute monarchie, ce ne serait pas encore la vraie République que nous aurions nécessairement acquise... Il y aurait encore lieu de prendre garde... Après le premier étourdissement de la catastrophe royale, après ce silence prudent qui leur est habituel dans les grandes semaines, les partisans de l'étiquette, du gros budget, du bon placement en impôts, du cens élevé, des cautionnements onéreux, de l'état de siège facultatif ne se tiendraient pas pour battus : ils ont la vie dure et sont àpres au profit. Quand le peuple se lève et passe, ces gens-là se jettent à plat ventre ; on les croirait morts en ces moments, si en ces moments on songeait à eux ; mais sitôt que le peuple en personne est passé, vite, ils regardent à l'entour et se ravissent... Tant que ce serait le régime du président vénéré, du Washington élu dans les premiers comices républicains, on louvoyerait, on s'insinuerait pour avoir une voix ou deux dans le conseil. Le *Journal des Débats* d'alors, de l'an deux mille, redoublerait d'habileté, de souplesse et d'esprit pour organiser une opposition d'honnêtes gens. Je crois l'entendre (sauf la langue qui dans ce temps-là sera tout à fait détériorée) : « Et nous

aussi, nous sommes de la République ; mais il y a République et République ; il y a celle d'Hébert ; il y a celle de Saint-Just ; il y a celle dont M. de Chateaubriand aurait voulu être. Nous sommes de celle-ci, de la République constitutionnelle, et non de la République démocratique, etc. » Et les distinctions abonderaient à l'appui. Pour les inculquer dans la pratique, il ne s'agirait que de trouver quelque patriote illustre dont le caractère se fût lassé ; il n'en manquerait pas ; on en ferait un d'ailleurs, un n'importe lequel, bien gouvernemental, un Casimir Périer, ou plutôt, comme la frénésie de la tribune ne serait plus de mise, un M. Pasquier de ce temps-là... Mais d'ici à l'an deux mille, nous avons peut-être la marge suffisante pour nous prémunir. Jeunes gens, jeunes gens, relisons donc et relisons Jefferson. »

Assurément par la violence et presque par la grossièreté du ton, ces articles ne doivent pas déparer aujourd'hui la collection du *National*. Je doute qu'Armand Carrel, ce chef aristocratique et hautain que, dans une étude remarquable, M. Lanfrey nous a montré méprisant si profondément ses soldats, ait poussé la

vivacité beaucoup plus loin. Ce ne fut donc pas un dissentiment d'opinions ou de doctrines, ce fut un conflit tout personnel qui amena entre eux la rupture. Une aventure dont le détail est assez piquant donna naissance à ce conflit et fit sentir rudement à Sainte-Beuve les inconvénients de servir deux maîtres.

Parmi ces amitiés de jeunesse avec lesquelles Sainte-Beuve était si prompt à nouer des liens plus étroits que solides se trouvait Jean-Jacques Ampère que Sainte-Beuve avait connu au *Globe*. « Ampère, a écrit Sainte-Beuve, me témoignait en ces années une de ces amitiés dont il était si capable, une affection presque passionnée... Il avait besoin (dit-il ailleurs) d'un ami du Monomotapa, à qui courir raconter, dès le matin, le songe de la nuit. Il me fit dans un temps l'honneur de me croire digne d'un tel rôle, d'une telle jointure étroite des esprits et des âmes ; je fus reconnaissant, mais ma nature trop faible ou trop partagée se déroba. » Sainte-Beuve se déroba, en effet, mais non sans emporter avec lui des impressions, des anecdotes et des souvenirs, à l'aide desquels il a composé en 1868 une notice dont le ton léger et sarcastique a contristé tous les amis d'Ampère ;

c'est-à-dire tous ceux qui ont pu connaître et goûter de près cette nature vive et profonde, chez laquelle l'amour avait toute la solidité de l'amitié, et l'amitié toutes les délicatesses de l'amour. Parmi ces souvenirs Sainte-Beuve aurait dû peut-être conserver celui des efforts qu'Ampère avait faits, en 1833, pour lui assurer l'héritage de sa chaire de maître de conférences à l'École normale. M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, hésitait. Les poésies de *Joseph Delorme* avaient laissé dans son esprit une impression fâcheuse, et il demandait qu'Ampère conservât sa place pendant un an encore, afin de laisser à Sainte-Beuve le temps de faire oublier ses débuts par quelque ouvrage de longue haleine. Il prenait la peine de mander Sainte-Beuve pour lui expliquer les motifs de cet ajournement : « Voulez-vous, Madame, écrivait-il à madame Récamier, dire à M. Sainte-Beuve de prendre la peine de venir me voir demain ? Je causerai avec lui, de mon mieux, et puis, s'il n'accepte pas ma bienveillance, j'accepterai son humeur. » Ce fut Sainte-Beuve qui refusa. Quant à Ampère, il ne demandait pas mieux que de faire pendant un an encore le sacrifice de sa liberté, en conser-

vant sa chaire, et il croyait, j'en suis persuadé, rendre à son ami un service moins signalé et lui donner une preuve moins grande d'affection qu'il n'avait fait précédemment en l'introduisant à l'Abbaye-aux-Bois, et en le présentant à madame Récamier. L'Abbaye-aux-Bois! nom poétique et charmant dont le seul écho suffit à évoquer tout un monde de souvenirs et de rêves. Avec quelle bienveillance Sainte-Beuve avait été reçu dans ce cercle exquis; la lettre suivante adressée par lui à M. Ampère en 1836 va en témoigner. On y trouvera en même temps comme un reflet de cette époque animée et brillante, hélas! trop éloignée de nous ¹.

« 15 juillet 1836.

« Mon cher Ampère,

« M. Lenormant m'a donné hier des nouvelles de la colonie de Dieppe et de l'agréable vie que vous y menez,

1. Je dois la communication de cette lettre inédite, ainsi que de quelques autres qu'on trouvera plus loin, à la compagne dévouée de la vieillesse de madame Récamier, qui a élevé avec tant d'art et de tendresse le monument de sa mémoire dans les deux volumes intitulés : *Souvenirs et correspondance de M^{me} Récamier*.

des chants deux fois divins de Milton que vous y entendez, du travail de chacun (j'ai bien songé au vôtre, qui, j'espère, s'inaugure sous ces belles influences). Tout cela doit être en effet si charmant de près, si enviable et regrettable de loin, que, ne pouvant en jouir que par l'imagination, je veux du moins y être en quelque chose près de vous, y être mêlé du moins par mon nom prononcé, par un souvenir, et c'est vous que je charge de me rappeler un moment à votre illustre et aimable compagnie... B... et Fauriel sont les seuls de nos amis que j'aie vus, et nous avons diné ensemble. Fauriel a déjà imprimé à peu près un volume de son *Histoire*, et il est dans les transes quand il pense aux trois autres volumes qui le menacent encore. B... n'a aucune de ces inquiétudes; il sort d'un volume, un autre sera prêt dans quelques jours, et deux autres dans un mois; il est dans l'aplomb du sage, heureux, et va voyager vers le Rhin. On a songé à l'Abbaye, pour remplacer Fauriel cette année qui vient (si les trois volumes le tiennent trop), à Quinet, après en avoir toutefois déferé à Magnin; mais il aurait fallu ou il faudrait que Quinet consentit à descendre d'*Ahasvérus* ou de *Bonaparte* à un essai de critique, d'histoire littéraire, qu'on pût présenter comme échantillon à la Sorbonne, qui agréee les suppléants, et il s'est cabré à cette idée. J'en ai parlé à M. Fauriel, qui craint que, si Quinet ne s'y prête pas, ce ne soit impossible; mais de meilleures influences qui ne cessent de favoriser notre ami errant amèneront peut-être à bon terme ce projet, qui est encore un secret.

« Corcelle est venu à Paris l'autre jour. Lui et la famille sont déjà très-occupés de la publication des *Mémoires* du général Lafayette, qu'on prépare, et qui paraîtront dans peu de mois. Mérimée, qui est revenu d'Angleterre et qui achève d'imprimer un rapport sur tout ce qu'il a visité dans le midi de la France, repart pour la Bretagne avant peu. Voilà le maigre bulletin d'ici. Mieux vaut vivre comme vous le faites dans cette jolie Dieppe entre l'Océan et le paradis, ramassant des coquillages ou causant par le menu de nos fabuleuses conspirations et de nos comiques évasions ¹. Il n'y a que la nature, la solitude et l'amitié choisie qui soient sérieuses ; le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie, aigre, criarde, desséchante ou salissante. Adieu, cher Ampère, replongez-vous dans votre jeunesse, à loisir, ravivant par l'art ces émotions qu'on n'a qu'une fois. Encadrez dans votre *Rome* magnifique ces nuages du nord qui ont passé sur les âmes de tous les neveux de Werther et de René ; réalisez enfin pour tous ce que vous nous avez bien des fois raconté, ou à quelques amis intimes, ou à ces nuages mêmes qu'il faut ressaisir. — M. Ballanche n'est-il pas le plus infatigable promoteur d'entre vous, comme il était ici le plus mondain ? Tâchez qu'il nous donne quelques belles pages ; rappelez-lui que c'est à Dieppe, dans un cimetière, je crois, qu'il a lu pour la première fois cette *Vision d'Hébal* que nous relisons. Serrez-lui tendrement la main pour moi. — Dites à M. de Chateaubriand combien

1. Sainte-Beuve fait ici allusion à sa prétendue complicité dans l'évasion de Bergeron.

nous sommes assurés que ses ennuis de traducteur nous vaudront un nouveau et unique monument ; remerciez-le aussi des particulières bontés dont il m'a honoré dans tous ces temps, et dont je demeure si touché. Je le dirai également pour M^{me} Récamier, qui me fait bien tort quelquefois en paraissant douter de la profonde et respectueuse affection que je dois à cette bonté gracieuse qui fait époque dans la vie ; mais non, et c'est un devoir même de cette bonté délicate de ne pas douter de ce qu'elle inspire. Adieu, cher Ampère, aimez-moi toujours un peu.

« SAINTE-BEUVE. »

Sainte-Beuve ne devait point passer longtemps dans un milieu aussi nouveau, sans que des horizons encore inaperçus s'ouvrirent devant son esprit. Dans les bureaux du *National*, il vivait au milieu de toutes les fureurs brutales et de toutes les illusions aveugles d'une démocratie déçue dans ses espérances et dans ses appétits. A l'Abbaye-aux-Bois, au contraire, il se trouvait mêlé à une société aristocratique et polie qui, tout en déplorant les erreurs dont le contre-coup avait amené la chute de la royauté légitime, ne cessait de pleurer le désastre dont Chateaubriand avait été (suivant ses propres expressions) l'inutile

Cassandre. L'esprit de Sainte-Beuve était trop souple pour qu'il eût à se faire grande violence avant d'envisager les événements à ce nouveau point de vue. Il ne dut pas lui en coûter beaucoup, dans un article sur Ballanche qu'il fit paraître en 1834, de considérer sous un nouvel aspect les dernières convulsions politiques et de parler avec respect « de cette légitimité historique que nul publiciste spiritualiste ne conteste. » Peu s'en fallait qu'il ne parût regretter, avec Ballanche, « que la dynastie restaurée des Bourbons n'eût jamais vécu qu'à l'extérieur et par l'écorce, ayant dédaigné d'enfoncer ses racines dans la vraie terre. » Parler ainsi de la Restauration dans un article sur Ballanche, n'était guère qu'un acte de courtoisie, et il était de bon goût à Sainte-Beuve d'oublier momentanément qu'il était un des rédacteurs habituels du *National*. Mais ses collaborateurs quotidiens ne pouvaient guère être de cet avis et ils l'en firent apercevoir. Pendant que Sainte-Beuve était aux prises avec un certain M. Coessin qui se prétendait offensé par une phrase de l'article, il vit paraître tout à coup une lettre signée par deux des principaux chefs du parti républicain, MM. Jules Bastide et Ras-

pail, qui déclaraient « que tous les hommes de cœur avaient lu avec étonnement et indignation l'article de Sainte-Beuve sur Ballanche. » Le procédé était si étrange qu'il y eut scission, à ce sujet même, dans le camp républicain. Béranger, entre autres, prit ouvertement parti pour Sainte-Beuve. Mais il n'en fut pas de même d'Armand Carrel, devant lequel la querelle fut portée et qui refusa obstinément de prendre parti. « Ses refus calculés de prononcer une seule parole qui donnât tort aux violents, m'apprirent, a écrit plus tard Sainte-Beuve, qu'il n'avait lui-même qu'à un assez faible degré, malgré son renom de générosité, le sens spontané de la justice. » En réalité, le preux chevalier abandonnait son frère d'armes. Sainte-Beuve fut piqué au vif du procédé; suivant ses propres expressions, il se délia et il rompit ses attaches avec le parti républicain, non sans exciter peut-être en secret l'envie d'Armand Carrel qui, peu de temps auparavant, lui disait avec mélancolie : « Vous êtes heureux, vous ! vous n'êtes pas engagé. » Engagé ! Sainte-Beuve ne le fut jamais avec personne, et il le fit voir plus tard à bien d'autres que Carrel et Raspail.

V

Sainte-Beuve et l'abbé de Lamennais.

Plus profonde, sinon plus durable, fut l'action conquise sur Sainte-Beuve par l'abbé de Lamennais. Ils s'étaient rencontrés déjà en 1829 chez Victor Hugo, dont Lamennais était alors le confesseur; mais leurs existences ne firent que se croiser sans s'unir. Tout entier aux premières ardeurs de la dévotion mystique qui allait se traduire par les *Consolations*, Sainte-Beuve n'éprouvait point alors le besoin de suivre un autre guide spirituel que son amour. Ce fut seulement après la révolution de Juillet, durant cette période de tâtonnement intellectuel où les doctrines de Saint-Simon et celles de Carrel se partageaient son esprit, que Sainte-Beuve se rapprocha de Lamennais et subit son joug. Il n'est rien qui soit parfois plus difficile à com-

prendre pour ceux qui n'ont point été les contemporains d'un homme célèbre que la nature et les causes secrètes de l'ascendant personnel exercé par lui. Celui qui lit aujourd'hui à tête reposée les œuvres de l'abbé de Lamennais et surtout les lettres où ce fougueux esprit s'abandonne contre les idées et contre les personnes à tant de violences contradictoires, celui-là peut ressentir par instants la chaleur communicative d'une nature aussi profondément sincère dans ses ardeurs ; il peut s'émouvoir de quelque sympathie en faveur d'une destinée aussi traversée et aussi douloureuse ; mais une qualité, un don, lui paraîtra surtout faire défaut à ce tribun évangélique, à cet apôtre démocratique : c'est le charme. Et cependant, le témoignage de ceux qui l'ont approché de près ne permet pas d'en douter, c'est par le charme personnel, direct, que l'abbé de Lamennais, que *monsieur Féli*, comme l'appelaient dans l'intimité ses disciples, a exercé sur les esprits et sur les âmes son action la plus profonde. Un de ceux qui se sont le plus résolument séparés de lui à l'heure où lui-même allait se séparer de l'Église a raconté que le jour où il avait quitté, après un long combat intérieur, la retraite de La Ches-

naye, il avait aperçu, étant déjà sur la route, l'abbé de Lamennais assis à la lisière d'un bois de sapins, au milieu de ses derniers disciples. A cette vue, il avait senti son cœur faillir, et il avait dû faire un dernier effort de volonté pour ne pas retourner en arrière. Il n'en a pas coûté moins d'hésitation et de regrets à tous ceux qui avaient uni leur existence à celle de M. de Lamennais pour rompre les fils mystérieux qui liaient leurs cœurs au sien. C'est ce même sentiment d'indestructible sympathie qui a rassemblé autour de son lit de mort des amitiés ardentes à se frayer un passage et qui conserve aujourd'hui à sa mémoire, jusque dans les âmes les plus timorées et les plus pieuses, jusqu'au fond des couvents de femmes, une inviolable fidélité. Il n'était pas dans la nature de Sainte-Beuve de demeurer longtemps insensible à une attraction aussi puissante, dès qu'il aurait pénétré dans le rayon où l'action s'en faisait sentir.

Toutefois ce serait trop rapetisser les choses que de rattacher exclusivement à une relation personnelle et fortuite avec Lamennais la direction nouvelle que suivit Sainte-Beuve lorsqu'il parut se joindre au mouvement catholique et

libéral. C'est le propre des révolutions que d'ébranler aussi profondément les âmes que les sociétés, et de poser à nouveau devant les esprits, dans toute leur hauteur, des problèmes qu'ils se plaisaient à croire résolus. Durant les années paisibles de la Restauration, Sainte-Beuve avait pu ne chercher dans la religion qu'une source d'inspirations poétiques et un adoucissement pour des souffrances intimes; mais la crise révolutionnaire de juillet, en remuant profondément les intelligences, en remettant en doute des solutions que dans une heure d'illusion on avait pu tenir pour acceptées, devait pousser les esprits inquiets comme le sien à chercher dans la religion la réponse aux questions politiques et sociales que, depuis près d'un demi-siècle, la révolution française avait soulevées sans les résoudre. Cette réponse, le petit groupe qui s'était joint à M. de Lamennais pour fonder l'*Avenir* croyait l'avoir trouvée. Ils sentaient que le fleuve de la démocratie ne coulait plus seulement à pleins bords, comme l'avait dit à un autre moment Royer-Collard, mais qu'il débordait déjà ses rives, et que le torrent, si on ne l'endigait, allait tout emporter. Pour contenir ce torrent, on avait essayé d'élever

devant ses flots montants la barrière de la royauté traditionnelle avec ses grands souverains. Vaine espérance ! la nation s'était montrée injuste pour la royauté ; la royauté avait mal compris la nation. Une crue nouvelle avait emporté la digue fragile, et chacun était là, sur le rivage, à en contempler les débris. Après un moment d'ivresse chez les aveugles et de stupeur chez les sages, on s'était remis à l'œuvre. Les uns s'efforçaient, avec les matériaux que le courant n'avait pas entraînés, d'élever une seconde barrière, et derrière ce fragile rempart de la royauté consentie ils se préparaient à livrer un courageux combat qui devait durer dix-huit ans, non sans profit pour leur renommée et pour le pays. Les autres, avec la mélancolique prévoyance de Tocqueville, cherchaient à mesurer l'étendue du terrain qu'il faudrait encore abandonner, et se demandaient déjà avec anxiété où s'arrêteraient les progrès de l'inondation. L'abbé de Lamennais et ses disciples entrevirent les choses d'un point de vue plus élevé et plus juste. Ils comprirent que la question religieuse serait celle qui dominerait notre siècle. Ils comprirent qu'un principe aussi puissant, et renfermant une part de vérité aussi

grande que le principe démocratique, ne peut être contenu, dirigé, combattu au besoin qu'au nom d'un principe plus puissant et plus vrai. Ils n'eurent point la prétention de faire rebrousser chemin au fleuve ni même de le forcer à couler paisiblement entre deux rives artificielles. Ils voulaient, au centre de la contrée submergée, jeter les solides assises d'un phare que les flots pourraient battre sans l'ébranler. Résister aux emportements de la démocratie triomphante en s'appuyant sur la loi de Dieu, et parler au peuple au nom de celui qui a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin, » — parler aussi aux rois et aux grands au nom de celui qui a commandé aux rois de comprendre et à ceux qui jugent la terre de s'instruire, — montrer ce qu'il y a de profondément égalitaire dans la doctrine évangélique, et chercher dans l'amour du prochain la solution des problèmes complexes que soulève l'organisation des sociétés, — séparer en un mot le trône de l'autel en prouvant que l'un pouvait s'écrouler dans la poussière du passé sans que l'autre en fût abattu ou même ébranlé, et s'efforcer de rallier au pied de cet autel tous les esprits sincères, anxieux et flottants, qui sont si nombreux au lendemain

des révolutions, — telle fut leur doctrine, leur espoir et leur rêve. On ne saurait aujourd'hui sans témérité essayer de préjuger l'avenir humain qui est réservé au catholicisme libéral. Il serait puéril de contester que l'éclat de cette doctrine, autrefois l'idéal de tant de jeunes et nobles âmes, ne soit un peu obscurci autant par la disgrâce théologique dont elle a été frappée que par la disparition successive de ceux qui en avaient été les premiers et les plus brillants champions. Une triste ou peut-être une heureuse coïncidence a éteint le flambeau d'une des plus valeureuses intelligences de notre temps l'année même où la cause à la défense de laquelle il avait dévoué sa vie allait recevoir le plus rude coup. Bien des événements ont marqué la route du siècle depuis la mort de Montalembert, mais aucun dont la portée soit plus considérable que la révolution théologique opérée au sein du catholicisme. Combien parmi ceux qui se réunissaient, il y aura bientôt cinq ans, pour suivre sous un ciel pluvieux, à travers les rues boueuses, le long développement de son convoi, se sont depuis lors demandé si ce jour-là ils avaient mené le deuil, non pas seulement d'un homme, mais d'une idée ! Cette

idée survit cependant au fond de quelques intelligences obstinées qui ne comprennent ni la société moderne vivant sans religion, ni la religion entrant en lutte permanente avec les instincts de la société, et qui ne voient point ailleurs que dans une conciliation finale l'issue du conflit redoutable où elles semblent parfois à la veille de s'engager. Peut-être leur faudrait-il se résigner un jour au sacrifice de cette dernière espérance; mais leur rêve du moins aura été assez beau pour qu'ils n'aient ni à en rougir ni à le désavouer.

Jusqu'à quel point Sainte-Beuve a-t-il suivi l'abbé de Lamennais dans cette voie? Quelle a été la mesure de son adhésion à la doctrine elle-même? C'est un point assez délicat à éclaircir. On a beaucoup dit qu'il avait collaboré à la rédaction de *l'Avenir*. Il s'en est toujours défendu, et je ne vois pas qu'il y ait lieu de mettre en doute la véracité de ses assertions; mais il est certain qu'avec Lamennais lui-même la liaison une fois nouée devint bientôt très-intime. « Avec lui, a dit Sainte-Beuve, on n'était jamais lié à demi. » D'affinités et de ressemblances entre leurs deux natures, il n'y en avait cependant aucune; leur point de dé-

part était aussi différent que possible. Lamennais était né apôtre, c'est-à-dire qu'il avait, au milieu de sa mobilité, une foi profonde dans sa doctrine du moment, et qu'il savait trouver pour l'exprimer des accents convaincus, pénétrants, qui portaient dans l'âme de ses auditeurs l'émotion en même temps que la foi. Sainte-Beuve au contraire était né disciple, c'est-à-dire que toute conviction fortement exprimée par une nature qu'il sentait plus vigoureuse que la sienne pénétrait rapidement dans son esprit et en imprégnait la surface. Aussi Sainte-Beuve n'a-t-il pas indiqué très-exactement la nature de cette relation lorsqu'il a dit « qu'il s'était prêté à Lamennais et qu'il lui avait rendu de bons offices littéraires. » Lamennais, à cette époque la plus brillante de sa vie, n'avait besoin des bons offices de personne, et les articles que Sainte-Beuve lui consacrait en 1832 ne sont point écrits sur ce ton d'égalité et presque de protection que Sainte-Beuve prenait après coup. Je dois dire cependant qu'à mon sens l'influence de Lamennais s'exerça plutôt sur les sentiments que sur les opinions de Sainte-Beuve. C'est le propre des esprits hésitants et sceptiques de n'abjurer leur

scepticisme et leurs hésitations qu'au profit d'une doctrine tranchée et absolue. Ils ne parviennent généralement à s'arracher à leurs doutes que pour adhérer à un symbole dont tous les articles soient étroitement soudés comme les anneaux d'une chaîne et ne laissent s'échapper aucune des mailles du réseau. La doctrine catholique et libérale, telle qu'elle se traduisait dans les articles de *l'Avenir* sous la plume de l'abbé de Lamennais et de ses principaux disciples, n'avait rien de ce caractère fixe et rigide; elle était sur certains points encore incertaine et mal définie, sur d'autres obligée à bien des tempéraments, ne fût-ce que pour concilier les anciennes professions de foi ultramontaines de l'abbé de Lamennais avec l'opposition non encore déclarée, mais déjà facile à pressentir, de la cour de Rome. Ces hésitations, ces tempéraments dont il était témoin devaient ébranler dès l'abord la foi de Sainte-Beuve. Il ne pouvait trouver dans les doctrines de *l'Avenir*, dès qu'il essayait de les dégager des nuages où les enveloppait l'éloquence de Lamennais et de les ériger en système, ce caractère absolu, entraînant, qu'elles revêtaient en passant par la bouche du maître,

durant ces longues conversations où Lamennais se promenait par la chambre en tremblant de tous ses membres et en interrompant de longs silences par d'éloquents apostrophes. Je ne voudrais pas donner à ma pensée une forme paradoxale, mais j'oserais presque dire que, même à l'époque où Lamennais était encore catholique, Sainte-Beuve était plus orthodoxe que lui. Si les velléités religieuses de Sainte-Beuve, dont il est injuste de mettre en doute la sincérité, avaient pris à cette époque la précision d'une croyance dogmatique, il ne se serait pas arrêté dans les régions d'un catholicisme libéral et tempéré; il aurait accepté de cette austère doctrine ce qu'elle a de plus exigeant dans la soumission, il aurait en quelque sorte couru au-devant par le même sentiment qui, au début de ses études sur Port-Royal, lui a fait accepter et admirer ce qu'il y avait de plus rigoureux et de plus contraire à la nature dans les austérités du cloître. La lecture attentive des études que Sainte-Beuve a consacrées aux écrits et à la personne de Lamennais démontre que tel fut bien le caractère de leurs relations.

Quant au fond même de la doctrine, il marque dès le début ses réserves. « Ces sortes d'adhé-

sions (c'est de la sienne qu'il parle), pour être valables et sincères, ne doivent être manifestées que dans leur temps, et jusqu'à cet invincible éclat intérieur, on n'y saurait mettre en paroles trop de mesure, je dirai même trop de pudeur. » Mais c'est sans réserve qu'il se donne (et non pas qu'il se prête) à l'homme lui-même, et qu'il se fait gloire aux yeux du public de l'intimité où il vit avec le polémiste redoutable dont les violences et les injures, alors qu'il avait la plume à la main, déguisaient déjà la nature aimante, impressionnable et facile. Il parle avec émotion des dispositions rêveuses de Lamennais et de la tendresse secrète de son cœur. Il assiste à Juilly, dans une des chambres d'oratoriens que Malebranche avait peut-être habitée, à la lecture d'un ouvrage projeté de Lamennais. Assis au milieu d'un cercle de disciples, entre l'abbé Gerbet et celui qui devait être un jour le père Lacordaire, il s'avoue moins attentif « aux paroles du livre qu'aux accents vibrants de la voix et aux révélations de la face qu'une lumière intérieure semblait éclairer. » La vivacité du tableau que Sainte-Beuve a tracé de ces lectures de Juilly m'a fait maintes fois regretter que Lamennais,

au retour de son voyage de Rome, où il avait demandé à Sainte-Beuve de l'accompagner, n'ait pas réussi à l'entraîner au moins jusqu'à La Chesnaie. A côté de ce journal, où Maurice de Guérin a noté avec une précision minutieuse et maladroite toutes les variations de la nature armoricaine, tous les orages qui ont ébranlé l'atmosphère, tous les nuages qui ont passé sur le ciel, sans paraître se douter des orages non moins violents au milieu desquels il vivait, Sainte-Beuve nous aurait sans doute laissé le journal psychologique en quelque sorte de cette crise suprême qui sépara Lamennais de l'église à laquelle Montalembert et Lacordaire demeuraient fidèles, crise silencieuse et ignorée qui n'eut à cette date pour confidents que les sapins et les bruyères de La Chesnaie, mais qui devait exercer sur l'avenir du siècle une si profonde influence. Malheureusement Sainte-Beuve n'a jamais été à La Chesnaie, et les premiers démêlés de Lamennais avec la cour de Rome, au lieu de resserrer leurs liens, ont commencé à les distendre. L'article où Sainte-Beuve rendait compte en 1834 des *Paroles d'un Croyant* est marqué par un refroidissement sensible. Pour être juste, l'embarras que causait aux amis de

Lamennais sa brusque incartade explique un peu ce refroidissement. Sainte-Beuve a exprimé plus tard assez plaisamment cet embarras en disant qu'il avait été fort surpris de voir Lamennais, beaucoup moins avancé que lui dans la voie républicaine et démocratique, sauter par-dessus sa tête comme au jeu du cheval fondu, et l'enjamber d'un bond pour aller tomber dans l'extrême démagogie. A l'époque où parurent les *Paroles d'un Croyant*, l'évolution de Lamennais n'inspirait pas à Sainte-Beuve des métaphores aussi joviales. Il croit devoir marquer d'abord nettement la ligne où il se tient : « Sans rien espérer *actuellement* de Rome et de ce qui y règne, nous sommes trop chrétien et *catholique*, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente dans ce grand corps déjà compromis *humainement*. »

Il était impossible de donner à Lamennais avec plus de netteté le conseil de ne pas augmenter encore cette anarchie, et de l'engager plus respectueusement à adopter le parti de la soumission. Tout le reste de l'article n'est, ainsi que Sainte-Beuve l'a déclaré plus tard, qu'une *humble insinuation* dans ce sens. Une anecdote

curieuse, révélée par Sainte-Beuve bien des années après, montre qu'il avait inutilement saisi, pour glisser déjà cette insinuation, un moyen discret et détourné. C'était à lui que Lamennais avait confié le manuscrit des *Paroles d'un Croyant*, en le chargeant d'en surveiller l'impression. En parcourant le manuscrit, Sainte-Beuve fut choqué de quelques lignes qui contenaient à l'adresse du pape Grégoire VII une imputation tellement injurieuse qu'elle lui parut absolument incompatible avec le caractère sacré de Lamennais. Sainte-Beuve prit bravement son parti : il effaça ces quelques lignes, mit à leur place une rangée de points et envoya le manuscrit ainsi modifié à l'impression. L'ouvrage a toujours été imprimé ainsi depuis, sans que Lamennais parût comprendre la leçon, peut-être même sans qu'il s'en soit jamais aperçu. Était-ce le critique choqué d'une faute de goût, était-ce le catholique froissé dans ses sentiments qui donnait si adroïement à Lamennais un avertissement dont celui-ci, mieux inspiré, aurait pu profiter? Sans doute le premier ne laissait pas que de raffiner quelque peu les impressions du second; mais à cette date Sainte-Beuve n'avait pas encore

renoncé complètement à la conciliation dont désespérait déjà Lamennais, et il souffrait de voir, suivant la belle comparaison de M. Renan, que ce fût la main du prêtre qui levât la hache contre la statue encore respectée du dieu. Une rapide lecture n'avait pas permis, en effet, à Sainte-Beuve (lui-même en a fait l'aveu) de bien pressentir l'éclat qui allait résulter de la publication de ces pages. Le premier avertissement qu'il en reçut lui vint d'une façon assez singulière, et montre bien que les esprits les plus raffinés ne sont pas toujours les meilleurs juges. « L'écrit de M. de Lamennais va faire bien du bruit, dit un jour l'imprimeur à Sainte-Beuve en lui apportant les épreuves; mes ouvriers eux-mêmes ne peuvent le composer sans être comme soulevés et transportés; l'imprimerie est tout en l'air. »

Il n'est pas surprenant, au reste, que Sainte-Beuve ne mesurât pas [très-nettement le pas que Lamennais venait de franchir dans la voie de la révolte, lorsque Lamennais, lui-même, était encore livré aux hésitations et aux illusions qui se trahissent dans les deux lettres suivantes, adressées toutes deux à M. Ballanche. On me saura gré d'insérer ici des lettres

inédites dont la première est presque contemporaine de la publication des *Paroles d'un croyant*.

« La Chesnaie, 6 octobre 1834.

« Je vous remercie mille fois de votre souvenir, mon bien cher ami, ainsi que des excellentes choses que renferme la lettre que L... m'a remise de votre part. Elle est admirable de sagesse et frappante de vérité. J'ai écrit à Lerminier pour réclamer contre plusieurs des pensées qu'il me prête, et rectifier ce qu'il dit, très à tort, je crois, de ma position vis-à-vis de l'Église. Je suis catholique et je veux l'être sans que cela m'oblige à adopter [la ligne?] suivie par les hommes de la hiérarchie, ni en général leurs opinions en ce qui ne touche pas la foi. Quant à la question de l'avenir, elle me paraît extrêmement obscure; je vois évidemment que de grandes réformes sont nécessaires; mais je ne vois pas à beaucoup près aussi clairement où elles s'arrêteront, ni ce qui succédera à ce qui est aujourd'hui et ne saurait continuer d'être. Plusieurs fois j'ai cherché à fixer le point où la partie morte de la plante touchait à la partie vive; l'Avenir n'était qu'un essai de ce genre. Il a échoué: Dieu, qui sait ce que nous ne savons point, creuse toujours pour couper plus bas. L'ébranlement des esprits, leurs incertitudes, leurs angoisses passent tout ce qu'on peut imaginer. Un homme d'un rare mérite m'écrivait dernièrement: Je comprends que pour être catholique comme le pape veut qu'on le soit, il faut que je renonce, non-seulement à ma qualité de citoyen, mais encore à ma qualité d'homme; cela est dur, mais

enfin je préfère la paix de ma conscience à tout ! Quand on en est là, il est visible qu'il se prépare quelque chose de profond dans le monde, car il est impossible qu'on ait à opter entre être homme et être chrétien. Et qu'est-ce que le Christianisme sinon la religion du fils de Dieu fait homme ? L'humanité ne saurait rester dans l'état où elle est maintenant. La nuit s'achève ; attendons le jour ; il paraîtra bientôt.

« Je vous supplie de ne pas trop retarder la publication de votre bel ouvrage. Les âmes ont besoin d'entendre des voix telles que la vôtre pour reprendre courage et se calmer un peu au milieu de leurs anxiétés.

« Veuillez faire agréer mes respectueux hommages à M^{me} Récamier. Je n'oublierai jamais les trop courts moments qu'elle m'a permis de passer auprès d'elle. Veuillez dire aussi à M. de Chateaubriand, combien je suis touché de son souvenir et combien mon cœur lui demeure fidèle. Adieu, mon très-cher ami ; pensez quelquefois à celui qui est bien tendrement tout à vous.

« F. DE LAMENNAIS. »

La seconde de ces lettres est un peu postérieure, mais elle se rattache cependant encore à cette époque de révolution intérieure dont le résultat devait être de rompre à la fois les relations de Lamennais avec Sainte-Beuve et avec l'Église.

« La Chesnaie, 6 décembre 1835.

« Je ne veux pas tarder, mon bien cher ami, à vous remercier de la bonne et aimable lettre que m'a remise de votre part M. Rousseau. Il nous quitta avant-hier matin, après avoir passé ici une journée qui m'a été fort agréable, car nous avons beaucoup parlé de vous. Il m'a fait espérer que vous nous donneriez bientôt les deux volumes que j'attends comme tout le monde si impatientement. Le monde a plus que jamais besoin d'être enseigné par de hautes et calmes intelligences telles que la vôtre. J'admets entièrement avec vous que le Christianisme est la dernière loi de l'humanité, qu'il renferme le principe de tous les perfectionnements dont l'homme est susceptible dans son état terrestre, qu'il suffit pour satisfaire à tous les vrais besoins des peuples, de comprendre l'Évangile et de l'appliquer. Mais je vois à cela d'un certain côté plus d'obstacles que vous ne paraissez en attendre. On a eu longtemps une manière de concevoir les choses qu'il est bien difficile de changer, surtout lorsqu'on craindrait et avec raison peut-être, d'ébranler les bases mêmes de l'institution dont l'autorité régulatrice des croyances n'admet point l'interprétation progressive. Sous ce rapport, je ne comprends pas comment pourrait s'opérer cette fusion de la foi définie, et de la science que vous appelez de vos vœux. Même difficulté quant au droit social que l'humanité enfante aujourd'hui si péniblement. On est allé si loin en sens contraire, on s'est engagé si imprudemment et si solennellement que revenir sur ses pas offri-

rait un danger presque égal à celui de persévérer dans la voie où l'on marche. L'avenir, au reste, et un avenir qui ne saurait être très-éloigné, résoudra cette question pour moi fort obscure.

« Je ne partage pas votre opinion sur l'avantage qui résulterait de ce que la politique serait réduite au silence. D'abord ce silence, imposé à quelques-uns, ne l'est pas à tous, et en toutes choses je crois la discussion utile. Puis, qu'est-ce que la politique si ce n'est l'ensemble des moyens par lesquels on peut réaliser dans l'ordre pratique les idées véritablement sociales. J'ajouterai que la plupart des hommes ne comprennent que ce qui leur apparaît revêtu d'un corps. Il faut deux incarnations pour que la vérité leur arrive, l'incarnation de l'idée dans la parole, et celle de la parole dans le fait sensible et matériel.

« Veuillez, mon cher ami, offrir de ma part mes respects les plus affectueux à M^{me} Récamier et à M. de Chateaubriand. Il me tarde de lire le bel ouvrage que celui-ci vient d'achever. Tout à vous du fond de mon cœur.

« F. DE LAMENNAIS. »

C'est assez peu de temps après qu'il eut écrit cette lettre que Lamennais fit paraître les *Affaires de Rome*. Dans l'article que Sainte-Beuve consacra à cet éloquent manifeste, la scission entre lui et Lamennais s'accroît et devient plus visible. Après avoir marqué dans un style

d'abord un peu embarrassé la position qu'il entend garder, après avoir commencé par dire, en comparant M. de Lamennais à une comète, que l'astre voyageur a continué de marcher, et qu'il a dépassé le zénith, où lui, Sainte-Beuve, est demeuré, peu à peu il s'enhardit et parle d'un ton plus ferme à celui vis-à-vis duquel il est resté si longtemps dans l'attitude d'une humilité respectueuse. Il ne lui cache pas que, s'il avait pris le parti d'obéir à la défense de Rome et de garder le silence, « ce résultat n'aurait pas été aussi déplorable et aussi infertile que l'illustre auteur l'avait jugé. » Bientôt sa voix s'anime et va jusqu'au reproche. « Quoi! dit-il, vous, apôtre par excellence, vous l'homme de la certitude, prêtre fervent qui ne cessiez de nous exhorter... est-il bien possible que vous abdiquiez brusquement de la sorte, et cela vous était-il permis? Rien n'est pire, sachez-le, que de provoquer les âmes à la foi et de les laisser à l'improviste en délogeant... Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés¹... L'opinion et le bruit flatteur

1. Sainte-Beuve donnait dans la conversation une forme

et de nouvelles âmes plus fraîches, comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent, mais je vous dénonce cet oubli, dût mon cri paraître une plainte. »

Lamennais ne pouvait manquer d'être sensible à ces reproches, dont quelques-uns étaient assez mérités. Une rude leçon d'orthodoxie lui était adressée par celui de ses disciples dont il devait le moins l'attendre. Tous ceux en effet qui à cette date se sont séparés de Lamennais pour demeurer fidèles à l'église n'ont eu à son égard ni une parole de reproche, ni un mot d'amertume. Sainte-Beuve se montrait plus sévère au nom de sa foi chancelante que d'autres au nom de leur foi éprouvée. Leurs relations se ressentirent profondément de ce dissentiment. Sainte-Beuve a beaucoup réclamé contre certain passage d'un livre de M. le pasteur Peyrat intitulé *Lamennais et Béranger*, où il est question d'une rencontre qui, assez peu de temps après l'article sur les *Affaires de Rome*, aurait eu lieu, place de l'Odéon, entre Lamennais

plus plaisante à cette même pensée en disant : « Lamennais a conduit la voiture dans le fossé, puis il nous a plantés là après avoir eu soin de souffler la lanterne en s'en allant. »

nais et Sainte-Beuve. « Sainte-Beuve, racontait Lamennais, a d'abord balbutié je ne sais quoi, puis, tout interloqué, il a baissé la tête. » A quoi Sainte-Beuve rétorque assez vertement : « Je ne me souviens pas de la mine que je pus faire, car on ne se voit pas soi-même ; mais si réellement je parus embarrassé, comme cela est fort possible, ce dut être pour lui et non pour moi. » Ainsi devait finir dans l'aigreur et dans les sentiments d'une sévérité réciproque une relation si tendrement commencée, Lamennais reprochant à la critique de Sainte-Beuve « de n'être que du marivaudage, » Sainte-Beuve reprochant à Lamennais « ses versatilités éclatantes. » Il avait suffi pour les délier l'un et l'autre (suivant l'expression favorite de Sainte-Beuve) d'un froissement tout personnel, parce que toute personnelle aussi était leur relation. Le directeur ayant failli mener à mal son pénitent, la confiance étant irrévocablement perdue, l'attache devait se rompre, et elle se rompit.

VI

Volupté. — Caractère étrange de l'œuvre.
Le vrai dénouement.

Bien que les théories sociales et politiques de Lamennais aient visiblement attiré Sainte-Beuve, ce qui ne cesse cependant de le préoccuper, c'est, suivant ses propres expressions, « le christianisme envisagé par le côté purement intérieur et individuel, par le point de vue du salut de l'âme et des âmes prises une à une. » Il est homme, il aime, il souffre, et il continue de demander à la religion ce qu'il lui demandait au début de cette période d'agitations morales qui date de sa liaison avec Victor Hugo, c'est-à-dire de le guérir et de le diriger. La disposition qui domine chez lui et qui persiste au travers de ses évolutions intellectuelles est une disposition amoureuse et mystique ; cette dispo-

sition se traduit avec une intensité malade dans l'œuvre la plus singulière qui soit à coup sûr sortie de sa plume, et qu'on a peine à attribuer à l'auteur des *Causeries du lundi*. Je veux parler de ce roman de *Volupté*, — qu'un homme d'esprit proposait d'appeler par convenance *grand plaisir*, — œuvre étrange, trop peu connue et trop peu goûtée peut-être des générations nouvelles. Il est nécessaire de l'étudier de près, si l'on veut avoir la clef de toute cette première moitié de la vie de Sainte-Beuve, et l'on me permettra d'en donner ici une rapide analyse. Aussi bien était-ce l'une de ses œuvres de prédilection, celle où il avait mis la part la plus sensible de son amour-propre et de son cœur.

Volupté est la confession manuscrite d'un prêtre qui est mort en Amérique, où il occupait un siège éminent. Cette confession a été écrite par lui pour un jeune homme de ses amis atteint par la contagion du vice qui a donné son titre à l'œuvre elle-même. Le prêtre entreprend de le guérir en lui racontant à quels excès ce vice l'a entraîné. Telle est la fiction. C'est le procédé d'*Adolphe* et plus tard de *Raphaël*, procédé assez commode qui consiste à passer au compte d'un mort les aveux et les

erreurs d'un vivant. Il permet de donner au récit tout le charme des épanchements les plus intimes en déguisant derrière un léger voile la personnalité du héros véritable. Ce prêtre est né sur les confins de la Bretagne et de la Vendée, et il est parvenu à l'entrée de la jeunesse vers l'époque du consulat. Son enfance orpheline et rêveuse se passe en lectures et en travaux obstinés. Apprendre le grec lui paraît le comble de la félicité humaine; mais il commence à ressentir quelque trouble après qu'il a rencontré chez ses auteurs latins certaines expressions qu'il n'entend pas très-bien, et que son professeur, ancien séminariste, lui fait traduire par le mot *privautés* en refusant de lui expliquer le sens exact de ce mot. Cette pensée de choses qu'il ignore ne lui laisse plus de repos et lui donne d'avance « la sueur au front. » Les premières impressions de l'amour ne tardent pas d'ailleurs à naître dans son cœur à la rencontre d'une jeune fille, mademoiselle Amélie de Liniers, qui demeure avec de vieux parents dans un château voisin de celui où Amaury a été élevé. Le charme de ces premières et fraîches émotions est marqué avec autant de grâce que de finesse dans quelques pages qui sont les meilleures du

roman et dont je ne puis résister au plaisir de citer ici quelques lignes :

« Notre familiarité avait cela d'attrayant qu'elle était indéfinie, et que le lien délicat qui flottait entre nous n'ayant jamais été pressé, pouvait indifféremment se laisser ignorer ou sentir, et fuyait à volonté sous ce mutuel enjouement qui favorise les tendresses naissantes. Le plus souvent, dans le tête-à-tête, nous ne nous donnions pas de noms en causant parce qu'aucun ne serait allé juste à la mesure du vague et particulier sentiment qui nous animait. Devant le monde l'accent était toujours là pour corriger ce que l'usage imposait de trop cérémonieux.

... « Mais seuls nous nous gardions d'ordinaire, nous nous dispensions de tout nom, heureux de suivre bien uniment, l'un à côté de l'autre, le fil de notre causerie, et cette aisance même qui au fond ne manquait pas de quelque embarras était une grâce de plus dans notre situation, une mystérieuse nuance. »

Cette mystérieuse nuance ne tarde pas au reste à prendre couleur. Un soir de mai, le long de l'enclos du verger en fleurs, mademoiselle Amélie, qui marche nu-tête en promenant sa

main, que la lune argente, dans la chevelure brune de la petite Madeleine, reçoit la confiance des vagues tristesses, des ambitions, des espérances d'Amaury. A chaque plainte qu'il exhale, à chaque rêve qu'il laisse entrevoir de gloire ou d'amour, elle répond d'une voix égale et douce : « Vous l'aurez, vous l'aurez, » jusqu'au moment où, Amaury se plaignant de l'exiguïté de sa fortune, qui est un obstacle à son ambition, elle s'échappe à dire : « Oh ! nous l'aurons, nous l'aurons ! »

Mais le soir même du jour où il a recueilli cet aveu détourné, Amaury, s'en revenant à cheval par la bruyère, tressaille à l'idée de fixer déjà sa destinée, même dans le bonheur. Il comprend que l'heure des résolutions décisives n'a pas encore sonné dans sa vie. Les combinaisons mystérieuses dont la jeunesse est prodigue ouvrent à ses regards un horizon infini, et il ne se sent pas la force de faire à cette existence facile, à ce chaste amour qui s'offre à lui, le sacrifice des rêves confus et malsains qui hantent son imagination. D'ailleurs il va devenir bientôt infidèle par la pensée à celle qui avait un instant ému son cœur. Il a rencontré dans une partie de chasse le marquis de Couaën,

gentilhomme breton, qui durant tout le récit se consumera dans une lutte sourde et persistante contre Napoléon, et qui s'alliera pour le combattre aux émigrés, à Pichegru, à Moreau, à Cadoudal : nature altière, grand homme méconnu, dont le caractère fortement trempé fait tout le temps contraste avec la nature molle et langoureuse d'Amaury. Il est présenté par le marquis à sa femme, Irlandaise d'origine, dont la beauté souveraine ne tarde pas à effacer dans l'imagination d'Amaury les grâces de mademoiselle Amélie. C'est au retour d'un pèlerinage à la chapelle de Saint-Pierre-de-Mer, en voyant le marquis de Couaën soulever sa femme dans ses bras et déposer un baiser sur ses cheveux, qu'Amaury se rend compte de la place que madame de Couaën a conquise dans son cœur. A partir de ce jour commence pour lui une vie d'orages intérieurs où la lutte s'établit entre les rêves d'un amour idéal, le seul que madame de Couaën puisse inspirer ou ressentir, et les sollicitations d'une nature grossière qui se révolte contre l'austère régime auquel on voudrait la soumettre. Amaury accompagne la marquise de Couaën à Paris, où les préoccupations de la politique ont déjà attiré le mar-

quis, et, tandis qu'il demeure passionnément épris de la femme sans parvenir cependant à se détacher tout à fait de mademoiselle Amélie, il se laisse engager dans les conspirations du mari; mais à Paris un nouvel écueil l'attend, sur lequel il vient échouer. Je préfère lui laisser raconter à lui-même son naufrage.

« Une ou deux fois, le soir, après avoir fait route avec M. de Couaën jusqu'à ses rendez-vous politiques, près de Clichy, où je le quittais, je m'en revins seul, et de la Madeleine aux Feuillantines (le couvent où madame de Couaën était descendue) je traversais comme à la nage cette mer impure. Je m'y plongeais d'abord à la course au plus profond milieu, multipliant dans ma curiosité déchainée ce peu d'instants libres... J'allais donc et me lançais avec une furie sauvage. Je me perdais et me retrouvais toujours. Les plus étroits défilés, les plus populeux carrefours et les plus jonchés de pièges m'appelaient de préférence ; je les découvrais avec certitude. Un instinct funeste m'y dirigeait. C'étaient des circuits étranges, inexplicables, un labyrinthe tournoyant comme celui des damnés luxurieux. Je repassais plusieurs fois tout haletant aux mêmes angles. Il semblait

que je reconnusse d'avance les fosses les plus profondes de peur de n'y pas tomber, ou encore je revenais effleurer le péril de l'air effaré dont on le fuit. Mille propos de miel ou de boue m'accueillaient au passage, mille mortelles images m'atteignaient, je les emportais dans ma chair palpitante, courant, rebroussant, comme un cerf aux abois, le front en eau, les pieds brisés, les lèvres arides. Enfin un jour, de guerre lasse... »

Je suis forcé de suspendre ici la citation devant le récit d'une scène qu'un directeur prudent s'abstiendrait peut-être de raconter à un jeune pénitent. Aussi ces récits sont-ils rachetés par des considérations mystiques où la nécessité de la grâce divine est démontrée par l'analyse et l'étalage des faiblesses humaines, où les rêveries du théosophe Saint-Martin sont mises en parallèle avec la doctrine de saint Augustin, où l'oraison jaculatoire interrompt les aveux les plus embarrassants par des effusions et des ardeurs de repentir mystique. Dans ces pages singulières, attachantes et fatigantes à la fois, l'auteur déploie, sous un peu d'emphase et de recherche dans l'expression, une sagacité de moraliste et de directeur chrétien qui arrachait

à un modeste prêtre de campagne ce cri de surprise : « Votre livre est d'une vérité effrayante. » Ces préoccupations édifiantes n'empêchent pas Amaury de continuer avec une humilité peut-être un peu complaisante le récit de ses fautes et de la double vie qu'il mène à partir de sa première chute, l'une de plaisirs et de désordres, l'autre d'amour et d'ambition. Ces désordres n'enlèvent rien en effet à l'âpreté de la passion qu'il ressent pour madame de Couaën, et il s'aventure à en traduire les exigences sur un ton qui commence à effrayer la pure et noble femme en détruisant le rêve qu'elle avait caressé d'une paisible existence à trois entre Amaury et le marquis de Couaën. Cependant Amaury n'a encore raconté qu'une partie des entraînements où le conduit la recherche de la volupté. Le hasard des circonstances l'a fait entrer en relations avec une madame R..., femme d'un fonctionnaire de l'empire, qui coquette et sensible, délaissée par un mari négligent, s'efforce à la sourdine d'enlever à madame de Couaën la possession du cœur d'Amaury. Tant que les deux femmes sont en présence, la douceur ingénue de madame de Couaën l'emporte sur les artifices de madame R...; mais quand le

marquis, compromis dans le procès de Moreau, ne peut échapper à une sentence plus terrible qu'en acceptant son exil à Blois, quand Amaury demeure seul à Paris sous le prétexte de continuer les relations avec les amis politiques de M. de Couaën, il tombe de plus en plus sous l'influence de madame R... Dans cette liaison nouvelle, il s'efforce de réaliser l'idéal qu'il n'a pu encore atteindre, et que lui-même définit assez brutalement. Il poursuit cet idéal avec une passion, avec une âpreté que le respect de madame de Couaën retenait chez lui, sans cependant parvenir à renoncer complètement à elle, et de son côté madame R..., qui sent vaguement qu'elle ne possède pas tout entier le cœur d'Amaury, ne consent pas non plus à se donner à lui tout entière; mais un jour vient où cette douloureuse complication s'éclaircit. Les circonstances conduisent en même temps à Paris les trois femmes qui ont rempli en quelque sorte à la fois et successivement le cœur d'Amaury, mademoiselle Amélie, résignée et fière dans sa douceur, madame de Couaën, accablée sous la mort d'un de ses enfants et sous la douleur silencieuse que lui a causée l'abandon d'Amaury, madame R..., dévorée par

une jalousie dont elle ne connaît pas bien l'objet. Le hasard les réunit dans la même chambre, en présence d'Amaury confus. Aucune parole n'est échangée entre elles. Un regard leur a suffi pour éclaircir leurs doutes et pour deviner que chacune d'elles a eu dans les deux autres une rivale, dont aucune n'a cependant possédé tout entier le cœur qu'elles se disputaient. madame R... sort la première de la chambre ; Madame de Couaën et mademoiselle Amélie s'embrassent au contraire silencieusement en présence d'Amaury, qui se sent écrasé sous la compassion de leur mépris.

Si Sainte-Beuve avait terminé son récit par cette scène, la popularité littéraire de son œuvre eût été peut-être beaucoup plus grande ; mais nous avons assisté à la victoire de la volupté sur la grâce, il nous faut assister maintenant à la revanche de la grâce sur la volupté. Pour nous donner ce spectacle, Amaury entre au séminaire. Il faut convenir que le tournant est un peu brusque. Chercher dans la plus austère des vocations la consolation des mécomptes qu'on a rencontrés dans la poursuite d'un idéal aussi terrestre que celui d'Amaury, c'est choisir un remède bien extrême pour un mal d'une nature

après tout assez guérissable. Pourtant ne disputons pas trop sur la donnée, ne voyons que la mise en œuvre. Cette seconde partie du roman, si profondément distincte de la première, à laquelle elle se rattache avec un art et des nuances infinies, ne mérite pas d'être lue avec moins de curiosité et d'attrait. Les profondeurs du repentir, les douceurs du sentiment religieux, les effets de l'action calmante du séminaire, n'y sont pas analysés avec moins de charme, de vérité et d'apparente connaissance de cause que les passions les plus humaines. On en jugera par l'extrait suivant.

« En entrant au séminaire, surtout à la campagne, on éprouve une grande paix. Il semble que le monde est détruit, que c'en est fait depuis longtemps des guerres et des victoires, et que les cieux à peine voilés enserrent une terre nouvelle..... Le silence règne dans les cours, dans les jardins, dans les corridors peuplés de cellules, et au son de la cloche on voit les habitants sortir en foule, comme d'une ruche mystérieuse. La sérénité des visages égale la blancheur et la netteté de la maison. Ce qu'éprouve l'âme est une sorte d'aimable enivrement de frugalité et d'innocence. J'aurais peu à vous

apprendre de mes sentiments particuliers durant ce séjour que vous ne devinez aisément... j'aime mieux vous retracer quelque chose de la disposition du temps, de l'ordre et de l'emploi des heures. Ces exercices variés et réguliers avaient d'ailleurs pour effet de rompre toute violence des pensées et d'égaliser nos âmes. Les fleuves détournés avec art, entrecoupés à propos, deviennent presque un canal paisible.

« Nous nous levions à cinq heures du matin, l'été et l'hiver. Outre la cloche qui nous éveillait, un séminariste de semaine entrait dans chaque cellule en disant : *Benedicamus Domino*, et nous répondions, de notre lit : *Deo gratias*. C'était notre premier mot, notre premier bégaïement à la lumière... A cinq heures et demie on descendait dans une salle commune où l'on faisait à genoux la prière, et ensuite on restait en méditation, soit debout, soit à genoux, si on se sentait faible. La règle générale était d'être alternativement un quart d'heure à genoux, et un quart d'heure debout, et l'horloge placée au milieu de la maison frappait fidèlement les quarts pendant le jour et pendant la nuit. Cet exercice durait une heure dans sa totalité. A six heures et demie, on entendait la

messe dans la chapelle qui se trouvait au milieu du jardin, de sorte qu'en été on traversait à la file et silencieusement les parterres et les allées couvertes qu'embaumait l'air du matin, tous vêtus de surplis blancs. »

L'aurait-on jamais soupçonné, si Sainte-Beuve lui-même, trente ans plus tard, ne nous l'avait appris. Ces pages et quelques-unes des suivantes sont du père Lacordaire. Sainte-Beuve lui avait demandé une description de l'intérieur d'un séminaire et l'analyse des premières impressions qu'on éprouve en y entrant. Lacordaire donna satisfaction à son désir, et les pages qu'il envoya à Sainte-Beuve purent être insérées presque textuellement dans *Volupté*, sans qu'il y eût désaccord avec la suite de l'ouvrage. Les transitions sont de la sorte si habilement ménagées qu'on franchit sans trop d'efforts avec Amaury tous les degrés de la prêtrise, et qu'on l'accompagne sans surprise jusqu'au jour où, dans une visite à son pays natal, ayant tourné ses pas vers le château de Couaën (ce château dont la description minutieuse répond à celui de Wierre où Sainte-Beuve enfant passait ses vacances), il y retrouve la marquise mourante, reçoit sa confession su-

prême et lui administre les derniers sacrements. Cette donnée sublime et touchante a été reprise depuis par Lamartine dans *Jocelyn* et embellie de sa touche dorée; mais il n'a pas eu le mérite de la conception première, et il avait quelque peine, paraît-il, à pardonner à Sainte-Beuve de la lui avoir dérobée.

Telle est cette œuvre étrange, qui eut à l'époque de son apparition plus de retentissement que de véritable succès. Bien que Sainte-Beuve ait recueilli lors de la publication de *Volupté* plus d'un témoignage flatteur, cependant ce roman ne s'est jamais emparé fortement de la génération pour laquelle il avait été écrit. Il a obtenu plutôt des admirations isolées que le suffrage du public. Deux catégories de lecteurs déterminent en effet le succès décisif d'une œuvre d'imagination : les jeunes gens et les femmes. C'est leur jugement qui s'impose et que les juges les plus graves finissent par accepter. Or ni les jeunes gens ni les femmes ne pouvaient s'éprendre très-vivement d'une œuvre où l'étude de la passion tient plus de place que la passion elle-même, où l'analyse de l'amour en devance en quelque sorte l'expression. *Volupté* s'adresse plutôt à cet âge de la vie où l'âme, déjà apaisée

sans être indifférente, se complait à étudier sans trouble, dans leurs complications et leurs nuances, des sentiments qui ne sont point encore devenus pour elle des souvenirs ; mais je ne crois pas qu'il y ait d'homme ayant véritablement aimé, qui, à la lecture de certains passages de *Volupté*, ne soit tenté de s'écrier : C'est vrai ! Cette vérité dans l'observation des sentiments les plus intimes du cœur devait procurer à Sainte-Beuve les témoignages de quelques-unes de ces sympathies inconnues qui ont plus de prix pour un auteur que les éloges du critique le plus en vogue. Parmi ces témoignages, Sainte-Beuve aimait particulièrement à citer celui d'une jeune femme, victime d'une passion à laquelle elle avait sacrifié sans hésiter la plus brillante des situations sociales, et dont Balzac a pieusement enseveli le souvenir dans le poétique épisode de *la Grenadière*. « Essayer de vous exprimer, lui écrivait la marquise de *** dans une lettre qu'elle n'osait pas encore signer de son nom, combien votre beau livre m'a profondément émue serait une tâche difficile pour une pauvre femme ignorante de tout, excepté des chagrins de la vie. J'ai aimé ces pages, qui me révèlent à moi-même, qui m'expliquent les

luttés, les pensers rêvés, trop faible que j'étais pour en soulever le fardeau ou trop impuissante à les exprimer. »

De pareils remerciements sont doux à recueillir, et l'on comprend que Sainte-Beuve ait eu, bien des années après, l'indiscrétion de s'en vanter. Il portait du reste à *Volupté* une prédilection dont il n'est pas très-difficile de discerner le mobile. C'était la prédilection de Chateaubriand pour *René*, et de Benjamin Constant pour *Adolphe*. Sainte-Beuve n'a jamais essayé de dissimuler que *Volupté* ne fût un composé de souvenirs et de portraits. Sur la fin de sa vie, il nommait les masques dans l'intimité. L'idéale figure de mademoiselle Amélie paraît être un pieux hommage payé au souvenir d'une jeune fille qu'il avait connue, autrefois, peut-être, à Boulogne, son pays natal, et qu'il avait vainement désiré d'épouser. « Je suis de Boulogne, écrivait-il quelques années après, par les impressions premières, par les racines secrètes, par le cœur. Ce qu'on tait n'est pas toujours ce qu'on sent le moins. Il y a telle rue dans le monde par laquelle je ne repasserai jamais et qui ne m'est pas la moins chère. » Il ne serait pas non plus très-difficile de donner son nom à

la Marquise de Couaën et les gens bien informés savent même celui de madame R...; mais le véritable portrait, c'est Amaury. Amaury, c'est Joseph Delorme devenu amoureux d'une marquise. Nous retrouvons bien en lui ce mélange de sensualité et de romanesque, de faiblesse et de passion, de sensibilité et d'égoïsme, qui, peint avec plus ou moins d'idéal ou de réalité, constitue le type éternel du héros de roman, qu'il s'appelle Saint-Preux, Werther, Oswald ou Bénédict. Ce qui est particulier cependant à Amaury et à son modèle, ce sont ces alternatives de passion romanesque, de grossiers désordres et de remords mystiques, qui peignent fidèlement l'état d'âme de Sainte-Beuve au moment où il écrivait *Volupté*. La ressemblance s'arrête, il est vrai, au dénoûment. Mais beaucoup des meilleurs amis de Sainte-Beuve crurent, après la publication de *Volupté*, qu'il allait suivre l'exemple de son héros : Il court de par le monde le bruit que vous allez vous faire prêtre, lui écrivait madame Sand. C'était se méprendre étrangement sur la nature de Sainte-Beuve que de lui prêter des résolutions aussi décisives. Les chagrins et la souffrance ont conduit Joseph Delorme au

trépas, Amaury au séminaire. On va voir que dans la pratique Sainte-Beuve ne prenait pas aussi tragiquement les choses. Je dois en effet à une personne de beaucoup d'esprit le récit suivant d'une entrevue qui eut lieu devant elle, quelques années après, entre le véritable Amaury et la véritable marquise de Couaën. On y verra que, fût-on le plus spirituel des critiques, on doit toujours se méfier de la pénétration d'une femme.

« La passion de Sainte-Beuve pour madame X. avait fini par une brouille de longue durée. Ils n'étaient pas encore réconciliés lorsqu'un soir le hasard les amena en présence devant moi. Jusque-là rien que de très-ordinaire : c'est ce qui arrive tous les jours ; mais la chose piquante c'est que M. Sainte-Beuve, voulant dire tout ce qu'il avait sur le cœur, se servit de moi pour exprimer ses plus amères réflexions sur l'inconstance en amitié, les sentiments méconnus, etc... Comme j'étais assez près d'elle pour qu'elle entendit, et comme immobile elle écoutait, sans perdre un mot, vous voyez d'ici la scène et mon embarras entre les trois personnages, car le mari, à deux pas plus loin, écoutait aussi. C'était, comme on dit, à brûle-pour-

point qu'il m'adressait son discours, auquel je n'avais pour mon compte rien à répondre, et ses paroles étaient aussi incisives que vous pouvez le supposer de ce vindicatif personnage. On m'a dit cependant qu'ils s'étaient réconciliés depuis. »

Ce n'est donc pas précisément dans le récit des faits, c'est dans la peinture des sentiments qu'il faut chercher la ressemblance entre Sainte-Beuve et Amaury. A ce point de vue, je crois que l'analyse est fidèle. Je ne puis en effet tomber d'accord avec ces amis des dernières années de Sainte-Beuve qui s'obstinent à voir une gaure littéraire et une sorte de tour de force dans toute cette portion de *Volupté*, où Sainte-Beuve analyse et condamne au nom de la morale chrétienne les sentiments dans la peinture desquels il se complait. Je suis au contraire persuadé qu'il était sincère dans ses velléités d'austérité mystique ou du moins qu'il s'efforçait de l'être. Bien hardi serait celui qui, dans des matières d'une croyance aussi personnelle et aussi intime, prétendrait tracer la limite exacte de la sincérité et proscrire en son nom une certaine chaleur d'expression qui dépasse peut-être la mesure de la conviction précise.

Quand Amaury, s'adressant aux pères, aux docteurs, aux anciens solitaires des déserts et des cloîtres qui ont vécu d'une jeunesse paisible et pure, leur demande où ils ont appris à connaître ces replis de l'âme et ces secrets du cœur dont leurs écrits trahissent une si profonde expérience, lorsqu'il s'écrie, non sans poésie et sans éloquence : « Oh ! vous qui n'avez jamais navigué qu'au port, dites, par où saviez-vous l'orage ? » il me suffit, pour croire à la sincérité de son accent, qu'en écrivant ces lignes Sainte-Beuve se soit véritablement demandé si ces pères, ces docteurs, ces solitaires, n'avaient pas trouvé le véritable secret de la vie, et qu'il ait éprouvé le désir de le croire. Cela me suffit, qu'assailli en même temps par les passions et par le doute, n'ayant plus foi dans son ancienne incrédulité, il ait été tenté de demander la consolation et la certitude à cette grande et éternelle doctrine catholique dont les exigences peuvent trouver parfois l'esprit rebelle, mais en dehors de laquelle on ne rencontre qu'obscurité et confusion ; cela me suffit, dis-je, pour disculper Sainte-Beuve d'avoir parlé le langage de je ne sais quelle rhétorique hypocrite qui serait odieuse, et pour placer à l'époque de la publi-

cation de *Volupté* le point culminant en quelque sorte de cette phase rêveuse, mystique, sincèrement chrétienne et catholique de désir et d'espérance, dont les *Consolations* marquent le début, et les deux premiers volumes de *Port-Royal* le déclin.

Au surplus, si la simple lecture ne laissait apercevoir le lien qui rattache *Volupté* à *Port-Royal*, malgré la dissemblance des sujets, si les dissertations sur les effets de la grâce et les considérations sur la doctrine de saint Augustin n'y tenaient une place que les études préliminaires de Sainte-Beuve permettaient seules de leur donner, si quelques pages émues consacrées aux souvenirs de l'Abbaye ne trahissaient chez le romancier l'historien futur, je serais en mesure, grâce à une aimable communication, d'invoquer sur ce point le témoignage de Sainte-Beuve lui-même, et de montrer quelle étroite relation unissait dans son esprit ces trois portions de son œuvre si différentes au premier abord de sujet et de ton : les *Consolations*, *Volupté* et *Port-Royal*. Voici en effet ce qu'il écrivait à ce propos sur la fin de sa vie à un critique bien connu qui venait de faire paraître un article sur ses ouvrages.

« Ce 22 août 1862.

« Cher monsieur,

« Je ne veux pourtant pas attendre votre second article pour vous dire combien je me sens déjà comblé et récompensé par le premier. Il était impossible de dire quelque chose de plus agréable et de plus consolant pour l'ancien poète qui vit, à demi enseveli, tout au fond de moi. Vous avez su toucher tous les points les plus délicats et les plus décisifs, ceux que bien peu de critiques avaient daigné discerner jusqu'ici. En désignant ces points et ces endroits à l'attention, *tant dans mes poésies que dans mon roman et dans Port-Royal*, vous m'avez élevé dans l'opinion de plusieurs, et j'aurai du moins le mérite désormais de m'être posé les grandes questions et d'en avoir senti le poids. Le plus noble de mon ambition est satisfait. Je fais la part de toutes les indulgences ; mais vous êtes un critique sévère, et votre indulgence même est un honneur qui compte à jamais pour moi. »

Ainsi c'est Sainte-Beuve lui-même qui, dans cette lettre inédite, nous indique *Volupté* comme marquant la transition de ses poésies à *Port-Royal*, et je n'en chercherais pas une autre pour aborder enfin l'étude de cette œuvre considérable, si je n'avais entrepris qu'une biographie toute littéraire de Sainte-Beuve ; mais il est des hommes dont la vie peut se diviser en

deux parts : la vie intellectuelle et la vie morale ; il en est d'autres au contraire chez lesquels ces deux vies ne font qu'une, et dont les mouvements intérieurs de l'âme inspirent plus ou moins ouvertement toutes les œuvres littéraires. Sainte-Beuve est de ces derniers, qui sont aussi les plus attachants. Ce serait s'exposer à le mal comprendre et à le mal juger que de négliger, dans l'appréciation de ses ouvrages, ce qu'il est possible de savoir, ce qu'il est permis de raconter de sa vie. J'essayerai donc auparavant d'indiquer de quel concours de circonstances sont sortis les deux premiers volumes de *Port-Royal*.

VII

Crise morale et religieuse. — Séjour à Lausanne.

Port-Royal. — Rêves et déceptions.

Lors de la publication de *Volupté*, Sainte-Beuve avait trente ans. Il était arrivé à cet âge (lui-même l'a écrit quelque part) « où la vie se partage, et où la jeunesse commence à nous faire décidément ses adieux. » Si brillante que sa destinée pût paraître dès cette époque à de moins ambitieux que lui, je doute cependant que, dans ses heures de recueillement et de réflexion solitaire, les perspectives de son avenir parvinssent à le satisfaire complètement. Il ne pouvait guère voir sans tristesse s'évanouir en fumée quelques-uns des rêves qu'il avait caressés. Il avait cru à son génie poétique, et la poésie l'avait trahi. Il avait vu ses anciens collaborateurs du *Globe* conquérir la célébrité par

l'action et l'exercice du pouvoir : moins heureux, moins hardi peut-être, les événements l'avaient laissé sur le rivage où il les avait vus s'embarquer. Son ami d'un jour et son directeur au *Nationa*, Armand Carrel, était parvenu à la popularité par la polémique et par l'opposition républicaine. L'opposition républicaine l'avait déçu à son tour, et il avait dû se dérober à la tyrannie domestique de ces amis trop exigeants de la liberté. La littérature, qui se l'était vu disputer par la politique, l'avait alors repris, mais sans parvenir à le consoler de tous ses mécomptes. Le succès intime, discret, contesté de *Volupté* n'avait rien qui pût lui faire oublier d'autres déceptions, et il dut s'avouer parfois qu'Amaury faisait assez modeste figure entre *Lélia*, sur laquelle tout le monde avait encore les yeux fixés, et *Jocelyn*, qui allait bientôt détourner les regards sur lui. Trouvait-il au moins dans sa vie intime ces joies et ces consolations du cœur que l'ambition de l'homme dédaigne imprudemment tant que la Providence les lui prodigue, et dont il ne sent parfois tout le prix qu'après se les être vu enlever? Ce qu'il est permis de dire et de savoir, ce qui du reste apparaît dans les lettres de Sainte-Beuve à

l'abbé Barbe, et ce que m'ont transmis des témoignages directs recueillis de sa bouche même, c'est que les deux ou trois années qui ont suivi la publication de *Volupté*, de 1834 à 1837, marquent dans l'existence romanesque de Sainte-Beuve la période la plus agitée et la plus douloureuse. Ce ne fut point par un lent détachement, ce fut par une crise aiguë que se termina « ce trouble dans la sensibilité » dont le contre-coup s'est fait ressentir pendant dix ans dans toutes les œuvres littéraires de Sainte-Beuve. Cette crise fut aussi fatale aux amitiés de Sainte-Beuve qu'à son amour, et elle acheva de rompre ses liens avec le monde romantique, où s'étaient écoulées les années enthousiastes de sa jeunesse. C'était à cette date que, dans ses conversations avec l'abbé Barbe, il qualifiait Victor Hugo de nature barbare; mais ce ne furent pas seulement les illusions de son cœur qui sombrèrent dans le naufrage, ce fut aussi sa foi, et si l'on trouve le terme trop fort, ce furent ses velléités religieuses. De même que, dans les lettres adressées par Sainte-Beuve à l'abbé Barbe au lendemain des *Consolations* ou à la veille de *Volupté*, on assiste à l'essor de ses croyances naissantes, — de même on en peut

noter le déclin dans les lettres, profondément touchantes par leur sincérité, qu'il continue d'adresser à ce confident indulgent et pieux vis-à-vis duquel il rougit de ses égarements et de ses incertitudes, sans jamais essayer cependant de les lui dissimuler. Voici ce qu'il lui écrit le 1^{er} février 1835 : « Mes sentiments, mon ami, sur les points qui nous touchent le plus, et que nous traitions déjà il y a tant d'années le long de nos grèves en vue de la mer (comme saint Augustin ou Minutius Félix à Ostie), sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin... Il y a dans ma vie quelques circonstances réelles qui tendent à faire durer cet état d'âme; mais le papier ne peut souffrir ceci. » Et l'année suivante (5 octobre 1836) il écrit encore : « Religieusement et spirituellement, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle; j'ai le sentiment de ces choses, mais je n'ai pas ces choses mêmes, et bien des raisons s'y opposent. Je m'explique pourquoi je ne les ai pas, j'analyse tout cela, et, l'analyse faite, je suis plus loin de les avoir. C'est là une souffrance et qui se redouble de la précédente. Une foi bien fondée

serait une guérison à tout. Plus j'y pense, plus (à moins d'un changement divin et d'un rayon) je ne me crois capable que d'un christianisme éclectique, si je l'osais dire, choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, le martinisme ; mais que faire sous ce grand nuage sans limites, et comment s'y guider les jours où le soleil de l'imagination ne l'éclaire pas, et où tout devient brouillard ? Je sais tout ce qu'on peut m'opposer, mais cependant je ne me sens pas capable jusqu'ici d'aller sincèrement au delà. »

Il y a loin de ce christianisme éclectique « à la religion catholique orthodoxe pratiquée avec intelligence et soumission, » dans laquelle, au mois de mai 1830, il croyait avoir trouvé le repos. Quant au rayon divin qu'il espérait encore, ce rayon ne vint jamais l'éclairer. Ce fut au contraire le soleil de l'imagination qui s'éteignit tout à fait, laissant l'âme qu'avait réchauffée un instant sa chaleur dans un état de sécheresse et de désolation que lui-même a dépeint dans ces lignes écrites quelques années après durant une course à Aigues-Mortes : « Mon âme est semblable à ces plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué ; la mer et

la foi se sont depuis longtemps, hélas ! retirées, et c'est tout si parfois, à travers les sables, sous l'aride chaleur ou le froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir à l'ombre d'un rare tamarin. »

Ce fut durant cette période incertaine, où il s'abandonnait tout entier aux agitations d'une foi chancelante et d'un amour expirant, que Sainte-Beuve conçut le plan d'une *Histoire de Port-Royal*. Dans cette lettre du 1^{er} février 1835 que nous avons citée tout à l'heure, il en marque le dessein à l'abbé Barbe. Il revient encore sur son projet dans la lettre du 1^{er} octobre 1836, où il parle de ce christianisme éclectique au delà duquel la sincérité ne lui permettra jamais d'aller ; mais les circonstances le contraignirent de mettre entre la conception première et la mise à exécution de cette entreprise un intervalle assez long, durant lequel il parvint à se dégager complètement des liens de l'amour et commença aussi à se dégager des liens de la foi. Tout le monde sait que l'origine de cette longue *Histoire de Port-Royal*, qui tient une si grande place dans l'œuvre littéraire de Sainte-Beuve, fut un cours professé par lui à la faculté de Lausanne pendant l'hiver de 1837 à 1838.

Quels motifs avaient pu déterminer ce Parisien endurci qui, en quatre ans, n'avait pas passé trois semaines hors de la ville, à courir au-devant d'un exil aussi rigoureux? Sans doute la nécessité de clore par la séparation une période d'agitations trop longtemps prolongée; peut-être aussi le désir de se dérober par l'absence aux difficultés d'une situation aussi compliquée que celle où Amaury avait fini par se trouver entre Mad. R... et la Marquise de Couaën. On peut, au reste, juger de ses véritables motifs par ces fragments de deux lettres, que je dois à une aimable communication ¹ et qui donnent une curieuse idée des dispositions intérieures de Sainte-Beuve, au moment de son départ et durant les premiers mois de son exil.

« Paris, 8 juillet 1837.

« Je ne suis pas pour mon compte parti encore, mais c'est dans deux ou trois jours que je fais ce grand coup... Je vais directement à Genève; mais au-delà, je

1. Ces lettres ont été adressées par Sainte-Beuve à Madame Claire Brunne, l'auteur d'une *Fausse Position*, œuvre intéressante où les difficultés et les déboires que les femmes rencontrent dans la carrière littéraire sont peintes avec vérité et émotion.

ne sais plus rien. Il y a des moments, en vérité, où je songe que je ne reviendrai peut-être jamais, et que si j'avais moyen de subsister ailleurs, je me plongerais dans les tristesses austères de l'exil et du regret. Il est vrai qu'il y a d'autres moments où je me conçois très aisément de retour dans peu de mois, et reprenant mon train de vie ici, avec quelques rayons au milieu des ombres. Je vous avoue que si j'avais de la volonté ce serait le premier parti que je choisirais et que je tiendrais. Vous allez rire de me voir ainsi dévoué au deuil et sourire d'incrédulité. Hélas ! pourtant, malgré les légèretés apparentes, quand je suis seul et que j'erre par les temps sombres ou par les soirées sereines, je sens que je suis une âme faite pour le passé bien plus que pour l'avenir ; pour le souvenir et le regret, bien plus que pour l'espérance....

« Lire, causer, voir de beaux lieux, y mêler des sentiments regrettés ou espérés, c'est là la vraie vie, le reste est du métier, et haïssable de qui a compris l'autre. »

« Lausanne, 29 décembre (1837).

« Au milieu des raisons sévères qui ont déterminé ma résolution, il y avait tant de tristesse et de retranchement pénible en moi, que je n'ai trouvé d'autre moyen de me séparer des choses les plus gracieuses qu'en leur gardant un silence maussade, et en les mettant peut-être contre moi.... Ma vie était une allée et venue de Suisse à Paris, et de Paris à Lausanne, parce que plus rien ne la fixait, parce qu'au milieu de tant de

relations gracieuses et chères, il n'y avait pas une volonté qui en prit et en gardât les rênes : un livre à faire, un engagement littéraire déjà ancien et qui devenait pénible, s'est rappelé impérieusement et a décidé. »

Ainsi c'est bien « un retranchement pénible » qui a été la cause principale du départ de Sainte-Beuve pour Lausanne. Ce n'est pas sur ce point que les contestations sont à craindre de la part des gens bien informés ; mais ce qui paraîtra peut-être une assertion singulière, c'est de dire que les deux premiers volumes de *Port-Royal*, les seuls qui se rapprochent de la forme même du cours où il les a professés, marquent la transition et la phase qui a conduit Sainte-Beuve, en quelque sorte pas à pas, d'une disposition religieuse très-prononcée à un scepticisme presque absolu. Il y a en effet une sorte de légende littéraire un peu superficielle d'après laquelle Sainte-Beuve n'aurait jamais côtoyé d'aussi près le catholicisme que durant son séjour à Lausanne. A cette phase correspondraient les deux premiers volumes de son cours, qui ont été publiés en 1840, tandis que chacun des suivants marquerait son éloignement progressif. Il y a beaucoup à rabattre de cette légende,

et elle ne résiste pas tout entière au rapprochement scrupuleux des documents que nous avons cités. Sans doute il y a entre les deux premiers volumes de *Port-Royal* et les quatre derniers une différence qui saute aux yeux du lecteur le plus inattentif ; mais il y a une différence plus grande encore entre les sentiments intimes de Sainte-Beuve à l'époque où il s'est épris pour la première fois de Port-Royal, où il a conçu le plan d'en raconter l'histoire, et sa disposition d'esprit nouvelle à l'époque où le hasard des circonstances l'a conduit à réaliser ce plan dans une salle froide et dénudée de l'académie de Lausanne. Cette conception première remonte, je l'ai déjà fait apercevoir, jusqu'à la composition de *Volupté*. Le moment où il a été le plus sincère dans son admiration pour les solitaires et les religieuses, c'est celui où il s'écrie avec Amaury : « O vents qui avez passé sur Bethléem, qui vous êtes reposés sur la riante solitude de Basile, qui vous êtes embrasés en Syrie et dans la Thébaïde, qui avez un peu attiédi ensuite votre souffle africain à Lérins et aux îles de la Méditerranée, vous aviez réuni encore une fois vos antiques parfums dans cette vallée proche Chevreuse et

Vaumurier; vous vous y étiez arrêtés un moment avant de vous disperser aux dernières tempêtes. »

Oui, c'est bien à cette époque d'amour et de mysticisme que Sainte-Beuve, après avoir demandé d'abord à la religion des inspirations et des images pour ses poésies, s'est mis aussi à l'interroger sur ses secrets pour diriger et pour consoler les âmes. Jeune, inquiet, malade, amoureux (c'est lui-même qui parle), il s'est arrêté avec étonnement devant ces grandes figures, il leur a demandé à quelle source elles avaient puisé le courage de leurs austérités et la sérénité de leur confiance; il s'est trouvé alors en présence d'un ensemble de doctrines théologiques dont jusque-là il avait peu soupçonné la profondeur. « La religion s'est montrée à lui dans sa rigueur, et le christianisme dans sa nudité; » mais à mesure qu'il étudiait ces doctrines dans leurs mystères, une sorte de second travail intérieur s'opérait en lui : ce qu'il appelle dans ses lettres à l'abbé Barbe l'esprit d'analyse, ce que j'appellerai le démon de la critique, sapait par derrière ses convictions passagères, et détruisait ainsi sourdement, à son insu en quelque sorte, l'œuvre

commencée. Cependant le plan primitif, la conception originaire demeurait debout, conception toute chrétienne, toute catholique, toute favorable à Port-Royal, et lorsque trois ans après Sainte-Beuve fut brusquement invité à mettre à exécution ce plan dont il avait esquissé les traits principaux devant une réunion familière, lorsqu'en partie contraint par la nécessité il eut accepté d'emblée de développer devant les étudiants de l'académie de Lausanne l'histoire de Port-Royal, il était trop tard pour en changer. Son siège était fait, et c'était d'après le tracé primitif que les opérations devaient nécessairement se dérouler. De là ce caractère singulier, et, pour tout dire, assez peu attrayant des deux premiers volumes de *Port-Royal*, les seuls dans lesquels Sainte-Beuve ait maintenu la forme et le ton qu'il avait donnés à son cours. A chaque page, on y sent l'effort, la rhétorique, je serais presque tenté de dire pour le coup la gageure. C'était bien en effet une gageure que de faire accepter jusque dans ses détails cette glorification de Port-Royal à un auditoire composé tout entier de protestants assez enclins à la malveillance vis-à-vis de tout ce qui venait de Rome. Aussi, que d'habi-

letés oratoires, que de précautions, que de savoir-faire à dissimuler ce qui est excessif, à mettre en lumière ce qui peut paraître acceptable! Et quand il n'y a pas moyen de pallier, quand on se trouve en présence d'un acte éclatant, comme par exemple de « la journée du Guichet, » quels tours de force pour distraire immédiatement l'attention de l'auditeur, pour lui enlever le temps de juger au point de vue purement humain la conduite de la mère Angélique en détournant son attention sur des aperçus littéraires, en comparant l'évanouissement de la jeune abbesse à celui d'Esther, pour passer d'Esther à Polyeucte, de Polyeucte à Saint-Genest, et pour ramener enfin son lecteur à Port-Royal en se détournant un moment vers Amélie et Lélia! Et ce ne serait rien, si l'on ne sentait que Sainte-Beuve soutient aussi la gageure avec lui-même. On croit à chaque instant que le sceptique va faire ses réserves, que le critique va perdre patience; mais non : il contient toujours cet interrupteur incommode, il sait lui imposer silence. Si parfois, dans une note glissée au bas de la page, il lui accorde la parole, c'est pour le réfuter lui-même aussitôt. Les deux premiers volumes de *Port-Royal* ne

sont ni une histoire ni un cours, c'est la plaidoirie d'un avocat qui n'en est ni à sa première ni à sa dernière cause, c'est la thèse d'un docteur en Sorbonne sur un point de casuistique dont il ne serait qu'à demi persuadé. Il y a même quelques réserves à faire au point de vue de la bonne foi intellectuelle contre ce procédé qui consiste à accepter dans toutes leurs conséquences les exagérations d'une doctrine, à confondre volontairement ces exagérations avec la doctrine elle-même, à condamner en leur nom les sentiments les plus droits, les plus naturels du cœur humain, en les représentant comme autant de mauvaises herbes qu'il faut couper dans la racine, puis, une fois ce travail de désolation accompli, à dire d'un ton dégagé : « Vous savez, c'est affaire à vous. Quant à moi, décidément je n'en suis pas. » Voilà pourtant ce qu'a fait Sainte-Beuve. Aussi je dois convenir qu'après avoir défendu contre ses propres amis la sincérité intellectuelle de ses aspirations religieuses, j'ai été tenté parfois d'être de leur avis en lisant les deux premiers volumes de *Port-Royal*.

A supposer même que l'enthousiasme de Sainte-Beuve ne fût pas déjà singulièrement

refroidi à l'époque où il prononçait devant un auditoire curieux le discours d'ouverture de son cours, il n'est pas surprenant que sa manière de juger et de sentir se soit peu à peu modifiée sous l'influence nouvelle du milieu où il se trouvait. Sainte-Beuve, qui avait vécu à Paris dans bien des mondes différents, depuis celui des étudiants en médecine jusqu'à celui de madame Récamier, n'avait jamais vécu dans le monde protestant. Jamais non plus le christianisme ne lui était apparu sous cette forme nue, sévère, raisonneuse, qui convient si mal au tempérament de notre pays, mais qui, sous des climats plus froids, sous des cieux plus voilés, a fourni à tant de nobles âmes les aliments et les espérances dont elles avaient besoin. Tout était donc nouveau pour lui à Lausanne, la foi, les mœurs, jusqu'à la forme du langage, et si dès cette époque son esprit, plus mûr et plus fort, n'était plus aussi aisément perméable à toutes les impressions extérieures, celles qu'il dut ressentir alors étaient trop neuves et trop vives pour qu'on n'en retrouve pas la trace dans quelque évolution de son esprit. Si courte, si fugitive qu'elle ait pu être, Sainte-Beuve a traversé une phase

protestante et méthodiste qui correspond précisément au moment où il développait devant son auditoire d'étudiants les doctrines catholiques sur la grâce, la pénitence et la vie claustrale. Il s'opérait donc en lui à cette date une transformation qui allait au rebours de son langage public, et il n'est pas étonnant que les deux premiers volumes de *Port-Royal* en aient gardé quelque embarras. Cette influence atmosphérique en quelque sorte devait au reste prendre un corps et une forme visible. Elle s'incarna dans la personne d'Alexandre Vinet. Vinet est le dernier maître dont Sainte-Beuve ait été un instant le disciple et qui lui ait fait apercevoir des horizons nouveaux. « Le grand, l'incomparable profit que je retirerai du voisinage de M. Vinet et de mon séjour dans ce bon pays de Vaud, a écrit Sainte-Beuve, ce fut de mieux comprendre par des exemples vivants ou récents ce que c'est que le *christianisme intérieur*, d'être plus à portée de me définir à moi-même ce que c'est, en toute communion, qu'un véritable chrétien, un disciple fidèle du maître, indépendamment des formes qui séparent. *Être de l'école de Jésus-Christ*, je sus désormais et de mieux en mieux ce que signifient ces paroles et le beau sens qu'elles renferment. »

M. Vinet était devenu en effet un des auditeurs assidus du cours de Sainte-Beuve. Il se retrouvait presque à chaque leçon au pied de la chaire, et sa présence devait intimider les jeunes gens et les jeunes filles qui avaient fait de cette salle de l'académie de Lausanne un lieu d'innocents rendez-vous. Nul doute que ces graves sujets de la grâce, du salut, de la direction intérieure, qui le matin avaient formé l'objet de la leçon de Sainte-Beuve, ne fussent agités de nouveau le soir dans les entretiens de ces deux hommes que des circonstances inopinées avaient réunis sur ce petit coin de terre, asile privilégié de tant de nobles esprits, entre les eaux bleues du Léman et la chaîne sombre du Jura. Quel spectacle est d'ailleurs mieux fait pour incliner l'âme à des pensées sévères que celui de cette nature, austère dans sa grâce et froide dans sa beauté, dont les contours n'ont point cette mollesse, la lumière cet éclat, l'air cette douceur, qui sous le ciel de l'Italie font aimer la vie et oublier la mort ! C'est ce même aspect du lac et des montagnes qui, entrevu au lever du soleil par M. Jouffroy des sommets de la Dôle, inspirait à son souvenir ce magnifique passage sur « le langage mysté-

rieux que parle la création, et que le pâtre dans sa solitude écoute et comprend mieux que le philosophe et le poète. » Ce langage mystérieux, Sainte-Beuve était capable de le comprendre, et M. Vinet était digne de l'interpréter. M. Vinet avait pris d'ailleurs une part trop éminente à ce mouvement de renaissance religieuse au sein du protestantisme qu'on a appelé le *réveil*, il avait trop l'âme et le tempérament d'un apôtre pour ne pas essayer de gagner à sa foi, à ce christianisme individuel dont il avait fait sa doctrine, l'âme mobile et impressionnable dont il recevait les épanchements. Il trouva dans Sainte-Beuve un auditeur respectueux, sympathique, ému. Trouva-t-il jamais autre chose ? M. Vinet le crut, et il laissa entrevoir son espérance dans un article où il rendait compte de l'impression produite à Lausanne par le cours sur Port-Royal. Une connaissance plus exacte de son nouveau catéchumène l'aurait gardé de son illusion. La nature d'esprit de Sainte-Beuve devait toujours le tenir éloigné autant des formes que des doctrines de la religion protestante. Il avait, il le disait lui-même, la *sensibilité chrétienne*, c'est-à-dire que la doctrine de l'Évangile parlait à son cœur ; mais dès

qu'on s'adressait à son raisonnement, son esprit invinciblement critique faisait le tour du système qu'on lui proposait, et en découvrait le point faible. Or il était impossible de prétendre convertir Sainte-Beuve au protestantisme sans l'inviter au raisonnement, puisque c'est sur la base de la conviction raisonnée que repose l'édifice théologique aujourd'hui si ébranlé de la religion protestante. C'était introduire du premier coup l'ennemi dans la place, et l'esprit d'analyse dont Sainte-Beuve, dans ses lettres à l'abbé Barbe, signalait en lui l'éveil, devait détruire tous les effets que l'onction de M. Vinet aurait pu produire. On ne se rendait pas compte de toutes ces difficultés dans le petit monde religieux de Lausanne, et on espérait fermement l'entrée de Sainte-Beuve au bercail. « Est-il converti ? » demandaient fréquemment à M. Vinet les âmes pieuses ; à quoi M. Vinet répondait avec impatience : « Si vous voulez savoir le fond de ma pensée, je le crois convaincu et non pas converti. » M. Vinet se trompait, Sainte-Beuve n'était pas plus convaincu que converti. Après être entré dans la religion par la porte de l'imagination et du mysticisme, il était au contraire en train d'en sortir par celle

du raisonnement et de l'analyse. M. Vinet ne se doutait probablement pas que ses entretiens avec Saint-Beuve sur les matières dogmatiques du libre examen n'étaient peut-être pas étrangers à cette lente transformation. Pendant longtemps encore Sainte-Beuve devait conserver vis-à-vis de la religion chrétienne les dehors de la sympathie et du respect; mais à la fin de son séjour à Lausanne les cendres avaient fini par étouffer le feu.

Il ne faudrait pas au reste s'imaginer que, durant ces années, Sainte-Beuve vécut comme un théologien et comme un cénobite, préoccupé uniquement d'approfondir dans saint Augustin les mystères de la grâce ou de discuter avec M. Vinet la doctrine de la prédestination. « L'air de ces lieux n'est pas bon pour moi, disait Julie à Saint-Preux », et il n'est pas bon en effet pour celui dont le cœur est prompt à s'attendrir d'habiter trop longtemps un pays qu'ont illustré d'immortelles amours. Sans s'arrêter cependant à la légende incertaine d'après laquelle il aurait écouté les accents d'une voix consolatrice, il n'est pas douteux qu'à cette date le rêveur ne fût encore vivant en lui. Les aspects d'une nature si nouvelle avaient

réchauffé sa veine poétique : « J'ai un peu travaillé à mes vers, (écrivait-il de Thun, dans une lettre inédite), et chaque montagne a enfanté un sonnet : c'est du moins quelque chose. J'ai aussi rimé sur le lac de Genève des sonnets dans lesquels des visages vivants se mêlent aux lieux : c'est ma seule manière de sentir. Une ou deux conversations fortuites avec des personnes gracieuses ou naïves, dont j'ignore les noms, mais qui m'en rappelaient d'autres que je sais bien, ont donné jour à ces éclairs de verve, les seuls peut-être que je puisse avoir désormais. J'aurai, dans très-peu de jours, un volume complet, et je résisterai difficilement à l'envie de le faire imprimer aussitôt. »

Ce volume parut en 1837, sous le titre de *Pensées d'Août*. C'est le dernier et le plus faible assurément de ses recueils en vers. Dans celui-ci, il ne prétendait à rien moins qu'à inaugurer une poétique nouvelle, dont il découvrirait le secret dans une longue épître à M. Villemain. Côté la prose d'aussi près que possible, faire consister uniquement la versification dans la mesure et dans la rime, ne rien emprunter ni au sujet, ni à l'expression, ni à l'image, telle était la théorie nouvelle de

Sainte-Beuve. Il appelait cela faire de la poésie familière. Ce qui est plus curieux encore que cette erreur d'un esprit aussi sûr, c'est qu'il ait été encouragé dans cette entreprise par le succès récent et prodigieux de *Jocelyn*. Une petite note placée en tête de l'insipide et incompréhensible poème de *M. Jean* invite clairement le lecteur à établir un parallèle entre les deux œuvres. Cette note a été conservée dans toutes les éditions successives, et jusque dans celle de 1862, sans que Sainte-Beuve en ait senti le ridicule. Ce recueil des *Pensées d'août*, « auquel le public fit, disait Sainte-Beuve lui-même, un accueil véritablement sauvage, » ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât, s'il ne contenait sur la vie morale de l'auteur des renseignements qui ont leur prix. Le titre seul est déjà un indice, et une révélation : *Pensées d'août*, c'est-à-dire les pensées qu'éveille dans l'âme cette époque de l'année où la nature n'est pas encore atteinte du mal de l'automne, mais où quelques feuilles trop tôt flétries révèlent cependant les premiers symptômes du déclin, et peut-être aussi les pensées que la fuite insensible de la jeunesse fait naître chez l'homme dont le regard aperçoit déjà derrière lui plus de la moitié de sa vie. Ce sont

ces sentiments que Sainte-Beuve a consignés parfois avec un certain bonheur d'expression dans quelques pièces datées des lieux mêmes où s'écoulait ce qu'il a appelé son paisible exil, et qui ont été ajoutées à une édition postérieure des *Pensées d'août*. Ces vers, écrits dans une phase d'apaisement et de tristesse, montrent cependant quels progrès rapides le doute faisait dans son esprit. Vers la fin de son séjour à Lausanne, les croyances de Sainte-Beuve ne tenaient plus qu'à un fil, et ce fil fut rompu par le départ. Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta ce pays où il avait contracté de grands liens de reconnaissance, « les seuls qui comptent, ajoutait-il, et qui devront durer pour moi. » Avant de partir, il en traçait une assez vive et fidèle peinture dans cette lettre que je crois pouvoir publier, sans attrister en rien les habitants d'un pays dont nul n'apprécie plus que moi les charmes sévères.

« Ce pays-ci est un pays bien à part. On n'y vit pas de la vie de la France; on va peu à Paris; on ne s'en inquiète guère. C'est une vie en soi; la pente est tournée vers le lac. Vos échos ne nous arrivent pas, ni à vous les nôtres. On y est dévot, assez romanesque, assez

modéré et circonspect, assez fin et critique. On y parle un français qui, sans être bon, n'est pas sans grâce. C'est bien (idéal à part et aussi sans le tendu) le pays de Julie d'Estange et de Claire d'Orbe. »

Dès que Sainte-Beuve fut sorti de l'atmosphère paisible et un peu factice que créait autour de lui ce milieu *romanesque et dévot*, le dernier rayon de lumière chrétienne s'éteignit dans son âme pour ne plus se rallumer. Ce fut en sceptique et presque en incrédule qu'il entreprit, avant de reprendre à Paris le train de sa vie accoutumée, ce voyage classique de Rome et d'Italie, qu'à l'époque des *Consolations* il eût appelé un pèlerinage. De ce voyage, il ne subsiste, dans l'œuvre de Sainte-Beuve, que peu de traces, quelques notes éparses jetées à la fin d'un de ses volumes de *Portraits littéraires*. Il n'en a évoqué que très-rarement le souvenir, et il ne paraît avoir éprouvé à la contemplation de ces merveilles de l'art et de la nature aucune de ces impressions durables qui font date dans la vie intellectuelle d'un homme. J'avais été souvent étonné de cette tiédeur d'un esprit aussi vivace que celui de Sainte-Beuve jusqu'au jour où une étude approfondie de sa vie intime, quelques ren-

seignements recueillis de première main sur les circonstances qui l'avaient déterminé à s'éloigner de Paris, enfin les confidences discrètes de ses poésies m'ont éclairé. On commet souvent à l'entrée de la vie cette erreur de chercher dans les voyages autre chose qu'une des occupations les plus variées, les plus nobles, les plus utiles de l'esprit, et de leur demander des consolations pour quelque grande douleur, un remède pour quelque secrète blessure. Lorsque les facultés de l'âme sont absorbées par une souffrance intérieure, celles de l'esprit se trouvent en quelque sorte comme engourdies. Les yeux voient mal ce qu'ils regardent, et tous les aspects de la nature nous apparaissent comme au travers d'un voile de gaze noire. Les années s'écoulent, la blessure se ferme, l'âme reprend possession d'elle-même, et l'on regrette alors les jouissances dédaignées ou perdues, tout en s'étonnant parfois que les souvenirs puissent être plus doux et plus vifs que ne l'a été l'impression elle-même.

C'est bien sous l'empire de ces sentimens que Sainte-Beuve a visité Rome, Naples, et au retour les côtes de la Provence, d'où il datait ces quelques lignes attristées que j'ai déjà citées

plus haut, et que lui inspirait la vue des plages d'Aigues-Mortes. Ce qu'il allait chercher dans ce voyage, lui-même va nous le dire dans ces vers, qu'on me permettra de citer ici malgré leur faiblesse, parce qu'ils ouvrent une perspective inattendue sur un côté peu connu et peu étudié de la nature de Sainte-Beuve :

Pour de lointains pays (quand je devrais m'asseoir),
Je vais, je pars encor. Que veux-je donc y voir?

.

Est-ce, se demande-t-il, la nature, l'art, le passé? Oui, sans doute, puis il ajoute :

Mais est-ce bien là tout? Est-ce ton vœu, poète?
Autrefois sur la terre, à chaque lieu nouveau,
Comme un trésor promis, comme un fruit au rameau,
Je cherchais le bonheur. A toute ombre fleurie,
Au moindre seuil riant de blanche métairie,
Je disais : Il est là. Les châteaux, les palais
Me paraissaient l'offrir autant que les chalets;
Les parcs me le montraient au travers de leurs grilles.
Je perçais, pour le voir, l'épaisseur des charmilles,
Et dans l'illusion de mon rêve obstiné,
Je me disais le seul, le seul infortuné.
Aujourd'hui qu'est-ce encor? Quand ce bonheur suprême,
L'amour, car c'était lui, m'ayant atteint moi-même,

S'est enfui, quand déjà le souvenir glacé
Parcourt d'un long regard le rapide passé,

.
Je cherche... Quoi? Ces lieux? leur calme qui pénètre,
L'art qui console? Oh! non. Moins que jamais, peut-être.
Mais au fond, mais encor le bonheur défendu,
Et le rêve toujours, quand l'espoir est perdu.

Ce rêve si obstinément poursuivi, quelle forme prenait-il? Disons-le à son honneur: c'était peut-être le plus pur, le plus élevé, le plus sain de tous ceux qu'il avait jamais conçus jusque-là, celui d'un chaste amour dont les liens auraient irrévocablement fixé sa destinée. Fut-il jamais sur le point de le voir se transformer en une réalité? A deux reprises différentes, on peut conjecturer, à travers la réserve de son langage, qu'il fut bercé par l'espoir de l'atteindre. La première fois ce fut à Marseille, à la veille de son départ pour l'Italie: « Nous voguions le soir, hors du port; nous allions rentrer. Une musique sortit: elle était suivie d'une quarantaine de petites embarcations qu'elle enchaînait à sa suite et qui la suivaient en silence et en cadence. Nous suivîmes aussi. Le soleil couché n'avait laissé de ce côté que quelques rougeurs; la lune se levait et montait déjà pleine

et ronde... Cette musique ainsi encadrée et bercée par les flots nous allait au cœur : — Oh ! rien n'y manque, m'écriai-je en montrant le ciel et l'astre si doux. — Oh non, rien n'y manque, répéta après moi la plus jeune, la plus douce, la plus timide voix de quinze ans, celle que je n'ai entendue que ce soir-là, que je n'entendrai peut-être jamais plus. Je crus sentir une intention dans cette voix si fine de jeune fille ; je crus, Dieu me pardonne ! qu'une pensée d'elle venait droit au poète, et je répétais encore, en effleurant cette fois son doux œil : Non, rien, — Et, semblables à ces échos de nos cœurs, les sons lointains de la musique mouraient sur les flots. » Ces échos retentissaient peut-être encore dans le cœur de Sainte-Beuve lorsque, quelques mois après, descendant un soir du Vésuve, il décrivait en quelques lignes rapides le paysage qu'il avait contemplé et qu'il ajoutait : « Oh ! vivre là, y aimer quelqu'un et puis mourir ! »

La seconde fois que le rêve d'une destinée fixée par l'amour se laissa entrevoir à lui, ce fut dans des circonstances dont il ne nous a pas révélé le mystère délicat. « Ce rêve fut court, a écrit Sainte-Beuve, il a commencé sur le plus

vague et le plus tendre nuage de la poésie; il a fini au plus aride et au plus désolé du désert à jamais illimité du cœur. Au dedans tout, rien au dehors. » — Un ciel moins brillant que celui de l'Italie fut témoin de cette courte illusion; elle naquit auprès de deux sœurs, Frédérique et Élisa Wilhelmine, si toutefois ce ne sont pas là deux noms imaginaires. Un moment il crut *avoir trouvé*. Ce fut peut-être un soir où, pendant qu'il laissait errer « une main distraite et ignorante sur le clavier d'un piano encore tout frémissant des accords qu'elle venait d'en tirer, l'aînée s'approcha et dit avec un sourire : — Essayez, qui sait ? Les poètes savent beaucoup d'instinct. Peut-être savez-vous jouer sans l'avoir appris. — Oh ! je m'en garderai bien, dis-je ; j'aime mieux me figurer que je sais et j'aime bien mieux pouvoir encore me dire : peut-être ! — Elle était là, elle entendit et ajouta avec cette naïveté fine et charmante : — C'est ainsi de bien des choses, n'est-ce pas ? Il vaut mieux ne pas essayer pour être sûr. — Oh ! ne me le dites pas, je le sais trop bien, lui répondis-je avec une intention tendre et un long regard. Je le sais trop et pour des choses dont on ose se dire : peut-être. — Elle comprit aus-

sitôt et se recula, et se réfugia toute rougissante auprès de son père. »

Quel accident du sort, quel caprice de jeune fille détruisit l'espérance un moment entrevue ? Sainte-Beuve l'a toujours laissé ignorer. Les seuls vestiges de ce rêve sont quelques pièces de vers. Il les a réunies à la fin d'un de ses volumes de poésie « comme on enfermerait quelques feuilles, quelques fleurs brisées dans une urne. » Ouvrons cette urne un moment pour en tirer celle-ci qui n'est point encore trop fanée :

Paroles, vœux d'un cœur amoureux et timide,
 Redoublez de mystère et de soin caressant,
 Et près d'elle n'ayez d'aveu que dans l'accent.
 Accent, redevenez plus tendre et plus limpide,
 Ému d'un pleur secret sous son charme innocent !
 Regards, retrouvez vite et perdez l'étincelle,
 Soyez, en l'effleurant, chastes et purs comme elle,
 Car le pudique amour qui me tient cette fois,
 Cette fois pour toujours ! a pour unique choix
 La vierge de candeur, la jeune fille sainte,
 Le cœur enfant qui vient de s'éveiller,
 L'âme qu'il faut remplir sans lui causer de crainte,
 Qu'il faut toucher sans la troubler.

Ce fut peut-être au lendemain d'un réveil

dont la brusquerie dut être amère que Sainte-Beuve écrivit cette pensée, rattachée depuis à son dernier volume de *Portraits contemporains* : « Pourquoi je n'aime plus à me promener dans le petit sentier ? Je sais bien qu'il est le même ; mais il n'y a plus rien de l'autre côté de la haie. »

Cette haie de l'autre côté de laquelle il n'y a plus rien clôt définitivement la portion sentimentale et romanesque de la vie de Sainte-Beuve. « Je suis passé, écrivait-il plus tard à M. Vinet, à l'état de pure intelligence critique, et assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur. Je me juge et je reste calme, froid, indifférent ; je suis mort et je me regarde mort sans que cela m'émeuve ou me trouble autrement..... L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte. » L'intelligence n'a jamais cessé de luire en effet. Son caractère plus affermi et son esprit plus mûr vont désormais lui permettre de se livrer aux préoccupations purement littéraires, aux plaisirs de l'esprit, et la part qu'il continuera d'abandonner dans sa vie secrète à d'autres préoccupations ainsi qu'à d'autres plaisirs deviendra de moins en moins avouable. J'ai fait jusqu'ici ce que Sainte-Beuve aurait, j'en suis convaincu, fait lui-

même, s'il avait écrit sa vie ; j'ai laissé au second plan et dans l'ombre le critique pour m'occuper surtout de l'homme, du poëte, ainsi qu'il aimait de préférence à s'appeler. Il est temps de revenir en arrière et de marquer les progrès rapides que Sainte-Beuve avait continué de faire dans un genre qu'il dédaignait encore, et dont il devait cependant pousser si loin la perfection.

VIII

Portraits littéraires. — Dernier rayon.
Regrets et faiblesses.

La critique littéraire de Sainte-Beuve n'avait pas, durant les premières années qu'il s'y exerçait, la hauteur de vues qu'il a su lui donner avec les années. Il avait débuté, pour emprunter à la politique moderne quelque chose de sa phraséologie, par la *critique de combat*. Il s'était jeté au plus fort de la mêlée romantique ; il avait rompu des lances à côté de ses amis engagés dans la bataille ; il les avait vigoureusement soutenus, et pour mieux leur prêter appui il avait parfois porté l'attaque et le désordre dans le camp de leurs adversaires. Toutefois, même dans cette première période de vivacité et d'engouement, sa critique se distingue encore par un certain caractère de ré-

serve prudente qui l'avertit de ne point s'engager trop avant dans la bataille de peur d'y rester prisonnier. J'ai déjà fait remarquer l'indifférence avec laquelle il avait paru envisager l'issue de la campagne de rénovation dramatique entreprise par les romantiques. En même temps il faisait ce qu'on peut appeler de la critique d'initiation. Très-versé dans toutes les petites coterie littéraires du temps, toujours à l'affût des productions nouvelles qui pouvaient paraître en dehors de ces coterie, il n'y avait guère d'œuvre de quelque valeur dont il ne donnât la primeur au public. Le mérite d'un livre était déjà révélé par lui, les parties saillantes et dignes d'admiration étaient déjà signalées à l'attention avant que les premiers exemplaires n'eussent passé de main en main. Sainte-Beuve eut souvent la gloire de devancer de la sorte les arrêts du public, et de voir ses jugements ratifiés par lui. C'est ainsi qu'il signala au lendemain de la publication d'*Indiana* le génie romanesque de George Sand, dont la réputation, au milieu des contestations soulevées par l'apparition de *Lélia*, trouva plus tard en lui un solide champion. On pourrait relever dans les articles publiés par Sainte-Beuve

à cette date, alors qu'il avait à peine trente ans, bien des marques non moins sûres de son goût littéraire, et il est bien peu de ses jugements que le temps et l'opinion publique n'aient pas sanctionnés depuis dans leurs éloges comme dans leurs réserves.

Toutefois la critique de Sainte-Beuve manquait au début d'une certaine largeur que ne lui permettait guère d'acquérir la brièveté même de ces articles et le cadre étroit du journal (*le Globe* ou plus souvent *le National*) où ils étaient insérés. Pour donner à sa méthode critique les développements qu'elle comportait, il lui fallait un recueil grave et indépendant, placé au-dessus des coteries littéraires et des querelles d'école, d'où il pût s'adresser au véritable public des hommes de goût par-dessus la tête des hommes de lettres. Il eut la bonne fortune, alors que *le Globe* lui échappait, de voir s'ouvrir devant lui cette chaire de littérature critique dans la *Revue des Deux Mondes*, à la fortune littéraire de laquelle il fut, dès le lendemain de la fondation du recueil, appelé à concourir. La collaboration de Sainte-Beuve à la *Revue* dura, avec des périodes intermittentes d'activité et de relâchement, aussi longtemps

que sa vie. C'est là qu'à partir de 1831 Sainte-Beuve a publié ses plus belles et ses plus larges études. C'est là qu'il a inauguré ce genre en quelque sorte créé par lui des *Portraits littéraires*, et qu'il a tracé les principales figures de cette longue galerie où l'abbé Prévost et M. Jouffroy, François I^{er} et le général Lafayette, mademoiselle Aïssé et madame Roland doivent éprouver quelque étonnement de se trouver réunis.

De ces études, qui ont commencé à asseoir solidement la réputation littéraire de Sainte-Beuve, un assez grand nombre a été composé pendant la période qui s'étend de la publication des *Consolations* à celles des deux premiers volumes de *Port-Royal*; ces études purement critiques ne devaient cependant dans sa pensée que peu servir à sa gloire. La nécessité très-honorable de subvenir aux besoins de son existence quotidienne entrainait pour beaucoup dans sa fécondité. Ce ne fut qu'à l'expiration de cette période d'agitations et de rêves, après son retour de Lausanne et d'Italie, que Sainte-Beuve se consacra tout entier à la critique et à la littérature. Il a pris soin de préciser la date de ce qu'il appelait sa guérison. L'étude sur La Ro-

chefoucauld, publiée le 15 janvier 1840 dans la *Revue des Deux Mondes* et insérée depuis dans le volume des *Portraits de Femmes*, entre celui de madame de Longueville et celui de madame de La Fayette, marquait à ses yeux « une date et un temps dans sa vie intellectuelle, et le retour décisif à des idées plus saines dans lesquelles le temps et la réflexion n'ont fait que l'affermir. » Mais a-t-il véritablement tout dit à propos de cet article sur La Rochefoucauld? N'a-t-il vu dans l'auteur des *Maximes* que le moraliste amer, et n'a-t-il point été attiré par la destinée de celui qui, après avoir été au début de sa vie l'amant d'une des plus brillantes héroïnes de la Fronde, avait noué sur le retour les liens d'une étroite affection avec l'incomparable amie dont madame de Sévigné louait sans cesse la divine raison? En peignant cette liaison respectueuse et constante qui avait uni M. de La Rochefoucauld à madame de La Fayette, et qui avait embelli d'un dernier rayon la vieillesse de l'un et les souffrances de l'autre, ne faisait-il point un retour sur lui-même en caressant encore l'espoir d'un dernier rêve? Des communications bienveillantes me permettent de soulever ici le coin d'un voile derrière

lequel rien ne s'est jamais abrité que de pur et de délicat. Sainte-Beuve avait rencontré dans les salons de Paris une femme distinguée dont quelques nouvelles touchantes, *Résignation*, *Marie-Madeleine*, *une Histoire hollandaise*, ont assuré dans les lettres la discrète renommée. Madame d'Arbouville, qui est morte jeune encore en 1850, avait reçu de son aïeule, madame d'Houdetot, l'héritage d'un esprit cultivé et d'un cœur aimant dont la sévérité d'une conscience chrétienne relevait en les tempérant les séductions. Une secrète mélancolie qu'entretenaient chez elle de cruelles souffrances physiques n'enlevait rien à l'affabilité et à l'enjouement de sa perpétuelle bonne grâce. Une circonstance assez originale noua leur intimité. Sainte-Beuve avait prêté à madame d'Arbouville ses *Poésies*, alors bien oubliées, de *Joseph Delorme*, sans lui dire quel en était le véritable auteur. Madame d'Arbouville répondit à cet envoi par un jugement sévère, moins sur les poésies que sur l'auteur lui-même, auquel elle adressait pourtant quelques conseils qu'elle chargeait Sainte-Beuve de lui transmettre. Sainte-Beuve répondit à ce jugement par une longue lettre de justification, qui fut sans doute

trouvée suffisante, car il eut l'honneur d'occuper une large place dans le cœur et dans les affections de madame d'Arbouville, déjà sur le déclin de sa vie. « Elle a été pendant dix ans, disait Sainte-Beuve, ma meilleure amie, j'ai été son meilleur ami. » Quand elle succomba aux atteintes du mal qui la dévorait, il refusa de se charger d'un article que ses amis désiraient voir consacrer à sa mémoire. Le sujet lui tenait de trop près au cœur, et il ne voulait pas élever son tombeau de ses propres mains. On ne trouve point en effet dans toute l'œuvre de Sainte-Beuve un souvenir consacré à la mémoire de madame d'Arbouville, sauf ces quelques mots perdus au bas d'une page : « Madame d'Arbouville, une femme que l'avenir aussi connaîtra. » Cependant il m'est impossible de ne point croire qu'elle était présente à son esprit et à son cœur lorsqu'il écrivait cette pensée qui termine le dernier volume de ses *Portraits contemporains* : « le soir de la vie appartient de droit à celle à qui l'on a dû le dernier rayon. »

L'avenir n'a point connu madame d'Arbouville aussi bien que l'espérait dans son exaltation l'amitié de Sainte-Beuve ; elle mérite pourtant de vivre, non-seulement par les œuvres

qu'elle-même a laissées, mais par l'influence qu'elle a exercée sur le talent de Sainte-Beuve, influence élevée, morale, chrétienne, assez semblable à celle dont à une autre époque M. Vinet s'était emparé sur lui. Sainte-Beuve acquit dans ce commerce avec un esprit féminin une sagacité plus délicate, plus sensible, plus pénétrante dans l'analyse des sentiments du cœur; on en retrouve la trace dans ses études sur mademoiselle Aïssé, sur madame de Krudner, sur madame de Charrière. C'est à propos des articles composés par lui sous cette inspiration qu'il put dire avec vérité : « J'ai introduit l'élégie dans la critique. » Il est difficile aussi de ne pas croire que la jolie petite nouvelle intitulée *Christel*, si différente, dans sa pureté un peu languoureuse, des pages brûlantes de *Volupté*, ne lui ait pas été dictée par un souvenir inavoué de *Résignation*. En même temps la fréquentation assidue de la société de madame d'Arbouville et sa douce influence introduisaient d'assez sensibles modifications dans les habitudes de Sainte-Beuve. Il devint peu à peu l'hôte assidu des trop rares salons où l'ancienne société légitimiste de la Restauration se réunissait avec celle que le gouvernement de juillet avait por-

tée au pouvoir. On le voyait aimable et poli chez M. le comte Molé, chez madame de Boigne, chez le chancelier Pasquier ; il pénétrait même dans ces salons plus exclusivement doctrinaires dont il parlait avec tant de hauteur au lendemain de la révolution de 1830. Dans les uns comme dans les autres, il était apprécié à sa haute valeur, et il se trouvait probablement mieux à sa place au sein de ce monde élégant et raffiné que dans celui de ses anciens amis du Cénacle.

Pour mieux se rendre agréable dans ce milieu nouveau, il savait mettre en jeu ses talents et ses relations d'homme de lettres. Il adressait des sonnets à la duchesse de Rauzan. Au château du Marais, chez madame de La Briche, belle-mère de M. le comte Molé, il payait sa bienvenue par des vers adressés à la fontaine de Boileau, dans lesquels il insérait quelques compliments sur la blonde chevelure de la jeune fille, « orgueil et cher appui de l'antique maison, » qui porte aujourd'hui avec grâce et dignité un autre nom non moins illustre. Il avait si bien pris ses habitudes dans cette hospitalière demeure du Marais, qu'en 1847 il avait loué une petite maison dans le village afin de pouvoir

travailler et diner chaque jour au château. Il prêtait aux jeunes femmes que de pareilles confidences pouvaient intéresser certaines lettres que George Sand lui avait adressées peu d'années auparavant au plus fort de ses orages et où elle épanchait dans le sein d'un ami qu'elle croyait discret toutes les amertumes de son cœur. Ces lettres circulaient ainsi de boudoir en boudoir, contenues dans une large enveloppe sur le dos de laquelle Sainte-Beuve effaçait à peine le nom des femmes auxquelles il les avait successivement envoyées. En un mot, Sainte-Beuve vécut durant ces années qui suivirent son retour de Lausanne et de Rome d'une existence régulière, contenue, mondaine, qui jusque-là n'avait guère été dans ses habitudes. Notre génération n'a pas connu ce Sainte-Beuve de salon et de château, bien différent de celui qui devait finir par se confiner dans l'ermitage assez peu fréquenté de la rue Montparnasse. C'est en quelque sorte sa dernière phase d'humilité avant la cruelle revanche.

Cette existence nouvelle n'eut cependant pas pour conséquence de distraire un instant Sainte-Beuve de ses occupations littéraires. C'était sa prétention, ce fut en effet son honneur d'avoir

été toute sa vie un travailleur obstiné et infatigable. Il continuait sans désemparer la série de ses portraits, et il faisait figurer dans la suite de sa galerie sans cesse allongée les contemporains les plus illustres. Les articles qu'il a consacrés aux hommes que les circonstances mettaient en évidence ne laissent point encore transpercer cette amertume et ce fiel qui devaient déborder plus tard comme d'un réservoir longtemps fermé. Quand il parle de M. de Barante, de M. Mignet, de M. de Rémusat, de M. Guizot, de M. Villemain, de M. Cousin lui-même, c'est sur le ton d'une bienveillance respectueuse qui n'exclut ni la dignité, ni la liberté du jugement. Les articles que nous venons de citer sont des modèles d'urbanité et de critique contemporaine. Ses relations lui imposaient en effet une attitude nouvelle vis-à-vis du régime auquel il avait commencé par témoigner un si injurieux et si injuste dédain. En 1837, il avait refusé la croix de chevalier de la Légion d'honneur que lui avait conférée M. de Salvandy; mais il se laissa nommer en 1840 par M. Cousin conservateur à la bibliothèque Mazarine, place assurément bien modeste, et que d'autres, avec moins de titres,

auraient peut-être dédaignée. Il l'accueillait cependant, non-seulement avec reconnaissance mais avec orgueil, et il s'empressait d'écrire à madame Récamier qui n'avait pas été étrangère à la nomination : « Je suis nommé depuis deux jours à cette place de la Mazarine qui est un petit nid de conservation et de paix au cœur de Paris... Ainsi, me voilà tout à fait un autre homme, avec une place au soleil. Mais ne l'avais-je pas déjà un peu auparavant par tant de bontés dont j'étais l'objet, par la bonne grâce si flatteuse que vous, madame, avez été plus que personne attentive à me témoigner? C'est là un point, et le seul sur lequel il n'y ait pour moi rien à changer. Je commence à sentir d'ailleurs que tout ce qui doit changer encore changera. Il est certaines choses que je me surprends maintenant à désirer et à croire possibles avec une audace dont je n'avais pas idée avant-hier. »

Cependant, comme un certain air d'indépendance et d'opposition ne nuit jamais à la popularité, il refusa une seconde fois en 1843 la croix que M. Villemain voulait le contraindre d'accepter. A peu de temps de là, il reçut en quelque sorte la consécration de sa renommée

croissante par sa nomination à l'Académie française en remplacement de Casimir Delavigne. Cette élection n'eut pas lieu sans difficulté. Sainte-Beuve, il est vrai, eut l'appui de M. de Chateaubriand, celui de M. Molé et de ses amis politiques. Mais, en revanche, Victor Hugo (Sainte-Beuve croyait du moins le savoir) vota onze fois contre lui. Ce fut cependant Victor Hugo qui prononça, en le recevant, le discours d'usage : « La singularité de cette situation, a écrit Sainte-Beuve, attira beaucoup de monde à cette cérémonie. » La réception fut brillante en effet. Mais la nature des procédés à l'aide desquels Sainte-Beuve avait préparé son triomphe ne laissa pas que de lui attirer quelques observations désobligeantes : « Comment se fait-il, écrivait madame de Girardin dans ses *Causeries Parisiennes*, que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions tout le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ultra-monarchiques et classiquissimes et de toutes les spirituelles femmes qui règnent dans ces salons ? On répond à cela : « Il a abjuré. » Belle raison ! Est-ce que

les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent?... Ceci n'a l'air de rien, eh bien c'est très-grave; tout est perdu, tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes. »

Pendant ces mêmes années, Sainte-Beuve se consacrait à la continuation de son *Histoire de Port-Royal*, dont le troisième volume, terminé depuis quelque temps, ne parut qu'en 1848. Ce troisième volume, qui est consacré presque tout entier à Pascal, marque à cette époque le point culminant du talent de Sainte-Beuve. C'est peut-être celui des six volumes de *Port-Royal* qu'on peut considérer comme son chef-d'œuvre. Aux difficultés déjà si grandes du sujet étaient venues en effet se joindre celles qui naissaient des circonstances mêmes. L'Académie, en proposant au concours l'éloge de Pascal, avait remis le sujet en honneur. M. Cousin s'en était emparé dans son célèbre mémoire de 1844 sur les altérations qu'avait subies le texte des *Pensées*. Il s'était installé en maître sur ce terrain, et c'était une entreprise téméraire que de s'aventurer à côté de lui. Le sujet en tout cas était défloré. Sainte-Beuve le savait, et il en éprouvait une secrète mauvaise humeur qui fut le

germe de ses dissentiments avec M. Cousin, dissentiments à cette époque soigneusement voilés; mais il n'eut pas à se repentir d'avoir bravé la comparaison. Dans la manière dont il a traité et compris le sujet de Pascal, il n'a été inférieur à personne. Le portrait, ferme de dessin, sobre de couleur, sans faux éclat, sans surcharge de tons, qu'il a tracé de cette grande figure, la manière dont il a recomposé le plan et la donnée primitive des *Pensées*, et dont il a combattu l'hypothèse du soi-disant scepticisme de Pascal, forment autant d'admirables pages de critique morale et littéraire; mais, laissant même de côté ce qui, dans l'*Histoire de Port-Royal*, peut ne paraître qu'un sublime épisode, pour envisager la manière dont il a traité le fond du sujet, je ne trouve pas que Sainte-Beuve, incrédule et sceptique, mais encore bienveillant, en ait moins bien senti et rendu les beautés que Sainte-Beuve mystique et dévot, ou bien se piquant encore de l'être. Le dirai-je? il y a, dans les élans d'admiration qu'arrachent à son indifférence les traits de véritable grandeur morale auxquels il nous fait assister, quelque chose qui m'émeut plus vivement que son enthousiasme d'autrefois, indistinct et de

parti pris, pour des singularités au sujet desquelles il y aurait beaucoup à dire. Jamais peut-être la supériorité de la religion chrétienne n'a reçu de sa part un hommage plus complet que dans les lignes suivantes : « A cet âge avancé du monde, l'élite des cœurs voués au culte de l'infini n'aura-t-elle pas toujours sa maladie incurable et son tourment ? En attendant la forme inconnue, s'il en est une, de cette sainteté nouvelle qui perpétuerait le fond de l'ancienne en le débarrassant de tout l'alliage, qui consacrerait les pures délices de l'âme sans les inconvénients et les erreurs, et qui saurait satisfaire aux tendresses des Pascals futurs en imposant respect au bon sens des Voltaires eux-mêmes ; en attendant cette forme idéale et non encore aperçue, tenons-nous-en à ce que nous savons. Étudions sans impatience, admirons même, au prix de quelques sacrifices de notre goût, ces derniers grands exemples des hommes qui ont été les derniers saints ; admirons-les, quand nous sentirions avec douleur que leur religion, leur foi ne saurait plus être la nôtre. Ils nous offrent de sublimes sujets à méditation. La grandeur morale de Port-Royal réside en eux... Port-Royal, après tout, ne serait qu'une tombe,

si l'esprit de piété vive, si ce côté d'ardente sainteté saisi d'une façon si sublime par Pascal, par Saci, par Lancelot, par tant d'autres des plus humbles, ne lui laissait un des aspects dominants de l'éternelle vérité. »

Peut-être y a-t-il des gens qui préfèrent et regrettent le ton des deux premiers volumes ; pour moi, je ne sais rien qui incline autant à croire, malgré, sinon à cause des réserves, que cet aveu d'admiration arraché au doute par la vérité.

A cette époque de sa vie où je viens de le conduire, Sainte-Beuve était donc dans la pleine force de l'âge, dans la pleine maturité du talent. Il avait un peu plus de quarante ans. Sa réputation déjà consacrée allait chaque jour grandissant. Il avait acquis par son travail une aisance honorable qui le mettait au-dessus de préoccupations toujours pénibles. Sa situation sociale et mondaine était à la hauteur de son mérite littéraire, et c'était pour lui une source d'assez vives jouissances. Il semble donc qu'il eût peu de chose encore à désirer, et que, comparant la position qu'il avait conquise aux débuts pénibles de Joseph Delorme, il n'eût qu'à se féliciter. N'y avait-il rien cependant qu'il re-

grettât? Non, sans doute, et les quelques pensées échappées de sa plume laissent deviner à cette époque un état d'âme qui n'était exempt ni de mélancolie, ni même d'amertume. Quels étaient donc les objets de ses regrets inavoués? D'abord la jeunesse, qui n'est pas l'âge le plus heureux de la vie, parce qu'il suffit de la posséder pour n'en pas connaître tout le prix, mais au vêtement de laquelle on s'attache si obstinément dès qu'elle commence à se dérober à nous. Peut-être aussi une renommée plus éclatante telle qu'au début de sa vie il l'avait rêvée, telle qu'il la voyait reluire sur le front doré d'un poète ou d'un orateur. Peut-être aussi ces affections droites, simples et profondes, que rien ne remplace dans la vie et dont l'absence se fait sentir de plus en plus vivement à celui qui perçoit en lui-même les symptômes d'un imperceptible déclin; mais laissons sa plume rendre ces nuances fugitives telles qu'il les a confiées au public dans une heure de mélancolie et d'abandon. « Il vient un moment triste dans la vie, c'est lorsqu'on sent qu'on est arrivé à tout ce qu'on pouvait raisonnablement espérer, qu'on a acquis tout ce qu'on pouvait raisonnablement prétendre. J'en suis là: j'ai obtenu

beaucoup plus que ma destinée ne m'offrait d'abord, et je sens en même temps que ce beaucoup est très-peu. L'avenir ne me promet plus rien, je n'attends rien de l'ambition, ni du bonheur... J'ai l'esprit assez bien fait pour comprendre que je n'ai pas le droit d'être mécontent, et je me sens le cœur trop large pour le croire rempli. Cet état de tristesse, qui a bien sa douceur, serait celui du sage, s'il ne s'y glissait encore, il faut le dire, bien des amertumes de regrets, bien des aiguillons de désirs, bien des irritations sourdes, et si la misère de notre nature ne remuait au fond. » Et presque à la même date : « Dans la jeunesse, un monde habite en nous ; mais en avançant il arrive que nos pensées et nos sentiments ne peuvent plus remplir notre solitude, ou du moins ils ne peuvent plus la charmer... A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple point d'enfants, elle se remplit de manies ou de vices. »

Ce regret d'habiter dans une maison solitaire a été encore traduit par lui dans cette page dont la lecture laisse une impression à la fois déplaisante et attendrie.

« A quarante-quatre ans — La nature est admirable. On ne peut l'éluder. Depuis bien des

jours, je sens en moi des mouvements tout nouveaux. Ce n'est plus seulement une femme que je désire, une femme belle et jeune comme toutes celles que j'ai précédemment désirées. Celles-là me répugnent. Ce que je veux, c'est une femme toute jeune et toute naissante à la beauté. Je consulte mon rêve, je le presse, je le force à s'expliquer et à se définir ; cette femme dont le fantôme agite l'approche de mon dernier printemps est toute une jeune fille. Je la vois, elle est dans sa fleur, elle a passé quinze ans à peine ; son front plein de fraîcheur se couronne d'une chevelure qui amoncelle ses ondes et qui exhale des parfums que nul encore n'a respirés....

« ... Qu'en veux-je donc faire ? et si elle s'offrait à moi, cette aimable enfant, l'oserais-je toucher ? ai-je soif de la flétrir ? Je dirai tout. Un baiser même plairait, un baiser plein de tendresse ; mais surtout la voir, la contempler, rafraîchir mes yeux, ma pensée en les reposant sur ce jeune front, en laissant courir devant moi cette âme naïve ; parer cette belle enfant d'ornements simples où sa beauté se rehausserait encore ; la promener les matins de printemps sous de frais ombrages et jouir de son

jeune essor ; la voir heureuse, voilà ce qui me plairait surtout, et ce qu'au fond mon cœur demande. Mais qu'est-ce ? tout d'un coup le voile se déchire et je m'aperçois que ce que je désirais sous une forme équivoque est quelque chose de naturel et de pur, c'est un regret qui s'éveille, c'est de n'avoir pas à moi, comme je l'aurais pu, une jeune fille de quinze ans qui serait aujourd'hui la chaste joie d'un père et qui remplirait ce cœur de voluptés permises au lieu de continuels égarements. Ma prévoyance, il y a quinze ans, n'y a point songé, ou j'ai résisté à la nature qui tout bas me l'insinuait, et la nature aujourd'hui me le rappelle. Nos goûts secrets et dépravés ne sont le plus souvent que des indications naturelles faussées et détournées de leur vrai sens. »

A défaut de cette jeune fille, quels étaient donc les vices et les manies qui commençaient à peupler la maison de Sainte-Beuve ? Ici encore je préfère le laisser parler lui-même et traduire par un apologue ce qu'il éprouvait un juste embarras à exprimer en termes trop clairs : « Que faites-vous, mon ami ? Vous êtes mûr, vous êtes savant, vous êtes sage, et peu s'en faut que vous ne paraissiez respectable à tous.

Et voilà que la beauté vous reprend et vous tente. Vous y revenez. La jeune Clady trouve grâce à vos yeux par son sourire ; vous avez pour elle de tendres complaisances, et on l'a vue, me dit-on, à votre bras un soir, et le matin dans la voiture où vous la promeniez. — Je le sais, mon ami, je me sens bien vieux déjà, on me dit savant plus que je ne le suis, et je voudrais être sage ; mais ne le suis-je pas du moins un peu en ceci ? Clady est belle ; elle est jeune ; elle me sourit. Je la regarde ; je ne fais *guère* que la regarder, mais j'y prends plaisir, je l'avoue ; j'aime à la voir près de moi, à la promener un jour de soleil, et, en la voyant là riante, qu'est-ce autre chose ? Il me semble qu'un moment encore je fais asseoir ma jeunesse à mes côtés. »

Ainsi Port-Royal et Pascal comme sujet de graves et constantes préoccupations, le salon de M. Molé et de préférence celui de madame d'Arbouville comme lieu de rafraîchissement et de prédilection ; entre deux, des promenades tardives ou matinales avec la jeune Clady, telle était l'existence de Sainte-Beuve à la veille du jour où la révolution de février vint bouleverser ces habitudes tranquilles et le jeter dans un nouveau courant.

IX

La Révolution de Février. — Émotion.
Séjour en Belgique. — Entrée au *Constitutionnel*.

« Vous ne vous occupez pas de politique, monsieur; je vous plains, car un jour la politique s'occupera de vous. » C'est en ces termes que Royer-Collard gourmandait l'indifférence de l'un de ses contemporains, et la moitié du siècle ne s'était pas écoulée, que la vérité de cette prédiction était démontrée aux dépens de Sainte-Beuve. Il ne s'est point occupé de politique, mais la politique s'est occupée de lui, en ce sens qu'elle est venue à deux reprises modifier ses habitudes et disperser le milieu dans lequel il s'était accoutumé à vivre. C'est, à vrai dire, le sort commun dans une société aussi tourmentée que la nôtre, et le mieux est d'en prendre son parti plus philosophiquement que

ne sut le faire Sainte-Beuve. La révolution de 1830 avait été saluée par lui avec enthousiasme ; mais ce fut avec des sentiments bien différents qu'il accueillit la révolution de février. Sainte-Beuve n'avait point avec le régime de juillet de relations bien intimes. Il s'était tenu depuis quelques années dans une attitude demi ralliée, demi-opposante, qui joignait pour lui aux agréments d'une situation presque officielle ceux d'une popularité frondeuse ; mais il avait confiance dans la durée de ce régime, et il croyait pouvoir s'attendre à une longue suite d'années paisibles et laborieuses au sein d'une société qui lui plaisait. Qui sait ? peut-être sa pensée caressait-elle en secret l'espérance, si M. Molé revenait aux affaires, d'aller s'asseoir sur les bancs de la chambre des pairs à côté de Victor Hugo. Son imagination s'accommodait assez de ces tranquilles perspectives. Aussi la révolution de février fut-elle pour lui un coup de foudre, et il ressentit de cette chute subite un contre-coup dont ses sens ne se sont jamais bien remis. Les événements qui suivirent n'étaient pas de nature à le rasseoir, et ce fut avec une horreur profonde qu'il assista aux combats qui ensanglantèrent les rues.

La vivacité de ses émotions a valu à Sainte-Beuve beaucoup de railleries et même d'injures. Un écrivain qui n'a pas coutume de se refuser le plaisir de l'insulte a écrit tout crûment qu'il avait eu peur, « une peur *bleue ou rouge*. » Il faut s'entendre sur le sens de ce mot. Si l'on veut dire par là ce sentiment de lâcheté physique qui fait frissonner la chair à l'approche d'un danger, je ne vois rien qui donne précisément le droit d'accuser Sainte-Beuve d'avoir cédé à un instinct de cette nature. Sans aller, comme certains de ses amis, jusqu'à faire de lui un héros, parce qu'il s'est battu en duel avec M. Dubois, un pistolet d'une main et son parapluie de l'autre, en accordant même que son imagination impressionnable lui grossissait assez volontiers les périls, et que son humeur pacifique ne le portait point à les braver, je ne trouve pas la preuve que d'aussi vilains mots soient applicables à son cas ; mais ce qui est certain, c'est qu'il avait acquis, en avançant dans la vie, un goût épicurien du repos, une horreur des émotions, un culte pour la tranquillité qui ne pouvait s'accommoder avec les agitations quotidiennes d'une société en révolution. « Le critique peut être un brave, a-t-il écrit

quelque part ; mais, en général, ce n'est pas un héros. » Concevant d'une façon aussi modeste le caractère et le rôle du critique, rien ne devait lui être plus antipathique qu'un état de société où il était nécessaire, sinon d'être un héros ou même un brave, du moins d'envisager d'un œil calme l'éventualité de secousses quotidiennes et de périls inattendus. Le tort de Sainte-Beuve fut de ne pas comprendre que cette antipathie n'est pas de celles auxquelles on ait le droit de s'abandonner à son gré. Le lien mystérieux qui unit le citoyen à sa patrie est comme celui qui dans la liturgie anglaise unit l'époux à l'épouse : « je prends cette femme pour la bonne et pour la mauvaise fortune, pour la richesse et pour la pauvreté, pour la santé et pour la maladie. » Ce sentiment de la solidarité nationale qui, grâce à Dieu, n'a pas fait défaut à notre France naguère si éprouvée, Sainte-Beuve n'en a jamais saisi la nature ni ressenti les effets. La manière dont, bien des années après, il s'est mis en scène lui-même à cette époque le démontre surabondamment. Dans un de ses volumes de *Portraits contemporains*, Sainte-Beuve a raconté une courte entrevue qu'il eut avec Lamartine le soir de la journée dite journée du drapeau

rouge. Il avait pris rendez-vous ce jour-là avec quelques amis pour leur lire le premier chapitre du troisième volume de *Port-Royal*. Comme il se rendait tranquillement au lieu convenu, tout en sachant parfaitement que quelques heures auparavant le sang avait failli couler place de l'Hôtel-de-Ville, et que tout le parti de l'ordre était en armes pour repousser l'émeute, il fut arrêté dans sa route par le défilé des bataillons victorieux de la garde nationale; il avait pris son parti de rentrer en se dérochant par une des petites rues qui serpentaient alors derrière l'Hôtel de Ville, quand tout à coup il se trouva face à face avec Lamartine, qui, épuisé par cette rude journée, se dérobait de son côté de l'Hôtel de Ville pour retourner chez lui. Sainte-Beuve a rapporté avec beaucoup de vivacité les courts propos qui s'échangèrent alors entre eux, lui exhortant Lamartine à tenir ferme et à tirer la société de l'abîme, Lamartine posant (c'est le mot dont Sainte-Beuve se sert) pour l'homme qui vient de faire cent discours et d'embrasser 100,000 hommes et conservant une confiance imperturbable dans la bonté des ouvriers de Paris ainsi que dans le repentir de Ledru-Rollin. Sainte-Beuve, en rapportant cette con-

versation, a manifestement entendu jeter une teinte de ridicule sur Lamartine, et il y aurait peut-être réussi, si en lisant ces lignes une réflexion ne se présentait à l'esprit de tout le monde : c'est que, dans un jour comme celui-là, il y avait peut-être mieux à faire, pour un homme de l'âge de Sainte-Beuve, que de donner lecture à ses amis d'un chapitre de *Port-Royal*, et qu'entre l'auteur dépité que l'émeute force à rentrer chez lui avec son manuscrit dans sa poche et l'orateur qui vient de dissiper cette émeute au péril de ses jours, le ridicule n'est pas du côté de l'orateur. C'est ce sens du chevaleresque et même de beaucoup moins que le chevaleresque qui a toujours fait défaut à Saint-Beuve. Dans le train ordinaire de la vie, cette infériorité de nature parvient à se dissimuler ; mais vienne quelque circonstance extraordinaire, et celui qui devrait s'en cacher l'étalera à tous les yeux avec d'autant plus d'ingénuité qu'il n'aura pas l'instinct de s'en défendre.

Comme si ce n'était pas assez de sa tranquillité perdue, Sainte-Beuve fut victime à cette époque d'une aventure assez désagréable qui faillit avoir un éclat fâcheux. Des amis obli-

geants vinrent un jour l'avertir qu'il était porté sur la liste des fonds secrets de l'ancien gouvernement pour une somme considérable dont le chiffre serait bientôt publié par la *Revue rétrospective*, — cette triste publication dont on a vu de nos jours se renouveler le scandale avec l'aggravation du patronage officiel. Sainte-Beuve se défendit avec indignation. « On m'attaque là, disait-il avec vérité, par mon côté fort. » Vérification faite, non sans peine, il fut démontré d'abord qu'il ne s'agissait que d'une somme de 100 francs, ensuite que cette somme avait probablement pour origine une réparation faite à la cheminée de Sainte-Beuve dans l'appartement qu'il occupait à l'Institut, et qui, n'ayant pas été faite régulièrement, n'avait pu figurer dans les comptes du budget; mais ce qui avait blessé profondément Sainte-Beuve, ce n'était pas l'imputation elle-même, par laquelle il ne se sentait pas atteint, c'était le crédit que cette imputation avait paru rencontrer chez certains esprits. Des hommes d'un caractère élevé comme M. Jean Reynaud, comme M. Charton, attachés tous deux au ministère de l'instruction publique, l'avaient, dès le premier jour, réduite à sa valeur; toutefois, dans

un parti où la défiance est une vertu, il devait se trouver des esprits plus enclins au soupçon, et ces soupçons se manifestèrent assez ouvertement pour que Sainte-Beuve crût devoir donner sa démission de conservateur à la bibliothèque Mazarine, ne voulant pas, a-t-il écrit plus tard, s'exposer de nouveau à de pareils interrogatoires. Ainsi, par le fait des événements de février, il se voyait à la fois brusquement jeté hors d'un milieu social qui lui plaisait, troublé dans le calme d'une vie qu'il jugeait indispensable au libre jeu de ses facultés, et en fin de compte obligé de se démettre d'une place dont les émoluments lui assuraient une existence indépendante de ses travaux littéraires. On conçoit que tous ces désagréments réunis lui aient laissé quelque amertume contre les révolutions en général, et qu'il ait en particulier déploré *l'immaturité* de celle de février.

Il était dans une situation que l'honorable médiocrité de sa fortune rendait assez précaire, lorsqu'il prêta l'oreille à des propositions qui lui vinrent de l'étranger. Pour la deuxième fois il se déroba par un exil volontaire à des agitations d'une nature, il est vrai, bien différente, et il accepta de professer à l'université de Liège

un cours de littérature française. Ce fut au mois d'octobre 1848 qu'il s'expatria, non sans être en butte dans la presse à d'assez vives attaques pour son départ. Sainte-Beuve n'a jamais bien compris la nature du grief que concurent contre lui les gens de cœur. Il ne vit dans leurs reproches que des tracasseries qui l'aigrirent, et c'est à partir de ce moment que tout ce qu'il avait amassé dans son cœur depuis vingt ans d'amertume, de ressentiments et de bile commença à se trahir et à se distiller. Il avait choisi pour sujet de son cours : *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Ce choix était peut-être un peu prématuré. Chateaubriand venait à peine de mourir, et tout le monde devait craindre qu'il ne fût bientôt suivi dans la tombe par celle dont les soins affectueux avaient embelli les derniers instants de sa vie. La bienveillance avec laquelle Sainte-Beuve avait été reçu dans le cercle de l'Abbaye-aux-Bois ne s'était pas un instant démentie. Les trois lettres inédites, adressées par lui à madame Récamier, qu'il nous est permis d'insérer ici, montrent à quel point il appréciait cette bienveillance et savait s'en montrer reconnaissant :

« 4 juin.

« Madame,

« Croyez que j'ai été sensiblement touché de votre attention trois fois aimable de ce matin. Cela vous ressemble et il n'y a que la Clémence et la Grâce en personne pour avoir idée de ces choses-là. Je suis tout à fait mieux et depuis hier ce n'est pour moi qu'une question de patience et presque de chaussure. D'ici à peu de jours je compte bien marcher assez décemment pour vous aller porter, Madame, mes remerciements sentis, et mes hommages inaltérables.

« SAINTE-BEUVE. »

« Ce 24 juillet.

« Madame,

« Aussitôt votre bienfaisant message arrivé par les mains du bon M. Ballanche, j'ai couru chez madame Valmore. Elle était sur le point de partir pour Rouen où une affaire l'appelait. Elle a reçu avec une sensibilité qui s'exprimait mieux que par des paroles ce témoignage d'une bonté qu'on n'a jamais invoquée en vain. Elle courra vous en remercier à son retour. J'aurai moi-même l'honneur d'aller vous saluer aujourd'hui, Madame, et de vous redire combien vous avez fait là ce que vous êtes coutumière de faire en tout temps et en lieu. »

« Madame,

« J'ai besoin de vous dire combien, sans avoir eu l'honneur de vous voir depuis si longtemps, je n'ai pourtant pas cessé de penser à vous. Mais en outre de la fatigue j'ai été occupé, plus que je n'avais pensé d'abord, de ce que j'ai tant de désir de vous lire, et de faire entendre à M. de Chateaubriand. Cela s'est étendu par la quantité des détails intéressants que j'ai trouvés près de madame de Fontanes et qu'il m'eût coûté de négliger. Je n'aurai pas terminé cette longue notice avant la fin de la semaine; aussitôt terminée, mon premier soin sera de vous l'aller lire et de vous dire combien les empêchements de toute sorte qui m'ont retenu loin de l'Abbaye ces dernières semaines ne sont pas des négligences de respect, ni, permettez-moi d'ajouter, Madame, des négligences de cœur.

« Veuillez recevoir l'expression de mes hommages les plus dévoués et les plus profondément sentis.

« SAINTE-BEUVE. »

« P.-S. — M. de Chateaubriand m'a inspiré par sa haute louange une tâche si flatteuse mais si délicate, qu'il me pardonnera d'avoir à redoubler de soins pour la remplir. »

Avec Chateaubriand lui-même, les relations de Sainte-Beuve avaient toujours été sinon intimes, du moins cordiales d'un côté et respec-

tueuses de l'autre. Les lettres que j'ai déjà citées en fournissent la preuve. Chateaubriand n'avait cessé de porter un vif intérêt aux succès littéraires de Sainte-Beuve, et Sainte-Beuve aimait de son côté à prendre Chateaubriand pour juge de ses écrits, et à lui donner la primeur de ses œuvres.

« J'avais espéré, Madame, écrivait-il à madame Récamier, jusqu'au dernier moment pouvoir rallier à temps mes notes et mes souvenirs pour offrir, à vous et à M. de Chateaubriand, un commencement vrai, un morceau qui fût un peu digne d'une si honorable et flatteuse attention (il s'agissait de son histoire de Port-Royal)... Mais je n'ai pu atteindre à rien de satisfaisant dans cet essai qui n'eût d'ailleurs été qu'un travail provisoire, qui n'eût rien appris ni peint de nouveau à mes deux auditeurs, si indulgents qu'ils eussent voulu être... et puis M. de Chateaubriand au bout, en perspective, pour juger cela! un tel arbitre du coup d'essai! ce bon sens couronné d'éclat, jugeant avec son sourire le plus bienveillant, mais avec cette sagacité inévitable du regard une épreuve pâle, inachevée, manquant de cette réalité de détail qui suppléerait du moins aux éclaircs que je n'ai pas et que ce sujet doit voiler. J'ai donc été plutôt arrêté que hâté, Madame, par le désir même d'être digne de votre attention et de celle de M. de Chateaubriand. Vous me pardonnerez, j'ose l'espérer. M. de Chateaubriand me pardonnera aussi, j'espère; si

je parais avoir un tort envers sa bienveillance, j'ai bien à cœur de le réparer, et mon premier commencement, sérieux et véritable, lui sera aussitôt soumis, s'il consent encore à s'y prêter. »

Cette bienveillance de M. de Chateaubriand, Sainte-Beuve s'était, il faut être juste, efforcé de son côté de la reconnaître. Il avait assisté, dans le salon de madame Récamier, à la première lecture des *Mémoires d'outre-tombe*, dont il avait rendu compte dans un article où les expressions de *grand poëte*, de *vieux nocher*, de *jeune aigle*, se pressent sous sa plume. Il n'y avait pas encore bien longtemps qu'il avait déguisé la faiblesse de la *Vie de Rancé* sous un voile d'éloges dont il cherchait à excuser plus tard la complaisance en disant : « Le livre était manifestement si faible, que le sentiment qui m'en faisait dire du bien était au-dessus du soupçon. » Ce même sentiment aurait donc pu, ce semble, lui inspirer pour Chateaubriand, mort depuis un an à peine, sinon l'indulgence, du moins l'équité. On sait comment il l'a traité et comment, dans le portrait qu'il en a tracé, toutes les rides qui déparent cette grande figure sont si fortement marquées, toutes les taches mises dans une lumière si crue que la beauté et la

noblesse originaires des traits disparaissent sous cette couche factice. On sait également avec quel acharnement il a poursuivi sa mémoire (comme s'il avait été piqué au jeu par les reproches) dans ses articles sur *Chateaubriand romanesque et amoureux*, sur *Chateaubriand homme politique*, sur *Chateaubriand jugé par un ami intime*. Ce fut le commencement et la première en date de ses vengeances sans qu'on puisse découvrir de quels affronts il croyait avoir à se venger, sauf peut-être d'avoir occupé dans ce cercle brillant de l'Abbaye-aux-Bois une situation un peu effacée, et d'y être demeuré trop longtemps dans cette attitude un peu humble qu'il se plaisait à prendre au début, mais dans laquelle il n'aimait pas qu'on le laissât.

Sainte-Beuve dut aux préoccupations de l'opinion publique d'échapper à l'orage que son cours (dont il ajourna au reste la publication) aurait assurément soulevé parmi les derniers survivants du cercle de l'Abbaye-aux-Bois, si ce cours avait été professé en France. Aussi, lorsque, une fois parvenu au terme de sa campagne de Sambre-et-Meuse (comme l'appelait M. Quinet), il vint s'établir de nouveau à Paris au mois de septembre 1849 pour jouir du rétablis-

sément relatif de l'ordre et pour partager les fruits d'une victoire à laquelle il n'avait pas contribué, il se trouvait contraint d'attirer de nouveau sur lui l'attention d'un public fatigué et repu d'émotions. Il lui fallait trouver un nouvel organe de publicité, d'où il pût s'adresser périodiquement à des lecteurs encore distraits pour forcer en quelque sorte leur attention, et pour ramener au culte des lettres des esprits qu'avait uniquement absorbés le soin de leur sécurité personnelle. Ce fut à cette époque que le docteur Véron, l'ancien *impresario* de l'Opéra, engagea Sainte-Beuve à entrer au *Constitutionnel*, qu'il dirigeait alors, et à écrire chaque semaine dans le numéro du lundi un article de critique littéraire. Sainte-Beuve accepta d'emblée cette proposition, qui avait de quoi effrayer un moins laborieux que lui, et ce fut au mois d'octobre 1849 qu'il publia son premier article.

Ce sera un jour un curieux sujet d'études que le lent développement de l'esprit critique en France depuis ses premiers bégaiements et ses premières audaces dans Montaigne et dans Bayle jusqu'à son complet épanouissement dans cette seconde moitié de notre siècle, où il menace de tout envahir. *Les Causeries du lundi*

apparaîtront comme le dernier terme et la dernière étape de cette marche ascendante, elles seront un peu pour la critique du XIX^e siècle, ce qu'est la Somme de saint Thomas pour la théologie du moyen âge : le monument le plus complet et le plus achevé. Mais, avant de marquer la place que cette œuvre devra tenir dans l'histoire de la critique, il importe d'en bien discerner les époques et d'en indiquer les phases. A ne considérer que de loin et dans son ensemble cette œuvre des *Lundis*, qui, en joignant les deux séries, ne comprend pas moins de vingt-huit volumes, on pourrait, en se laissant tromper par la similitude de la forme, lui attribuer un caractère d'unité et d'ensemble que les détails de l'exécution sont loin de présenter. Durant cette période de vingt années qui s'écoule depuis le premier jusqu'au dernier *lundi*, et qui a été marquée par des événements si divers, un esprit aussi mobile et aussi ouvert que celui de Sainte-Beuve n'a pas vécu en effet sous une impression constante et uniforme. Ni les évolutions du goût et de l'esprit littéraire, ni les découvertes de la science, ni les points nouveaux de l'horizon intellectuel sur lesquels la lumière a été portée ne l'ont trouvé indiffé-

rent ou aveugle. Sans doute, il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans les *Causeries du lundi* ces brusques changements de ton qui donnent tant de variété et d'intérêt à l'œuvre des premières années de Sainte-Beuve; mais il y a en quelque sorte, dans l'œuvre critique qui a rempli la seconde moitié de sa vie, plusieurs couches successives, et celle qui a fini par recouvrir les autres ne doit pas nous empêcher de creuser sous sa surface pour apercevoir les précédentes. Cette œuvre vaut assurément la peine qu'on s'arrête à l'examiner de près.

X

Les premières *Causeries du Lundi*. — Article des Regrets.
— Entrée au *Moniteur officiel*. — Échec au Collège de France. — Retour au *Moniteur*.

La première époque que je distingue dans les *Causeries du lundi* est celle qui s'étend depuis l'ouverture de la série jusqu'à l'époque du 2 décembre et des événements politiques qui l'ont suivi. Au début de cette période, Sainte-Beuve s'essaye en quelque sorte au genre nouveau qu'il veut inaugurer, et il ne sait pas encore à quels lecteurs il s'adresse. Assurément ce n'était pas l'habitude de la critique littéraire qui lui manquait; mais il avait un peu perdu le train de cette allure rapide et brillante qu'impose à un écrivain l'étroite carrière comprise dans les colonnes d'un journal. C'était à des études plus lentes, plus développées, plus com-

plaisantes, qu'il avait pris l'habitude de s'adonner, depuis qu'il avait renoncé à la critique militante du *Globe* et du *National*. Assembler sous une forme plus concise et plus vive les traits épars des portraits auxquels naguère il travaillait à loisir, et s'assujettir à l'obligation d'avoir terminé son travail au jour et à l'heure indiqués, c'était se soumettre à une transformation qui exigeait une singulière souplesse chez un écrivain parvenu à la maturité. Toutefois ce n'est point purement à ces difficultés de métier qu'il faut attribuer le ton circonspect et la couleur un peu pâle des articles écrits par Sainte-Beuve durant ces trois premières années. L'état flottant des esprits auxquels il ne savait comment plaire et presque comment parler, le brouillard qui voilait l'avenir aux regards les plus pénétrants, l'incertitude même du lendemain dont personne ne pouvait prévoir les surprises, tout conseillait à un critique qui, suivant ses expressions, n'était pas un héros, une réserve prudente dont Sainte-Beuve n'avait garde de se départir. On savait bien quels étaient les vaincus de la veille; mais peu s'en fallait qu'ils ne fussent redevenus les maîtres du jour, et personne en tout cas ne pouvait pré-

voir les vainqueurs du lendemain. Aussi c'est merveille de voir comme Sainte-Beuve entend l'art de ne se brouiller avec personne. Parle-t-il de la famille royale que la révolution de février vient d'envoyer en exil, c'est pour rendre hommage à la jeune princesse que quinze ans auparavant on avait vue arriver à Fontainebleau, désirée et fêtée non moins que ne l'avait été la duchesse de Bourgogne, et possédant de plus qu'elle l'élévation morale et les hautes vertus. Même hommage spontané, même convenance et respect dans le ton quand il consacre un article à la mémoire de madame la duchesse d'Angoulême. Sur le compte des hommes qui naguère encore étaient au pouvoir, M. Guizot, M. Cousin, M. Villemain, il continue à s'exprimer sur le ton d'une bienveillance équitable à laquelle une pointe d'ironie commence à peine à se mêler. S'il est encore plein d'égards pour le passé, il ne néglige pas cependant de tourner parfois ses regards du côté où le soleil se lèvera peut-être. Il ne déguise pas sa haine pour le parti révolutionnaire, et il en démasque avec courage les prétendus héros dans son étude sur *Camille Desmoulins*; en revanche, il ne témoigne aucune malveillance, aucun parti pris de sévé-

rité vis-à-vis de cette démocratie si brusquement triomphante dont il disait spirituellement qu'elle était devenue Monsieur le Dauphin. Dans un article bien joli, bien profond, et qui est encore à méditer aujourd'hui, sur *les lectures publiques du soir*, il examine les meilleurs moyens de faire l'éducation littéraire (il ne parle pas de l'éducation politique) de ce peuple de Paris et de cette classe ouvrière dont il note avec intelligence et sympathie les instincts, les tendances, les impressions; mais ce n'est point seulement cette puissance populaire, confuse et impersonnelle en quelque sorte, qui obtient ses hommages discrets. On sent qu'il est secrètement attiré vers une personnification plus vivante et plus tangible de la force. Durant cette période de trois années, il ne revient pas à moins de quatre reprises différentes sur l'histoire de Napoléon I^{er}, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et, bien qu'il ait le bon goût de s'abstenir de toute allusion directe, il n'est pas malaisé de deviner quel respect et quelle admiration lui inspire le génie despotique, mais puissant, qui réorganisa la France avant de la ruiner. On devine les espérances que ce nom lui inspire, et l'impatience avec laquelle

il attend, « en présence de cette sauvagerie menaçante, l'apparition de quelqu'un de ces hommes puissants et rares auxquels le cri public fait appel, qui comprennent à fond la nature des choses, et qui de même qu'ils auraient autrefois rassemblé les peuplades errantes, rallient aujourd'hui les classes énerchées et démoralisées, les rassemblent encore une fois en faisceau, et réinventent, à vrai dire, la société en en cachant de nouveau la base et en la recouvrant d'un autel. » Aussi, lorsqu'on vit surgir dans une nuit de surprise, non pas un homme rare et puissant, mais un fantôme qui n'avait que l'ombre de cette puissance, Sainte-Beuve fut-il un des premiers à se ranger ouvertement derrière lui.

Je n'aurai pas l'étroitesse de m'indigner de ce que Sainte-Beuve n'a pas jugé le 2 décembre au point de vue nécessairement un peu passionné de ceux qui en ont été les victimes. Il faut savoir faire la part des divergences de situation et d'opinion. Sainte-Beuve n'avait point de goût pour ces formes du gouvernement constitutionnel qui demeurent cependant l'idéal politique des esprits d'élite dans notre pays. Il n'avait pas attendu la chute du gouvernement

de juillet pour témoigner de son dédain d'homme de lettres vis-à-vis de ce qu'il appelait l'orgie parlementaire. Sainte-Beuve n'était même pas de la race des libéraux, c'est-à-dire de ceux qui croient que, tout compte fait, et dans un état de civilisation donnée, le bien triomphe du mal à armes égales, et la vérité de l'erreur. Ainsi entendu, le nombre des libéraux n'est pas grand en France, et ils ont éprouvé, depuis près d'un siècle, assez de mécomptes pour n'avoir pas le droit d'excommunier quiconque n'est pas de leur église. Je ne reprocherai même pas à Sainte-Beuve de n'avoir pas ressenti assez vivement ce qu'il y eut de brutal et même d'inhumain dans les procédés employés durant ces tristes journées qui virent emprisonner sans droit les plus illustres citoyens, et ensanglanter inutilement les boulevards. Je sais que dans les temps où la société est en péril il y a des esprits, même parmi les plus vigoureux et les plus respectueux de la légalité, qui ne croient pas payer trop cher, au prix d'une violation momentanée de la loi, l'assurance de l'ordre et le rétablissement de la sécurité sociale. Je pardonnerais donc à la rigueur à Sainte-Beuve de n'avoir été ni plus brave, ni plus épris de la lé-

galité que ces esprits dont je veux parler ; ce qui est sans excuse, ce qui n'a trouvé grâce devant aucun esprit honnête et impartial, c'est son attitude hautaine et insultante vis-à-vis de ses anciens amis, vaincus dans cette journée. Rien n'avait été plus digne, plus retenu, plus résigné que leur conduite au lendemain de la défaite. Si quelque plainte ardente s'était fait entendre, c'était à l'étranger qu'elle avait retenti, et, quoi qu'on en pût penser, il n'y avait certes rien qui prêtât à rire dans la conduite des hommes qui avaient préféré un exil volontaire à l'humiliation du silence. Rien ne justifiait donc l'attaque violente que, dans l'article intitulé *les Regrets*, il dirigea contre ce qu'il lui a plu d'appeler depuis l'état-major des salons, mais en réalité contre ses anciens amis littéraires et politiques, dont quelques-uns avaient été ses protecteurs. Le scandale de cet article attrista tous les amis de Sainte-Beuve, ceux-là même qui étaient le plus étrangers à la politique et qui avaient accepté sans trop de façon les bienfaits du nouveau régime. Pour s'édifier lui-même sur la gravité de l'acte qu'il venait de commettre, Sainte-Beuve n'aurait eu qu'à méditer la leçon contenue dans un des documents de son *Histoire de Port-Royal*.

Lorsque, au plus fort de la persécution dirigée contre les solitaires, l'abbé de Rancé, soucieux de se dégager d'une amitié compromettante, se fut mis à couvert de tout danger en refusant à l'un des pères de Port-Royal l'entrée de son monastère, le modeste et doux Tillemont prit la plume et lui écrivit une longue lettre où je relève ce passage : « Pourquoi vous déclarer contre des personnes que le monde n'aime pas, et ajouter de nouvelles douleurs à leurs plaies?... Quel air cela a-t-il, je ne dis pas parmi les saints, mais parmi ceux qui ont de l'honneur? » Eh bien ! je demande à mon tour quel air cela avait-il, je ne dis pas parmi les libéraux, je ne dis pas parmi les hommes de parti, je dis parmi ceux qui avaient de l'honneur, d'élever ainsi la voix contre des vaincus au lendemain de leur défaite, de leur prodiguer la raillerie et presque l'insulte ? La parole perdue, tel était le mal dont, au dire de Sainte-Beuve, souffraient ses anciens amis. Comment, perdue ! c'était enlevée qu'il aurait fallu dire. Sainte-Beuve le savait bien. Il savait que pour répondre à cette brutale agression, qui eut les honneurs d'une reproduction dans *le Moniteur officiel*, ceux auxquels il s'était attaqué n'auraient pas dans la riposte les mêmes

franchises qu'il avait eues dans l'attaque; il savait que six mois à peine après la suppression de dix journaux, en plein temps d'avertissemens et de suspensions arbitraires, la moindre parole devait être pesée, la moindre vivacité faisait courir un danger. Dans ces circonstances, la publication de l'article des *Regrets* était une agression sans courage et sans péril, dont le souvenir a pesé lourdement sur la mémoire de Sainte-Beuve. Ses amis les plus fidèles n'ont même pas essayé de l'en disculper.

Cet article des *Regrets* marque en quelque sorte le point de départ d'une phase nouvelle dans l'existence de Sainte-Beuve. Le premier résultat fut de rompre ses liens, déjà singulièrement distendus, avec les salons élégans dont il avait goûté si fort l'intimité durant les dernières années du régime de juillet. Rien d'ailleurs ne l'y retenait plus. Madame d'Arbouville était morte, et cette irréparable amie, comme il l'appelait avec tristesse, ne pouvait plus lui renouveler le conseil charmant qu'elle lui donnait autrefois. « Ce qui est bon, lui disait-elle, ce qui est doux entre gens qui s'estiment, c'est de tenir à l'approbation morale jusqu'à concurrence de son indépendance : vou-

loir plaire et rester libre, c'est le moyen de bien faire. » Sainte-Beuve paraissait avoir renoncé à cette approbation morale. Il ne devait pas tarder d'ailleurs à rencontrer dans une autre société des relations augustes sur le caractère desquelles j'aurai à revenir, et qui avaient de quoi le dédommager. L'article des *Regrets* reçut bientôt sa récompense par l'offre qui lui fut faite de continuer au *Moniteur officiel* l'entreprise littéraire qu'il avait commencée au *Constitutionnel*. Sainte-Beuve accepta cette proposition, et cette série nouvelle s'ouvrit le 6 décembre 1852 par un article consacré à l'abbé Barthélemy.

Ce n'est pas seulement parce qu'elles ont été publiées dans un nouveau recueil que les études insérées par Sainte-Beuve au *Moniteur officiel* méritent d'être examinées à part; c'est aussi parce qu'elles diffèrent par le choix des sujets et par la gravité du ton. L'attention de Sainte-Beuve s'écarte des personnages purement littéraires pour se porter de préférence sur les hommes publics qui ont joué un rôle dans l'histoire de leur temps, soit qu'ils en aient été une des figures dominantes ou du moins principales, comme Henri IV, Sully, Richelieu, Frédéric le

Grand, Franklin, soit qu'ils aient tenu un rang secondaire, mais encore brillant, comme le président Jeannin, le cardinal de Bernis, Bailly, M. Rœderer, M. Daru. A peine se laisse-t-il aller à dessiner des figures plus souriantes, comme celles de Marguerite de Navarre et Gabrielle d'Estrée. Ce n'est que lorsqu'il est enhardi par plusieurs années de collaboration au journal officiel qu'il se familiarise au point de traiter des sujets moins graves et plus littéraires, comme dans ses études sur Cowper, sur Chapelle et Bachaumont, sur Léopold Robert ; mais le ton ne perd rien de sa gravité et de sa circonspection. Point de chaleur, point d'éclat, point de traits trop aiguisés ; rien qui rappelle les vivacités du *Globe* ou du *National*, ni qui fasse pressentir les malices dont les *Nouveaux Lundis* seront semés : tout au plus quelques ripostes, comme l'article en réponse au discours de M. Mignet où celui-ci, faisant l'éloge de Jouffroy, avait laissé pressentir la crainte que le nouveau régime ne fût point très-favorable au développement des études philosophiques. Ce qui distingue surtout ces articles, c'est une réserve qui va jusqu'à la timidité, dans la manière de traiter les sujets qui pourraient éveiller quelques

susceptibilités. Il parle de saint François de Sales et de Bourdaloue avec une finesse bienveillante dont la délicatesse des consciences catholiques ne saurait se froisser. Il y a plus d'une maison religieuse dans laquelle, à l'heure actuelle, on donne parfois lecture au réfectoire de ses articles sur Bourdaloue. Le temps où ils ont été écrits est en effet celui de ce que Sainte-Beuve appelle lui-même « l'union et le libre concert entre l'Église et l'État, » union et concert auquel il applaudit. C'est le temps où, en gage de cette alliance, l'empereur envoie aux marins de la flotte une statue de la Vierge. Sainte-Beuve célèbre l'envoi de cette statue, « signe charmant de douce influence regagnée et socialement rétablie, reçue avec reconnaissance en protectrice et en patronne. » Il n'a garde de troubler par une note trop libre et trop retentissante l'harmonie silencieuse qui régnait encore entre les éléments si divers contenus sous la main du despotisme, et comme témoignage de reconnaissance pour ce silence assuré qu'il croit favorable aux lettres, il clôt ou plutôt il suspend en 1855 la série des *lundis* par un article sur le plan d'études des lycées dressé par M. Fortoul, alors ministre de l'ins-

truction publique. Dans cet article, il confond en un même dithyrambe et le ministre qui venait d'inaugurer le système déjà vivement attaqué de la *bifurcation* et le prince qui, après s'être prononcé autrefois pour la prédominance de l'élément scientifique dans l'éducation, avait fait preuve d'une si haute impartialité « et s'était montré l'homme de son nouveau rôle et de sa destinée publique, lorsque dans l'œuvre de conciliation il avait laissé faire une si large place à l'opinion opposée. » Ces éloges, auxquels le caractère officiel du journal où ils étaient insérés enlevait quelque peu de leur prix, étaient la récompense de sa nomination récente, proposée par M. Fortoul, agréée par l'empereur, à la chaire de poésie latine au Collège de France, nomination qui, il faut le dire, avait eu lieu sur la présentation presque unanime du Collège même et de l'Académie des Inscriptions. C'était le 9 mars 1855 seulement que devait s'ouvrir son cours; mais dès le 8 janvier il croyait devoir interrompre la série de ses *lundis* pour mieux se préparer à ses débuts de professeur. On sait quelle fut la fortune de ce cours, et qu'il fut entravé dès les premières leçons par les manifestations hostiles de la

jeunesse. Comme cette mésaventure est le fait dominant de cette phase de la vie littéraire de Sainte-Beuve, comme l'affront public qu'il reçut ce jour-là est l'explication du tournant décisif qu'il prit à partir de cette époque, il faut s'arrêter un moment à en marquer les causes et les effets.

Depuis qu'il se connaissait lui-même, Sainte-Beuve avait toujours été en secret très-amoureux de la popularité, — non pas de cette popularité bruyante qui entraîne la foule sur les pas d'un Lafayette ou d'un Prim, mais de cette popularité élégante que d'éclatants succès assurent dans le monde poli et lettré. C'était l'amour de cette popularité qui lui avait fait renoncer avec tant de regrets à sa prétendue vocation poétique, et qui lui avait inspiré un si mauvais vouloir contre ses anciens maîtres ou collaborateurs du *Globe*, dont la politique avait fait retentir les noms de bouche en bouche. Une secrète amertume s'était toujours amassée au fond de son cœur d'avoir vu les Lamartine, les Hugo, les Musset d'un côté, les Guizot, les Thiers, les Cousin de l'autre, en pleine possession de cette vogue qui avait toujours été l'objet de son ambition. Il avait cependant le juste

sentiment que la suite non interrompue de ses brillantes études, poursuivies depuis près de vingt ans, l'avait peu à peu fait sortir, non par une brusque secousse, mais par une ascension continue, de la région moyenne où il avait pu craindre de se voir éternellement confiné, et il se voyait à la veille d'arriver par une voie plus lente au premier rang. Peut-être, en acceptant de monter, pour la première fois en France, dans une chaire de professeur, avait-il présent à l'esprit le souvenir de ces cours fameux et populaires de la Restauration, où la jeunesse se pressait en foule et dont l'ouverture et la suspension étaient des événements politiques. Il allait enfin se trouver face à face avec le vrai public et il espérait que ce public consacrerait son succès et son rang. On sait comment il fut reçu. L'accueil de son auditoire fut tellement hostile, et le professeur lui-même fut l'objet de manifestations tellement outrageantes, que le cours dut être suspendu à la deuxième séance.

Je n'ai garde de m'ériger en apologiste de ces leçons tumultueuses qu'un public souvent très-mélangé se croit en droit de donner à certains professeurs, leçons toujours grossières dans la forme et souvent inspirées dans le fond par

des sentiments peu équitables ; seulement il ne faudrait pas se laisser induire en erreur par la version que Sainte-Beuve et ses amis se sont par la suite efforcés de répandre. Sainte-Beuve se plaisait à croire et à faire croire qu'il avait succombé devant une coalition de rancunes littéraires que l'exercice indépendant de son métier de critique avait amassées contre lui. A l'entendre, il aurait été la victime d'une cabale d'auteurs froissés qui avaient saisi cette occasion de prendre leur revanche. Sans doute l'indépendance des jugements de Sainte-Beuve avait dû ameuter contre lui beaucoup d'ennemis durant une carrière déjà longue, et il avait eu déjà, il devait avoir encore avec des auteurs contemporains des démêlés dont sa querelle avec Balzac est demeurée la plus célèbre ; pourtant un auditoire tout entier ne se compose pas d'écrivains mécontents, et ce n'était pas un sentiment de vanité blessée qui surexcitait cette foule si passionnément hostile. Ce qui l'animait contre Sainte-Beuve, c'était, il faut le dire, son attitude vis-à-vis du nouveau régime, attitude dont l'obséquiosité contrastait si étrangement avec son hostilité républicaine aux débuts du gouvernement de juillet et sa complaisance à la fin

L'accueil fait au professeur de poésie latine était une leçon adressée par la jeunesse libérale à l'auteur des *Regrets*, leçon brutale sans doute et déplacée, mais qui fut d'autant plus vivement sentie par lui qu'elle était mieux méritée. L'amertume de Sainte-Beuve fut profonde, et peu s'en fallut qu'elle ne tournât à l'exaltation. On a raconté l'histoire peu vraisemblable du dessein qu'il aurait formé de venir à sa troisième leçon avec deux pistolets dont il aurait déchargé l'un sur l'auditoire et dont l'autre lui aurait servi à se faire sauter la cervelle. Cette anecdote tragique me laisse assez incrédule ; il est certain cependant que, dans les premiers temps qui suivirent la suspension de son cours, Sainte-Beuve ne sortait pas sans avoir un grand poignard dans sa manche ; il prétendait qu'il pouvait se trouver exposé à des attaques personnelles. Je ne crois pas que l'animation des étudiants contre Sainte-Beuve risquât de se porter jusqu'à ces extrémités, et cette histoire me paraît être un peu le pendant de celle de Rousseau avec les enfants de Mottier-Travers ; toutefois ce petit fait montre bien l'ébranlement qu'avait reçu l'esprit de Sainte-Beuve et la trace que des souvenirs aussi cruels

avaient dû laisser dans cette nature vindicative.

A l'extérieur du moins, Sainte-Beuve supporta l'épreuve avec beaucoup de dignité, sans faire entendre ni plaintes, ni récriminations. Il eut à cœur de poursuivre le plan d'études qu'il s'était tracé en vue de son cours, et de soumettre en quelque sorte au vrai public des lecteurs son différend avec le public du Collège de France en donnant la forme d'un livre aux leçons qu'il avait préparées. De là son étude sur *Virgile*, qui parut en un volume en 1857. Cette étude constitue une partie détachée de l'œuvre critique de Sainte-Beuve, qui est intéressante sans être tout à fait supérieure. Il n'avait peut-être pas en effet ce sens direct et simple des grands modèles de l'antique qui a inspiré des critiques moins ingénieux et moins spirituels que lui. Dans les rares études qu'il avait consacrées jusque-là aux anciens, il s'était arrêté de préférence à l'entour des anthologies, et ses prédilections paraissaient le porter vers Anacréon ou Théocrite. Sur la fin de sa carrière littéraire, il remonta cependant jusqu'à des sources plus élevées et plus pures, et il se reprit de passion pour le grec et pour Homère ;

mais, dans son étude sur *Virgile*, sa prédisposition constante est encore de rechercher ce qui est ingénieux et joli plutôt que ce qui est simple et beau. Il ne fait pas sentir toute la distance qui sépare le chef-d'œuvre de l'œuvre d'art, et après avoir lu l'étude sur *Quintus de Smyrne*, qui fait suite à celle sur *Virgile*, on est tenté de se demander si la postérité a eu raison d'établir une aussi profonde différence entre les poèmes de ce Grec de la décadence et l'*Iliade* ou l'*Énéide*.

Cette étude était cependant une noble et suffisante réponse que le professeur réduit au silence adressait à son auditoire indocile. La majeure partie des chapitres qui composent le volume sur *Virgile* avait paru en articles dans *le Moniteur*, et, son travail achevé, Sainte-Beuve reprit, avec moins de régularité cependant, ses études littéraires du lundi. Ces études, qui forment les trois derniers volumes des *Causeries du lundi*, et dont quelques-unes ont paru dans d'autres recueils que *le Moniteur*, marquent la transition entre la série des premiers articles insérés par Sainte-Beuve au *Moniteur officiel* et celle qu'il inaugurerait en 1861 au *Constitutionnel*. Le ton en est déjà beaucoup plus dégagé qu'au début

de sa collaboration au journal de l'empire. On sent que le recueil où il écrit ne lui inspire déjà plus le même respect. Il a l'allure plus franche, le mot plus vif et plus libre. Le choix des sujets ne laisse pas aussi de s'être quelque peu modifié. Les grands personnages politiques et militaires y tiennent encore leur place, et ceux qui ont joué un rôle dans l'histoire militaire du premier ou du second empire, Joubert, Pelleport, Friant, Saint-Arnaud, y sont étudiés avec une curiosité bienveillante; ce sont cependant les études purement littéraires qui dominent et qui s'entre-mêlent avec des portraits de femmes. Enfin Sainte-Beuve aborde pour la première fois et résolument l'étude de la littérature du second empire.

De quelque opinion qu'on fasse profession, on ne saurait contester que les premières années du second empire n'aient été une époque particulièrement stérile au point de vue littéraire. Je ne suis pas de ceux qui croient que le despotisme étouffe le génie et que la liberté seule est favorable aux lettres. L'histoire serait là pour donner plus d'un démenti à une théorie aussi absolue. Cependant il est certain que les époques de fatigue et d'affaissement qui suivent

les violentes commotions politiques ne sont pas très-favorables à la vivacité des impressions poétiques et littéraires, et c'est ainsi qu'on peut expliquer sans aucun esprit de parti la stérilité incontestable dont je parlais tout à l'heure; mais l'esprit de parti ne laissait pas de s'en emparer il y a vingt ans, et c'était un lieu commun dans le monde de l'opposition libérale que de passer au compte du régime politique la décadence de la littérature. Sainte-Beuve, dont l'amour des lettres demeurait la passion dominante, était piqué au vif de cette accusation dirigée contre un régime auquel il avait donné son adhésion, et il devait en ressentir d'autant plus vivement l'aiguillon qu'il n'en pouvait méconnaître la justesse apparente. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été à l'affût de tous les symptômes d'un réveil littéraire, et que, discernant dans la génération nouvelle des hommes de la valeur de M. Renan et de M. Taine, il ait crié bien haut leurs mérites, ne fût-ce que pour secouer le sommeil d'une jeunesse engourdie. La tournure naturelle de son génie le poussait également à apprécier avec bienveillance la tendance nouvelle des esprits et des talents, tendance scientifique et matérialiste dans la

philosophie et la critique, tendance réaliste dans la littérature romanesque. Quelle qu'eût été d'ailleurs cette tendance nouvelle des esprits, dans quelque route qu'ils fussent disposés à s'engager, il est probable que Sainte-Beuve n'aurait pas fait beaucoup de difficulté pour les suivre. Sa prétention avait toujours été d'être un esprit ouvert, sans préjugés, sans traditions, sans routine. Tout comprendre, telle était sa devise, et il n'était pas homme à se mettre en travers d'un courant, quel qu'il fût. Ce double parti pris de réhabiliter la fécondité littéraire du régime impérial et de ne pas se laisser classer parmi les esprits arriérés et amoureux du passé, qui allait donner tant de vie et de jeunesse à sa critique, devait aussi le conduire à de singulières erreurs, pour ne pas dire à d'inexplicables complaisances. Passe encore qu'il ait défendu contre ses détracteurs M. Flaubert, et qu'il ait pardonné à quelques-unes des scènes de *Madame Bovary* en faveur de la triste, mais incontestable vérité de ces peintures de la vie bourgeoise. Il trouvait d'ailleurs quelques ressemblances entre les inspirations de M. Flaubert et celles de Joseph Delorme. « Et moi aussi, j'ai fait mon fiacre, » s'écriait-

il après avoir lu un des passages de *Madame Bovary*, et il récitait avec complaisance à M. Levallois un de ses premiers sonnets; cependant j'ai peine à croire à la sincérité de son admiration pour l'auteur de *Fanny* et pour ceux d'*Henriette Maréchal*. « Sur quels autels sacrifiez-vous? » lui disait un jour à ce propos, et d'un ton de reproche, M. Morand. « Sacrificateur pour n'être point sacrifié, lui répondait Sainte-Beuve. Vous ne savez pas; c'est un flot qui monte, et, si nous n'entrons pas un peu dans leurs eaux, ils nous submergeront. »

Ainsi, dans cet hommage payé par Sainte-Beuve au réalisme de l'école moderne, il entrait une part de calcul et de prudence. C'était un ressouvenir de cette timidité de sa jeunesse dont parlait M. Morand; mais comment regretter cette concession quand elle nous a valu de sa part tant d'aperçus nouveaux, tant d'études charmantes, et ne fût-ce qu'une page, que je citerai ici, parce que Sainte-Beuve y marque la mesure et le temps d'arrêt dans la peinture de la vérité, oubliant un instant ses complaisances pour ceux qui étaient allés au delà. « Réalité, tu es le fond de la vie, et comme telle, même dans tes aspérités, même dans tes rudesses, tu

attaches les esprits sérieux et tu as pour eux un charme. Et pourtant, à la longue et toute seule, tu finirais par rebuter insensiblement, par rassasier; tu es trop souvent plate, vulgaire et lassante. C'est bien assez de te rencontrer à chaque pas dans la vie; on veut du moins dans l'art, en te retrouvant et en te sentant présente ou voisine, toujours avoir affaire à autre chose que toi... Il te faut le sentiment, un coin de sympathie, un rayon moral qui te traverse et vienne éclairer, ne fût-ce que par quelque fente ou par quelque ouverture... Il te faut encore, et c'est là le plus beau triomphe, encore qu'observée et respectée, je ne sais quoi qui t'accomplisse et t'achève, qui te rectifie sans te fausser, qui t'élève sans te faire perdre terre... qui te laisse reconnaissable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordinaire de la vie, plus adorable et plus belle, ce qu'on appelle l'idéal enfin. Que si tout cela te manque et que tu te bornes strictement à ce que tu es, sans presque nul choix, et selon le hasard de la rencontre, si tu te tiens à tes pauvretés, à tes sécheresses, à tes inégalités et à tes rugosités de toute sorte, eh bien! je t'accepterai encore, et, s'il fallait opter, je te préférerais ainsi, même

pauvre et médiocre, mais prise sur le fait, mais sincère, à toutes les chimères brillantes, aux fantaisies, aux imaginations les plus folles ou les plus fines, — oui, aux *Quatre Facardins* eux-mêmes, parce qu'il y a en toi la source, le fond humain et naturel duquel tout jaillit à son heure, et un attrait de vérité, parfois un inattendu touchant que rien ne vaut et ne rachète. »

XI

Les *Nouveaux Lundis*. — Campagne anti-catholique.
Méthode critique.

Lorsque Sainte-Beuve écrivait cette page charmante, il avait déjà quitté depuis quelques mois *le Moniteur officiel*, et il était retourné au *Constitutionnel*, où il s'était engagé à faire paraître pendant cinq ans un article tous les lundis. Pour mieux être en mesure de satisfaire à cette obligation écrasante, il avait dû sacrifier sa place de maître de conférences à l'École normale, fonction à laquelle il avait été nommé en 1857. Cette situation pouvait lui paraître difficile à conserver. Quelque soin qu'il prît d'expliquer qu'il fallait distinguer en lui le critique et le professeur, obligés l'un « à chercher le nouveau et à découvrir le talent, l'autre à maintenir la tradi-

tion et à conserver le goût, » il pouvait craindre que l'Université, justement pédante, ne s'inquiétât de voir le critique obtenir plus de crédit que le professeur, et ses élèves préférer ses articles sur *Fanny* à ses leçons sur Boileau. Il ne paraît pas cependant que des tracasseries lui aient été suscitées de ce côté. Je ne serais pas étonné en revanche que la grave rédaction du journal officiel ne se fût quelque peu effarouchée des hardiesses de sa critique, et que de ce côté-là il n'eût rencontré quelques entraves. Pourtant toutes ces raisons, ainsi que des préoccupations très-légitimes d'intérêt et d'avenir, n'ont joué qu'un rôle secondaire dans la détermination qu'avait prise Sainte-Beuve au mois d'août 1861 d'abandonner *le Moniteur* pour *le Constitutionnel*. Cette détermination se rattachait chez lui à tout un plan préconçu dont il n'est pas malaisé de démêler le dessein.

Deux années s'étaient écoulées depuis que la campagne d'Italie avait commencé à ébranler l'alliance autrefois célébrée par Sainte-Beuve de l'empire et de l'église catholique. A cette alliance avait succédé une période de lutte où les évêques et les écrivains catholiques prenaient les armes, tandis que l'empire recevait,

pour remplacer ces bataillons défectionnaires, le renfort inattendu de la presse démocratique et libre penseuse. Cette polémique, qui était née à l'occasion du pouvoir temporel du pape, ne devait pas rester longtemps circonscrite dans d'aussi étroites limites; la vieille et éternelle controverse entre les croyants et les libres penseurs, assoupie pendant les premières années de l'empire, n'avait pas tardé à renaître dans toute sa vivacité. Dans cette mêlée nouvelle, de quel côté allait se ranger Sainte-Beuve? Il aurait pu s'abstenir aisément d'y porter les armes, et le souvenir des opinions dont il avait autrefois fait profession aurait pu lui conseiller une certaine réserve. L'auteur de *Volupté* et des deux premiers volumes de *Port-Royal* se devait peut-être à lui-même de conserver la neutralité. Il est vrai qu'il avait rompu officiellement en quelque sorte avec le catholicisme en publiant, en 1859, son dernier volume de *Port-Royal*. « Directeurs redoutés et savants, s'écriait-il, illustres solitaires, parfaits confesseurs et prêtres, vertueux laïques qui seriez prêtres ailleurs et n'osiez prétendre à l'autel, vous tous, hommes de bien et de vérité, quelque respect que je vous aie voué, quelque attention

que j'aie mise à décrire et à marquer vos moindres vestiges, je n'ai pu me ranger à être des vôtres... J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, je n'ai plus voulu être autre chose. » Et il terminait en parlant de cette tristesse que l'homme ressent, « le jour où, voyant sa tâche à peu près terminée et le résultat obtenu, l'ivresse de sa force s'apaise, ou la défaillance finale et l'inévitable dégoût le gagne, et où il s'aperçoit à son tour qu'il n'est qu'une illusion des plus fugitives au sein de l'illusion infinie. Mais il aurait pu du moins respecter encore cette illusion chez ses derniers fidèles, s'il n'avait pas eu une revanche à prendre. La blessure que lui avait causée son échec au Collège de France n'était pas encore cicatrisée, et, bien qu'il eût soigneusement voilé l'amertume de ses regrets, il n'avait point encore pris son parti de cette impopularité publiquement constatée, dernier déboire de son âge mûr succédant à ceux qu'avaient causés à sa jeunesse les mécomptes de ses entreprises poétiques et romanesques. Aussitôt la querelle engagée entre le parti catholique et la poli-

tique impériale, entre les croyants et les libres penseurs, Sainte-Beuve comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer. Il connaissait admirablement, pour l'avoir étudiée de près, l'opinion publique et ses passions, ses nuances, ses préférences, ses antipathies. Il savait qu'en France, dans ce pays où les croyances religieuses ont conservé de si profondes et de si indestructibles racines, il y a cependant une certaine opinion moyenne qui autrefois se recrutait surtout dans les rangs de la bourgeoisie voltairienne, qui trouve malheureusement aujourd'hui des adhérents dans les classes populaires, et qui est passionnément, grossièrement hostile au clergé, à son influence, à ses doctrines. Quiconque flatte cette passion, traduira ses préjugés, alimentera cette méfiance, arrivera rapidement à cette popularité factice que les esprits les plus délicats n'ont cependant pas dédaignée.

Sainte-Beuve ne recula pas devant l'emploi de ce procédé usé, mais infailible, dont il n'était pas seul au reste à découvrir le secret. Il usa de la recette, et bien lui en prit. Une difficulté cependant l'arrêtait : pour le rôle qu'il voulait jouer, la scène du *Moniteur officiel* ne pouvait convenir : on ne lui aurait pas laissé assez

de liberté de ton et d'allure. On ne voulait pas en effet que la brouille devînt complète entre le parti catholique et l'empire, et l'on n'aurait pas souffert à la quatrième page du journal des attaques trop vives contre ceux qu'on s'efforçait de rassurer par de petites notes insérées à la première. La « guerre aux cléricaux » était au contraire tout à fait dans les traditions de l'ancien *Constitutionnel*, et il n'était pas à craindre que Sainte-Beuve rencontrât des difficultés du côté de la rédaction. Il avait donc eu raison de choisir ce journal pour la campagne nouvelle qu'il inaugurerait le 16 septembre 1861 par un article sur M. de Laprade. Dans cet article, il ne faisait qu'aiguiser ses armes en dirigeant déjà quelques épigrammes acérées contre un poète d'un talent élevé et sympathique, qui avait le tort d'appartenir à l'école catholique. Bientôt il allait porter ses coups plus haut et s'en prendre au catholicisme lui-même, ou du moins à ce qu'il appelait ce catholicisme « parisien et mondain, agité et agitant, superficiel et matériel, fiévreux, ardent à profiter de tous les bruits, de toutes les vogues et de toutes les modes du siècle, de tous les trains de plaisir ou de guerre qui passent, qui vous met à tout pro-

pos le feu sous le ventre et vous allume des charbons dans la tête, dont il est sorti la belle jeunesse qu'on sait et que l'on voit à l'œuvre. » Il témoigne moins de bienveillance à ceux qui représentent avec honneur et modération les doctrines catholiques qu'à ceux qui les compromettent par leurs excentricités et leurs excès. Il lance des traits plus envenimés contre le père Lacordaire et contre M. de Falloux que contre M. Veillot lui-même. Il n'épargne pas davantage les représentants du catholicisme dans le passé ; il dénigre Bossuet et il parle d'un ton dégagé des absurdités de Bourdaloue ; mais en même temps qu'il inaugure une méthode nouvelle plus libre, plus hardie, plus agressive, ses études gagnent, il faut le dire, en brillant et en profondeur. Les grandes questions y sont à chaque instant soulevées, les théories les plus ardues y sont abordées sans crainte. Ce n'est plus, à proprement parler, de la critique littéraire ; c'est tantôt de la philosophie, tantôt de l'histoire, tantôt de l'esthétique. Ce qu'il a perdu peut-être en modération et en impartialité, il le regagne en éclat et en audace. N'était par instants une pointe de grossièreté qui fait contraste avec la parfaite délicatesse de

son ancienne manière, on pourrait dire que c'est son moment le plus accompli.

Comme si cette tâche écrasante ne suffisait pas à son activité, Sainte-Beuve entreprit de donner une nouvelle édition de ses *Portraits contemporains*, dont quelques-uns, disait-il, étaient devenus des portraits posthumes, et qu'il avait rassemblés déjà en 1845. Cette collection, qui ne forme pas moins de cinq volumes, porte en tête pour épigraphe une phrase de Senac de Meilhan : « Nous sommes mobiles, et nous jugeons des êtres mobiles. » Telle était bien en effet la devise de Sainte-Beuve. Ce n'était pas, on peut le penser, sans dessein qu'il allait rechercher parmi les premières œuvres de sa jeunesse les articles qu'il avait consacrés aux hommes du jour, soit pour signaler leurs débuts, soit pour constater l'épanouissement de leur talent. S'il ne s'était pas chargé de cette besogne, un autre eût pu être tenté de le faire. Peut-être ce rapprochement n'eût-il pas été tout à fait à l'honneur de Sainte-Beuve, du moins quant à la persistance des impressions, et il eût été facile de le mettre dans l'embarras en établissant un parallèle entre ses premiers jugements sur Cha-

teaubriand, sur Béranger, sur Lamennais, sur Alfred de Vigny, sur d'autres encore, et ceux qu'il avait eu occasion de porter tout récemment encore. En allant au-devant, Sainte-Beuve sauvait en quelque sorte les contradictions, ou du moins il pouvait essayer de les expliquer.

« J'avoue, dit-il, à propos de Lamartine, mon faible et ma chimère; j'avais conçu pour tous ces grands hommes, ces grands esprits et talents de ma génération ou de la génération immédiatement antérieure, un idéal de caractère et de carrière qu'ils n'ont point rempli ou qu'ils ont vite dépassé et traversé d'outre en outre. » Un peu confus peut-être de s'être laissé prendre à cet idéal, et d'avoir entretenu quelques illusions sur la valeur morale de ces grands hommes, sur le compte desquels il s'était laissé induire en erreur, il profite de l'occasion pour montrer que la clairvoyance lui est venue avec les années et qu'il n'a pas été leur dupe toujours, ni même longtemps. Il y parvient avec un système de petites notes « courant sous le texte. » « La note, ajoutait-il, est plus familière et donne la facilité de baisser d'un ton. J'ai cru qu'il était permis de parler

à l'entresol un peu plus librement qu'au premier. » Il se sert de cette liberté pour rabaisser outre mesure ceux qu'il avait exaltés (peut-être outre mesure aussi) autrefois. Presqu'en même temps et comme si la réédition des *Portraits contemporains* ne suffisait pas pour ces rétractions, qui parfois étaient un peu des vengeances et qu'inspiraient à la fois la rancune et l'amour de la vérité, il remplaçait dans le onzième volume des *Causeries du lundi*, la table qui terminait ce volume dans la première édition par une série de notes et de pensées où il vidait (ainsi qu'il le disait lui-même) tout son portefeuille. Dans cette nouvelle immolation de ses anciennes idoles, il sacrifiait toutes celles qu'il avait paru respecter jusque-là. On y trouve son dernier mot et sa dernière appréciation sur presque tous les hommes de notre temps ; appréciation presque toujours juste et qui le serait complètement, si à côté du faible, du ridicule, du vice qu'elle met en relief, elle faisait ressortir aussi la qualité dominante, car, grâce à Dieu, ce n'est pas toujours un vice qui constitue le trait distinctif de telle ou telle nature. Cependant, au milieu de cette hécatombe, il y a, je dois le dire, quelques hommes

qu'il a toujours épargnés, et dont il a toujours parlé avec plus ou moins d'éloges et d'émotion, suivant la nature de ses relations avec eux, mais toujours avec respect. Ce sont ceux qui ne lui en ont jamais fait accroire, et chez lesquels, creusant jusqu'au fond, et pénétrant jusqu'au tuf, il n'a rien trouvé qui se cachât sous la surface apparente. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne s'est jamais départi de sa bienveillance affectueuse pour deux hommes, appartenant à deux mondes bien différents, mais dont il se plaisait souvent à rapprocher les deux noms : M. Vinet et l'abbé Gerbet. Parmi les hommes politiques de notre temps, j'en pourrais citer jusqu'à un qu'il n'a jamais attaqué ; en cherchant bien, peut-être en trouverait-on d'autres. En tout cas, les hommes célèbres qu'il a épargnés sont en bien petit nombre, et le compte serait bien vite fait de ceux qui ont échappé à ses coups.

Arrêtons-nous ici un instant avant d'apprécier sa méthode et l'influence qu'elle a exercée sur ses contemporains, pour nous demander si le rôle du critique ainsi entendu avec cette profondeur de vues, et cette impartialité, sinon vis-à-vis des hommes, du moins vis-à-vis

des idées, ne suppose vraiment que des facultés secondaires, et si, pour en faire l'occupation de sa vie, il faut, comme Sainte-Beuve lui-même l'avait pensé, une certaine dose de résignation et de philosophie. Certes, être l'homme non pas d'un seul livre, mais d'une seule foi et d'une seule pensée, n'avoir jamais éprouvé aucun doute sur la vérité de cette conviction unique, régler d'après elle toutes les actions de sa vie, consacrer tous les efforts de son activité à en préparer le triomphe et à mourir après en avoir assuré la victoire, c'est le plus noble emploi qui puisse être fait de l'existence d'un homme, c'est la plus belle récompense qui puisse être accordée à son ambition, et j'ai soupçonné parfois que là était le vrai bonheur; mais une pareille vigueur de croyances est rare dans notre siècle, et il est bien peu d'entre nous qui ne soient atteints plus ou moins profondément par la contagion du doute. Pour ceux-là n'y a-t-il point de remède à leur infériorité et doivent-ils se laisser classer avec résignation au-dessous de tous ceux qui, en littérature ou en politique, appartiennent à la race des croyants? J'ai peine, je l'avoue, à accepter d'emblée pour eux cette si-

tuation. Aiguiser son esprit jusqu'à saisir avec une égale intelligence les différents systèmes qui se partagent et se disputent l'humanité, pénétrer plus avant dans les profondeurs d'une doctrine et en déduire les conséquences avec plus de sûreté que ne le font parfois ses disciples eux-mêmes, faire le tour des choses de l'esprit, dût-on apercevoir toujours le point faible et la porte par où l'on pourra sortir, ne demeurer captif d'aucune théorie, et se venger du doute par l'indépendance, c'est encore un noble emploi des facultés humaines. Celui qui, dans cette poursuite ardente de la vérité, aura apporté du moins l'ingénuité et la bonne foi, celui qui aura cherché, celui qui aura souffert, celui-là peut envier le bonheur de ceux que j'appelle les croyants, mais il n'a pas du moins à rougir devant eux.

J'ai parlé tout à l'heure de l'influence exercée par Sainte-Beuve et je veux limiter tout de suite le sens que j'attache à ce mot. Je crois, à vrai dire, assez restreinte l'influence qu'exercent directement les critiques. Deux causes dominantes régissent, à mon avis, le développement des lettres et le mouvement des esprits dans un temps et dans un pays : d'abord l'ensemble

des circonstances qui constituent l'état d'une civilisation, les événements politiques qui ont marqué son histoire, la hiérarchie sociale qui a été le résultat de ces événements, en un mot tout un ensemble de causes premières dont on pourrait faire l'histoire sous ce titre : *de l'Influence des révolutions sur la littérature*, — ensuite l'action directe de quelques hommes dont le génie est en partie l'expression de cet état de société, en partie le libre produit de leur individualité, mais dont les idées, le talent, les procédés nouveaux, remuent profondément leur temps, soit par les imitations qu'ils encouragent, soit par les contradictions qu'ils suscitent. Quant à l'influence du critique qui vient après coup les louer en ceci, les blâmer en cela, leur prodiguer dès éloges qui ne sont pas toujours sincères ou des censures qui ne sont pas toujours impartiales, j'estime qu'elle se réduit à fort peu de chose, et qu'elle n'a pas d'action appréciable sur le développement d'une littérature, Boileau a pu reconforter Racine dans les déboires de ses luttes avec les poètes médiocres auxquels on le comparait ; mais ce n'est pas lui qui a procuré les préférences de la postérité à la *Phèdre* de Racine sur la *Phèdre* de Pradon.

L'équitable avenir aurait suffi pour cela. On s'exposerait donc à faire fausse route en cherchant à déterminer l'influence que Sainte-Beuve a pu exercer sur le mouvement littéraire du siècle, depuis 1830 jusqu'à 1870, autrement que par la méthode qu'il a inaugurée dans la critique.

C'est à juste titre en effet que Sainte-Beuve se piquait d'en avoir une qui lui fût propre. « Ceux qui me traitent avec le plus de faveur, a-t-il écrit, ont bien voulu dire que j'étais un assez bon juge, mais qui n'avait pas de code. J'ai une méthode pourtant, et, quoiqu'elle n'ait point préexisté et ne se soit point produite d'abord à l'état de théorie, elle s'est formée chez moi de la pratique même, et une longue suite d'applications n'a fait que la confirmer à mes yeux. » Cette méthode, quelle est-elle ? Il a pris soin assez inopinément de la définir dans un article qui a pour titre : *Chateaubriand jugé par un ami intime*, et qui est inséré au tome troisième des *Nouveaux Lundis*. Voici comme il la résume : ne pas séparer la production littéraire du reste de l'homme et de son organisation, et, lorsqu'on se trouve en présence d'un homme supérieur ou simplement distingué par ses pro-

ductions, l'étudier d'abord dans son pays natal et dans sa race, dans les caractères physiologiques de sa parenté la plus proche, de sa mère, de ses sœurs, parfois de ses enfants, — déterminer ensuite les particularités de ses études et de son éducation, puis le premier groupe d'amis et de contemporains dans lequel il s'est trouvé au moment où son talent a éclaté, a pris corps et est devenu adulte, — puis, ces premiers jalons étant plantés, et le terrain étant ainsi circonscrit, se poser à soi-même (sauf à n'y répondre parfois que tout bas) au sujet de l'auteur qu'on étudie, certaines questions : que pensait-il en religion ? comment était-il affecté du spectacle de la nature ? comment se comportait-il sur l'article des femmes, sur l'article de l'argent ? était-il riche ? était-il pauvre ? quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre ? enfin quel était son vice ou son faible ? Ce n'est qu'après avoir groupé tous ces renseignements et obtenu la réponse à toutes ces questions, dont quelques-unes semblent tirées du sommaire d'un examen de conscience, qu'on peut, suivant Sainte-Beuve « juger chaque ouvrage d'un auteur en le remplaçant à son vrai point de vue, sans courir le risque, en le ju-

geant, d'inventer des beautés à faux et d'admirer à côté, comme cela est inévitable quand on s'entient à la pure rhétorique. »

Telle est la méthode. On voit du premier coup d'œil par où elle se distingue de celle que les Geoffroy et les La Harpe pratiquaient au commencement du siècle, et même de celle de M. Villemain; mais elle tend sensiblement à se confondre avec celle qui a été affirmée par M. Taine. Elle s'en distingue cependant en deux points. La critique de Sainte-Beuve est moins physiologique et moins fataliste que celle de M. Taine. Elle est moins physiologique, car les questions de climat, de race et de tempérament ne lui apportent dans l'étude d'un auteur et dans l'appréciation de ses œuvres qu'une des données du problème à résoudre, tandis que peu s'en faut qu'aux yeux de M. Taine elles ne renferment la solution du problème tout entier. Elle est moins fataliste, car, ces facteurs du problème une fois rassemblés, Sainte-Beuve fait encore, dans la solution définitive, une part très-grande « à ce qu'on nomme liberté, et qui dans tous les cas suppose une grande mobilité de combinaisons possibles, » tandis que M. Taine tend à faire résulter l'individu de tous ces élé-

ments réunis comme d'une combinaison d'éléments chimiques ; toutefois la pente est visiblement la même, et je n'aurais pas été étonné, si Sainte-Beuve eût vécu, qu'il se fût flatté de réduire cette part de combinaisons possibles et d'enfermer dans un cercle de plus en plus étroit le jeu de ce qu'il lui répugnait d'appeler nettement la liberté. Il se piquait en effet, dans ce qu'il nommait ses jours de grand sérieux et dans ce que j'appellerai ses jours de grande raillerie, de prédire l'avènement d'une science où les grandes familles des esprits et leurs principales divisions seraient déterminées et connues. La science du moraliste actuel aurait été selon lui, par rapport à l'inventeur de cette science future, ce qu'était la botanique avant Jussieu et l'anatomie comparée avant Cuvier. Cette idée d'une classification scientifique, d'une botanique ou d'une anatomie comparée des esprits n'était pas sous sa plume une brillante fantaisie. Il développait souvent cette hypothèse avec complaisance, et il avait fini par en admettre la réalité. De là à supprimer complètement le jeu des combinaisons possibles et à enfermer chaque esprit dans une classification infranchissable en supprimant toute action du libre arbitre

et de la volonté sur ses évolutions, il n'y a qu'un pas. Ce pas sera peut-être franchi un jour par quelque prétendu révélateur enhardi par les encouragements de Sainte-Beuve, et, si sa doctrine rencontre quelque faveur, il faut convenir que nous assisterons à un singulier spectacle. D'un côté, on s'appuiera en histoire naturelle sur les hypothèses plus ou moins démontrées de Darwin pour nous enseigner la mobilité des espèces et la perfectibilité de leurs infinies mutations ; de l'autre, en histoire intellectuelle (si c'est le nom de cette nouvelle science), on voudra nous forcer à reconnaître l'imperfectibilité fatale des esprits et la permanence nécessaire de leur classification. Si ce sont là les contradictions de la science future, j'aime autant notre vieille ignorance.

Ayons maintenant la hardiesse, après avoir déterminé le caractère de cette méthode, de montrer ce qu'elle contient d'inexact et ce qu'elle laisse d'incomplet. On peut tout d'abord lui reprocher de ne pas être applicable à toute une portion, et non pas à coup sûr la moins digne d'études, des œuvres de l'esprit humain, car enfin, si, pour apprécier sainement l'œuvre d'un auteur, pour ne pas « inventer des beautés à

faux et admirer à côté, » il faut de toute nécessité posséder la réponse à toutes ces questions sur la race, la famille, l'éducation, le groupe, les croyances religieuses, la conduite sur l'article des femmes et de l'argent, le régime et la vie journalière, comment nous porterons-nous vis-à-vis des auteurs anciens, au sujet desquels tous ces renseignements nous font absolument défaut? Ce sera déjà une grande témérité de notre part d'admirer l'*Énéide*, puisque nous ne possédons pas la réponse aux questions les plus délicates qu'on pourrait poser sur les mœurs et les faibles de Virgile; mais, quand nous remontons plus haut dans l'antiquité, quand nous nous trouvons en présence de ces œuvres sublimes qui ont ravi l'humanité pendant tant de siècles, quand nous lisons par exemple les adieux d'Hector et d'Andromaque ou l'arrivée d'Ulysse à Ithaque, faut-il suspendre notre jugement et refouler notre admiration parce que la critique (puisque critique il y a) n'a jamais pu trancher définitivement une question qui apparemment prime toutes les autres, celle de l'existence même d'Homère? Non, sans doute, répondrait Sainte-Beuve. Qu'est-ce à dire sinon qu'il y a une beauté litté-

raire, impersonnelle en quelque sorte, parfaitement distincte de l'auteur lui-même et de son organisation, — beauté qui a sa raison d'être et ses lois, dont la critique est tenue de rendre compte? Et si la critique considère cette tâche comme au-dessous d'elle, si c'est affaire à la rhétorique et à ce que Sainte-Beuve appelait dédaigneusement les Quintilien, alors la rhétorique a du bon et les Quintilien ne sont point à dédaigner.

Cette méthode, qui prétend à tout embrasser, ne laisse-t-elle du moins rien de côté, lors même qu'elle se déploie dans les circonstances les plus favorables, et donne-t-elle une certitude d'appréciations égale aux investigations dont elle s'entoure? Il faut distinguer. Appliqué aux figures de moyenne grandeur, l'instrument d'optique ne laisse rien à désirer, et il les embrasse tout entières dans son rayon. Appliqué à celles qui dépassent la dimension ordinaire, le champ en est trop rétréci, et il ne reflète pas le personnage de pied en cap. Sans doute la réponse à toutes ces interrogations que je ne veux pas rappeler est utile à connaître lorsqu'il s'agit de prendre et de donner la mesure d'un homme qui ne s'élève pas assez haut pour

se détacher nettement aux yeux de ses contemporains et de la postérité. La moindre indication en ce cas a son importance, parce que sur le développement d'une nature dont la vigueur, l'originalité, la puissance, ne sont pas le trait dominant, chaque circonstance contingente a dû exercer une certaine action. Aussi Sainte-Beuve a-t-il créé des œuvres inimitables en appliquant ce procédé à des personnages qui étaient demeurés jusqu'à présent, en littérature ou en politique, dans la pénombre. Il a été le peintre de premier ordre des personnages secondaires ; beaucoup d'entre eux lui doivent la vie, ou du moins ce qui se confond en histoire avec la vie, la durée de leur réputation. Il les a fait vivre devant nos yeux, les uns dans leur grâce et les autres dans leur laideur. La ressemblance est parfaite, et le crayon est brisé.

Mais, lorsqu'il se trouve en présence de quelque une de ces grandes figures comme chaque siècle n'en produit qu'un petit nombre, qui dominent leur temps et dépassent de plusieurs coudées tous leurs contemporains, alors le procédé devient insuffisant, et, pour ainsi parler, la lunette à travers laquelle Sainte-Beuve les regarde

n'a plus assez d'envergure. Il y a en effet quelque chose qui échappe à toutes les recherches de l'analyse ; c'est ce je ne sais quoi qui constitue le génie, dont aucun des éléments de race, de famille, d'éducation, de mœurs ne peut rendre compte, ce tour particulier qui fait qu'on est Pierre Corneille au lieu d'être Thomas, qu'on est Gabriel de Mirabeau au lieu d'être Mirabeau Tonneau. Quand il s'agit d'une de ces individualités puissantes, dont les traits accentués se dessinent du premier coup d'œil et qui s'expliquent par elles-mêmes, combien une partie de ces questions subtiles, dont la réponse nous intéressait tant tout à l'heure, paraît mesquine ! Qui s'inquiète de la mère de Bossuet ou de la sœur de Voltaire ? Ces détails généalogiques peuvent continuer de préoccuper les esprits curieux ; la grande masse du public, à laquelle en définitive les critiques comme les auteurs eux-mêmes doivent s'adresser, va droit à l'homme lui-même. Pour le juger, elle n'attendra pas les résultats d'une enquête minutieuse où les petits faits tiennent autant de place que les grands. Aussi, lorsque Sainte-Beuve se met en présence de quelque une de ces grandes figures, sa méthode se trouve-t-elle quelque peu en dé-

faut. Ne lui demandez pas une de ces larges esquisses, simples et de première venue, telles que Macaulay sait par exemple les dessiner, où le personnage apparaît bien campé, dans l'attitude familière à ses contemporains. Ce n'est qu'à force de retouches qu'il se pique d'arriver à la ressemblance, et dans ces retouches ce qu'il s'applique à peindre avec un soin particulier, ce sont les taches et les difformités. Qu'il s'agisse de Racine, de Bossuet, de Frédéric le Grand, de Voltaire, de Mirabeau, jamais il ne se risque à tracer de l'homme un portrait d'ensemble. C'est tantôt sous un aspect et tantôt sous un autre qu'il l'envisage, dans telle partie de sa vie publique, dans telle relation de sa vie privée; jamais il ne se hasarde à un jugement qui embrasse l'individu tout entier. Il aime mieux laisser au lecteur la responsabilité de se former ce jugement par lui-même; mais l'abondance des documents qu'il lui fournit, la multiplicité des impressions qu'il fait naître chez lui, l'embarrasse au lieu de l'éclairer, et il est à craindre que le trait saillant, ce que M. Taine appellerait la faculté maîtresse, ne disparaisse sous la surcharge des coups de pinceau.

Sans compter ces déféctuosités dans le pro-

céde, la méthode critique de Sainte-Beuve telle qu'elle a été exposée par lui ne laisse-t-elle pas aussi un côté incomplet ? Cette enquête préalable qu'il institue ne saurait avoir pour unique but de rassembler des documents qu'on livrera en pâture à la curiosité publique. Ou c'est une œuvre frivole et vaine, ou son but principal est de préparer les éléments d'un jugement définitif et d'un arrêt; mais cet arrêt, quels en seront les motifs ? Ce jugement, de quels principes antérieurs le fera-t-on découler ? S'il s'agit de l'homme lui-même, y a-t-il une morale certaine dont les lois soient constantes et immuables, et qui serve à mesurer ses actions ? S'il s'agit de ses œuvres, y a-t-il une science du beau qui participe de ce caractère absolu, et dont les préceptes, sans avoir la fixité des préceptes de la morale, doivent également régler nos appréciations ? ou bien la morale n'est-elle qu'une science de tradition, respectable par son ancienneté et son utilité sociale, mais sujette comme les autres sciences expérimentales à des modifications et à des évolutions successives ? Et l'esthétique, de son côté, n'est-elle qu'une ambitieuse création de quelques esprits raffinés s'enhardissant à donner une existence

objective et une valeur absolue à leurs préférences individuelles ?

La réponse à ces hautes questions semble expirer sur les lèvres de Sainte-Beuve au moment où l'on pourrait croire qu'il va nous la donner. Ce qu'il nous révèle en réalité ce sont ses procédés d'instruction ; quant au code lui-même, il continue à demeurer pour nous lettre close. Peut-être, si on l'avait serré d'un peu près, aurait-il fini par laisser échapper l'aveu qu'il glissait déjà en 1844 à la fin d'un de ses volumes de *Portraits* ; peut-être aurait-il trahi ce qu'il appelait « le sentiment approfondi du principe que tout revient au même, » principe qui avait germé dans son esprit au lendemain de sa crise religieuse et qui avait fini par l'envahir tout entier. Et pourtant il avait cru autrefois, lui aussi, à l'existence de cette beauté éternelle dont la contemplation, disait dans son enthousiasme l'étrangère de Mantinée, donne seule du prix et du charme à la vie, à cette beauté dont Raphaël s'efforçait de rassembler dans son imagination les traits épars avant de jeter sur la toile l'esquisse de ses vierges divines. C'est d'après ce type éloigné que, dans les heures confiantes de sa jeunesse,

il rêvait d'exprimer ses idées et ses sentiments « sur la vie, sur les mystères de son propre cœur, sur le bonheur, sur la sainteté. » Mais peu à peu un voile épais s'était dressé entre cette vision [lumineuse et lui, le voile d'un scepticisme croissant sur l'existence même de cet être absolu d'où découle la réalité d'une morale objective et d'une beauté éternelle. Peu à peu il s'était accoutumé à contempler d'un œil indifférent les hommes et leurs actions, et à les étudier avec impartialité comme on étudie dans la nature les corps organisés et les inépuisables manifestations de leur vitalité. Chose étrange cependant, il semblerait que ce scepticisme et cette indifférence devraient paralyser en quelque sorte chez lui la faculté du jugement; mais non. Il continue à juger les hommes et les œuvres, et il n'éprouve jamais la moindre hésitation dans l'expression de son approbation ou de sa colère, — au nom de quel principe? dira-t-on. Au nom d'un sens qui subsiste chez lui, ardent, vivace, susceptible, impérieux, le sens du goût, et du goût entendu dans son acception la plus large, celui d'une appréciation instinctive de toutes les convenances esthétiques et morales. C'est au

nom du goût qu'il exhorte les femmes à ne pas se laisser séduire par l'exemple de Ninon de Lenclos, dont elles pourraient ne pas conserver au milieu des mêmes désordres la suprême distinction. C'est au nom du goût qu'il flétrit les mœurs d'un La Fare, finissant par perdre au sein de crapuleuses débauches ce sens exquis de l'élégance qui avait marqué ses débuts. C'est au nom du goût qu'il blâme les expédients d'un Beaumarchais, la corruption d'un Mirabeau, la mendicité d'un Bernardin de Saint-Pierre. La lueur était bien faible sans doute, mais ce lumignon qui fumait encore, ne s'est jamais éteint chez Sainte-Beuve, et n'a cessé d'éclairer sa route ; car l'homme n'est jamais aussi sceptique qu'il se le figure, et ce besoin passionné de la certitude qui fait sa grandeur et son tourment ne lui laisserait jamais de repos si un instinct plus fort que son raisonnement ne lui révélait l'éternelle solidité des bases sur lesquelles l'humanité s'appuie.

Après avoir insisté sur les côtés defectueux, à mon avis du moins, de la méthode, je serais injuste et incomplet si je ne montrais avec quel art et avec quel scrupule elle a été mise en œuvre. Louer le talent de Sainte-Beuve serait

faire une œuvre superflue ; l'opinion publique s'est lentement accoutumée à le considérer comme le premier critique de notre temps, et mon modeste suffrage n'est pas nécessaire pour le maintenir à ce rang. Mais pour qui a étudié d'un peu près ses procédés de composition et d'étude, c'est un devoir de dire combien chacun de ces articles, dont la lecture nous paraît si légère et si facile, représentait pour lui de recherches et de travaux préparatoires. Pénétré, ainsi que je le montrais tout à l'heure, de la nécessité de faire le tour de son sujet ou de son personnage avant de l'aborder directement et de front, il ne négligeait aucun des renseignements qui pouvaient l'éclairer dans cette œuvre d'investigation préliminaire. Avait-il à parler d'un de ces hommes dont certaines études spéciales forment une partie du bagage littéraire, et qui ont préparé leur réputation d'écrivain par des œuvres de science, comme par exemple M. Renan, il allait demander à un savant professeur de langues orientales, expert en ces matières ardues, quel fonds il fallait faire sur l'érudition de son brillant confrère. Avait-il accepté la tâche de faire à la fois connaître et regretter

du public un homme de mérite et d'avenir enlevé trop tôt aux espérances de ses amis, comme M. Eugène Gandar, il s'enquérât avec soin auprès de ses anciens condisciples des moindres particularités de sa vie au collège, à l'École normale, au sein de l'Université, de peur de tomber dans quelque inexactitude, même insignifiante. Cherchait-il, au contraire, à fixer, sous un aspect durable, quelque'une de ces figures fugitives qui empruntent une partie de leur éclat au monde où elles brillaient, mais dont le rayon risquerait de s'éteindre avec le foyer où il s'est allumé; il rassemblait alors avec minutie tous les souvenirs épars, il interrogeait toutes les amitiés, il faisait parler les tendresses les plus discrètes et il rétablissait, à l'aide de ces données précises, à la fois la figure et le cadre. Mais il ne fallait pas qu'on lui demandât de payer ces renseignements, si précieux qu'ils fussent, au prix de quelques complaisances. Son indépendance se regimbait alors, et il aimait mieux renoncer aux documents qu'on lui offrait, à l'œuvre même qu'il avait entreprise, que d'aliéner ainsi son indépendance dans une sorte de marché. Une lettre curieuse qui faisait partie des papiers de ma-

dame la comtesse de Fontanes et qui a été publiée récemment, montre jusqu'à quel point il poussait la susceptibilité dans certaines circonstances. Cette probité littéraire scrupuleuse, à laquelle il n'a que bien rarement manqué, lui était inspirée par un sentiment très-vif de sa dignité d'homme de lettres, et par un amour sincère de la vérité qu'il était impatient de dégager des nuages et des voiles où trop souvent la convention l'enveloppe. « J'ai vécu curieux, et je mourrai curieux, disait-il à M. Guizot qui lui rendait visite dans les dernières années de sa vie. » La curiosité, ainsi entendue, au sens le plus relevé du mot, c'est-à-dire la recherche sincère du vrai, est en elle-même un noble sentiment, digne d'être le mobile et l'occupation de toute une vie, surtout quand elle se combine avec un amour ardent du travail. Cette double passion de la vérité et du travail a constamment inspiré Sainte-Beuve, et il n'en faudrait pas davantage pour assurer le respect à sa mémoire, si d'autres passions plus ardentes ou moins nobles n'avaient dérangé l'équilibre des dernières années de sa vie.

XII

Correspondance avec la princesse Mathilde. — Entrée au Sénat. — Discours. — Popularité reconquise. — Passage au *Temps*.

Si laborieuses qu'aient été les dernières années de la vie de Sainte-Beuve, la littérature ne les a cependant pas absorbées tout entières. Cette rare bonne fortune était réservée à son âge mûr de voir se réaliser un des désirs inassouvis de sa jeunesse et de parvenir à cette célébrité bruyante, à cette popularité de plus ou moins bon aloi qui n'est guère le partage des hommes de lettres et des critiques. Le dessein longuement poursuivi par lui dès le lendemain de son échec au Collège de France eut sous ce rapport un plein succès, et il fit preuve, dans cette campagne entreprise à la poursuite de la faveur publique, d'une persévérance et

d'une ténacité peu ordinaires. Le nombre des hommes de lettres qui s'étaient ralliés ouvertement au régime impérial n'était pas grand, et le prix d'une adhésion comme celle de Sainte-Beuve devait être vivement senti. Aussi le bruit n'avait-il pas tardé à se répandre que cette adhésion recevrait prochainement sa récompense. « Est-il vrai que vous allez être nommé sénateur? » demandait à Sainte-Beuve, en 1855, un de ses secrétaires. — Ne me répétez jamais de pareilles sottises, répondit Sainte-Beuve en devenant rouge de colère. Croyez-vous que je veuille me déshonorer? » Cette humeur indépendante ne l'empêcha cependant pas de recevoir successivement de la main de l'empereur le grade d'officier, puis celui de commandeur de la Légion d'honneur. Il y eut bien au début une petite difficulté : c'est que, Sainte-Beuve ayant refusé autrefois la décoration que lui avait fait accorder M. de Salvandy, il pouvait être considéré comme n'étant pas chevalier ; il fut convenu que le refus de Sainte-Beuve n'avait pu empêcher le décret de nomination de porter son effet, et qu'il avait été pendant plus de dix ans un chevalier de la Légion d'honneur contraint et forcé. Ces transactions donnaient donc à

penser que l'ombrageuse fierté de Sainte-Beuve, si rudement exprimée à M. Levallois, s'apaiserait avec le temps, et qu'il envisagerait d'un œil plus philosophique la perspective de son élévation à quelque haute dignité.

Ce qui contribua encore à le familiariser avec cette idée en le rattachant à l'empire par un lien plus étroit, ce fut une relation suivie avec une princesse qui tenait de près au chef de l'État, et qui a souffert que les lettres à elle adressées par Sainte-Beuve fussent publiées sous le voile d'un anonyme transparent. Dans ces lettres, madame la princesse Mathilde apparaît sous un jour qui sans doute n'a point surpris les personnes admises à l'honneur de son intimité, mais qui a révélé aux indifférents l'existence, dans cette cour impériale assez frivole, d'une femme distinguée d'âme et de sentiments, ayant l'esprit ouvert aux idées qui s'agitaient dans les sphères les plus hautes, infatigable dans sa bienveillance obligeante et dans sa charité discrète. A ce point de vue, la correspondance fait également honneur à Sainte-Beuve, qui se montre sous un jour peu connu. Lui aussi, quand la rancune ou la colère ne l'aveuglait pas, il était obligeant et chari-

table, non pas seulement de cette charité facile qui consiste à donner de son superflu, mais de cette charité plus méritoire et plus rare qui va au-devant des misères cachées pour les soulager par un service rendu à propos. Sainte-Beuve était capable de colère, de rancune, d'ingratitude, et partant de méchanceté; cependant, par une contradiction assez fréquente, il était humain, et le spectacle de la souffrance morale ou physique de ses semblables ne le laissait pas insensible. La majeure partie de ses lettres à la princesse Mathilde est consacrée à lui signaler des infortunes qui reçoivent aussitôt leur soulagement. Assez dénuées au reste d'intérêt pour qui n'y chercherait que le mérite littéraire, assez monotones de ton, parfois un peu obséquieuses, elles ne sont pas à la hauteur de ce qu'on était en droit d'attendre d'un homme qui réservait évidemment tout son esprit pour ses articles du lundi; mais elles sont pleines de révélations pour qui veut y chercher les véritables motifs de la chaleureuse adhésion de Sainte-Beuve au gouvernement impérial, et en même temps son jugement secret sur la politique suivie par ce gouvernement.

La correspondance avec la princesse Mathilde

s'ouvre en 1861, c'est-à-dire précisément à l'époque où Sainte-Beuve quittait le *Moniteur* pour entamer plus à l'aise au *Constitutionnel* sa campagne anti-catholique et anti-cléricale. Les lettres à la princesse Mathilde laissent apercevoir à découvert la passion qui l'anime. A ses yeux, l'empereur est l'héritier direct de la tradition de la révolution française, de la tradition *bleue*. « Dans le bleu, il peut y avoir des nuances ; mais le blanc ne sera jamais une de ces nuances. » Ce qui l'exaspère surtout, c'est le silence et l'indécision du maître auquel certains impertinents ont la prétention de faire une opinion. « Un grand chef habile, s'écrie-t-il, et qui a tant de fois fait preuve de souverain, ne saurait prolonger indéfiniment une situation où il a l'air de douter, de ne pas savoir, et d'avoir la *volonté malade*. Que cela finisse donc ! Qu'il y ait un coup de tonnerre qui remette tout le monde à sa place. » Il n'a pas de préoccupation plus constante que de voir l'empire déclarer ouvertement la guerre aux catholiques. « Oh ! quand l'empereur et la France se purgeront-ils de cette lèpre cléricale ? » — « Encore une concession à ces robes noires ! » écrit-il en apprenant la révocation de M. Du-

ruy. — « Que l'empereur, ajoute-t-il ailleurs, soit bien persuadé de ceci ; ces hommes noirs sont odieux au fonds généreux de la France. C'est compromettre l'avenir que de laisser croire qu'on est lié avec eux. Ils sont messagers de mal et conseillers de malheur. »

La haine des hommes noirs ne le rend cependant pas aveugle aux dangers que l'empire court d'un autre côté, et il fait preuve sur ce point d'une singulière clairvoyance. « Faites-vous lire cela, écrit-il à la princesse Mathilde en lui envoyant une brochure qui contenait le récit d'un banquet donné à Bruxelles en l'honneur de l'auteur des *Misérables*, banquet où s'étaient débitées beaucoup de sottises démagogiques ; ne vous rebutez pas de quelques emphases et expressions ridicules ; pour moi, je suis frappé de cette démonstration d'un Coblenz menaçant et triomphant. On ne se doute pas de cela à Compiègne, dans cette atmosphère isolée et dorée. Eh bien ! la jeunesse qui lit ces choses et qu'on n'a pas pris soin de rallier, elle accepte tous ces grands mots à moitié vides. Des hommes graves s'y prêtent et y ajoutent de l'autorité. Sont-ce donc là nos envahisseurs de demain, nos prochains

émigrés rentrants ? Tel est ridicule aujourd'hui qui ne l'est pas demain. » Quel coup d'œil prophétique jeté sur l'avenir ! Et dans une lettre postérieure de quelques années, quelle juste et fine appréciation de l'état moral et politique de la France dans les dernières années de l'empire ! « Que de mécomptes en ce moment, et, laissez-moi vous le dire, princesse, quel désarroi de l'opinion ! Comme tout semble flotter au hasard ! Comment personne ne présente-t-il à l'empereur, dans un court tableau résumé, l'état vrai des esprits, l'espèce de démoralisation politique qui s'en est emparée et qu'on a le tort de laisser durer des mois ? Je ne conçois rien à cette façon de faire ou plutôt de ne pas faire. Connaît-on bien le caractère de ce peuple-ci, qui passe sans cesse de l'extrême confiance à l'extrême contraire, qui est toujours le même à travers les siècles et les régimes divers, sur lequel il ne faut jamais compter, excepté dans des instants où l'on peut tout en effet ; mais, ces moments passés, et quand reprend l'accès opposé, on ne saurait trop veiller, trop avoir la main au gouvernail, être présent, attentif à tout et toujours. Et surtout pas de ces apparences d'interrègne ! »

En lisant ces lettres et en voyant à quel degré Sainte-Beuve avait le sentiment vif, juste, personnel des difficultés et des fautes de ce régime auquel il était sincèrement attaché, on comprend mieux qu'il ait éprouvé le désir de dire publiquement son mot à ce sujet, et que la perspective de son élévation à la dignité de sénateur ait fini par être d'abord acceptée, puis enfin désirée passionnément par lui. Ses amis ont prétendu que ce désir avait été purement désintéressé de sa part et qu'il avait été surtout déterminé par la pensée de l'honneur que les lettres recevraient en sa personne. D'un autre côté, ses adversaires ont soutenu que ce qui l'avait au contraire tenté, c'étaient les gros émoluments attachés à la situation sénatoriale. Je crois qu'il y a autant d'injustice excessive dans cette dernière explication que de bienveillance exagérée dans la première. Sans doute la fatigue ne laissait pas, suivant ses propres expressions, que de se faire sentir chez Sainte-Beuve. « Je descends, disait-il, le mardi dans un puits d'où je ne sors que le dimanche. » Assurément il n'était pas fâché de se procurer quelque relâche sans être obligé de sacrifier une partie de son modeste bien-être ; pourtant

Sainte-Beuve n'était pas une nature intéressée, et on ne peut rien reprocher sous ce rapport à l'homme qui a laissé en mourant 6,000 francs de rente, et qui, en quarante-cinq ans de travail assidu, n'avait augmenté que de 40,000 francs le modeste patrimoine de sa mère. D'un autre côté, il y a quelque chose de puéril à prétendre que Sainte-Beuve s'est en quelque sorte sacrifié à l'intérêt commun des gens de lettres, et que, s'il repoussait quelques années auparavant avec indignation la pensée de sa nomination au sénat, c'est parce qu'il ne jugeait pas avoir déjà mérité cet honneur par ses travaux littéraires. La vérité est qu'il a été séduit par la perspective d'être en quelque sorte vengé de l'oubli politique où l'avaient laissé ses anciens amis les doctrinaires, de jouer sur la scène publique un rôle qui fût sien et d'apparaître aux yeux de cette jeunesse qui lui avait fait quelques années auparavant un si mauvais accueil, comme le représentant de quelques-unes des opinions qui lui étaient chères. Cette idée une fois entrée dans son esprit, il en poursuit la réalisation avec passion, avec âpreté. Sa nomination rencontrait des difficultés; on hésitait aux Tuileries et au ministère d'État; après

tout, ce n'était qu'un journaliste. La princesse Mathilde s'efforçait de lever ces difficultés, qui causaient à Sainte-Beuve une sourde irritation. Il ne veut plus que la princesse Mathilde continue à s'occuper de cette négociation. Il a pris son parti : il y a renoncé. D'ailleurs il n'est plus traité comme un ami en certain lieu ; il ne l'a même jamais été. Jamais il n'a rencontré cette bienveillance attentive et bien informée, la seule qui compte. L'empereur lui a dit une fois : « Je vous lis avec intérêt dans *le Moniteur*, » lorsque depuis trois ans il écrivait au *Constitutionnel*. Toutes ces petites piqures avaient été très-sensibles à Sainte-Beuve, et ne faisaient qu'irriter son désir. Rendons-lui pourtant cette justice qu'il refusa d'acheter sa nomination au Sénat, au prix d'un acte de complaisance littéraire. — « A quand l'article sur *la Vie de César*, » lui demanda un jour M. Paulin Limayrac, directeur du *Constitutionnel*. Sainte-Beuve refusa nettement, et comme M. Paulin Limayrac insistait : « Ah ça, s'écria impétueusement Sainte-Beuve, est-ce que vous croyez que je veux me déshonorer ? » C'était la même réponse qu'il avait faite à M. Levallois, lorsque celui-ci lui demandait

s'il allait être nommé sénateur. Mais cette fois Sainte-Beuve tint bon jusqu'au bout. Piqué au jeu, il dicta même en rentrant à son secrétaire le début d'un article sur César, où il distinguait entre les Césars par nature et les Césars par volonté, chez lesquels on découvre bien vite le *plaqué*. Il contient cependant cette explosion d'amertume; mais, quand sa nomination arriva au mois d'avril 1865, la joie très grande et, lui-même en convenait, « aussi peu philosophique que possible, » qu'il en éprouva ne suffit pas à lui faire perdre le souvenir de la blessure qu'il avait reçue. Cette grâce accordée de si mauvaise grâce lui était restée sur le cœur, et s'il en conçut pour l'empereur personnellement une reconnaissance très-sincère, il n'oublia jamais le peu d'empressement qu'avaient montré ses ministres. On peut dire qu'à partir de sa nomination au Sénat, même un peu auparavant, Sainte-Beuve est passé à l'opposition. « Je suis, disait-il, du petit parti de la gauche de l'empire, » parti dont la destinée n'a pas laissé que d'être assez douce et qui a su joindre les avantages des faveurs gouvernementales à la popularité de l'opposition démocratique. Ce parti

n'était représenté dans le Sénat que par le prince Napoléon, alors en disgrâce, et c'était avec le ferme propos de se faire le champion des doctrines du prince que Sainte-Beuve y entraît à son tour.

L'impression que Sainte-Beuve éprouva en pénétrant pour la première fois dans la salle des séances du Luxembourg dut être assez singulière. « Je crois sentir une odeur de sépulcre, » disait un illustre orateur de la chambre des communes le jour de son entrée à la chambre des lords. L'odeur que respira Sainte-Beuve ne lui sembla peut-être pas très-différente, et son intervention dans les travaux du Sénat fut nulle pendant près de deux ans. Il fallut qu'une circonstance fortuite lui fournît l'occasion que sans doute il attendait. Dans la séance du 25 mars 1867, M. de Ségur d'Aguesseau, à la fin d'un discours sur l'enseignement primaire, s'éleva à des considérations générales sur les dangers que l'athéisme et le matérialisme faisaient courir à la société, et reprocha au ministre de l'instruction publique d'avoir favorisé ce danger par le scandale de la nomination d'un homme qu'il ne désignait pas, mais qui était évidemment M. Renan. A ces mots, Sainte-

Beuve se leva, et, interrompant l'orateur avec une vivacité qui n'avait rien d'affecté, mais qui n'était pas dans les habitudes du Sénat, il protesta contre des imputations blessantes à l'adresse d'un homme dont il avait l'honneur d'être l'ami, et dont il défendait les doctrines au nom de la liberté de penser. Le scandale fut grand : « c'est la première fois, s'écria-t-on, que l'athéisme trouve dans le Sénat un défenseur. » Les interruptions les moins courtoises fondirent sur Sainte-Beuve de tous les côtés, et, comme il tenait bon et faisait tête à l'orage, il fut menacé d'un rappel à l'ordre. L'incident eut beaucoup de retentissement et valut à Sainte-Beuve de nombreuses lettres de félicitations. « Je vous remercie, écrivait-il à l'auteur d'une de ces lettres, de votre adhésion amicale à l'occasion de cette séance, vraiment affligeante pour la raison humaine. On se demande comment elle marche, et si elle marche en effet : mais elle sera partout avant d'avoir pu pénétrer dans quelques lieux réservés. C'est un vrai phénomène. » Une nouvelle et plus favorable occasion se présenta bientôt pour Sainte-Beuve, de prendre, dans ces *lieux réservés*, une attitude tout à fait hardie. Un cer-

tain nombre d'habitants notables de Saint-Étienne avaient adressé au Sénat une pétition où ils se plaignaient de la composition qui avait été donnée à la bibliothèque populaire de leur ville et des ouvrages contraires à la religion ou à la morale qui y avaient été admis. Dans la liste dont ils envoyaient copie, ils faisaient indistinctement figurer, à côté de livres qui méritaient en effet la censure, des ouvrages dont les uns étaient en quelque sorte préservés par leur caractère classique, dont les autres ne se distinguaient que par un large esprit de tolérance religieuse ; mais le rapporteur ne faisait point cette distinction et recommandait chaudement la pétition à l'approbation du Sénat. Sainte-Beuve prit la balle au bond. Le sujet l'avait tenté par le côté populaire et philosophique, dont il entrevoyait le développement. Il demanda l'ajournement de la discussion et revint devant le Sénat le 29 juin 1867 avec un discours très-préparé. Sainte-Beuve y prenait la défense de Voltaire, de Rousseau, de Proudhon, de George Sand, et se posait nettement en apôtre de la libre pensée et du libre examen. En même temps il esquissait en quelque sorte le programme de la politique démocratique qu'il

aurait voulu voir suivre à l'empire. « L'empire, disait-il, a une droite et une gauche ; à gauche est le cœur. » Ni le Sénat ni même le public n'étaient habitués à entendre des paroles aussi hardies. Le tapage fut grand, et, si ce discours attira sur Sainte-Beuve le désagrément d'une provocation de la part d'un de ses collègues (provocation assez ridicule et qu'il crut devoir refuser), il lui valut aussi, de la part d'admirateurs inconnus qui lui écrivaient du fond de leur province, des témoignages d'adhésion et de reconnaissance. Les élèves de l'École normale lui écrivirent également une lettre dont un paragraphe imprudemment publié amena d'abord le renvoi de l'élève qui avait tenu la plume, puis le licenciement de l'École. Si pénible que fût à Sainte-Beuve cette dernière affaire, il n'en devait pas moins sentir qu'il avait le vent en poupe. Il ne lui restait plus pour en profiter qu'à mettre toutes voiles dehors.

La santé déjà délabrée de Sainte-Beuve ne lui permettait cependant pas de prendre part aux discussions du Sénat aussi souvent que peut-être il l'aurait désiré. Près d'un an s'écoula avant qu'il prît la parole de nouveau dans la séance du 4 mai 1868 à propos du nouveau

projet de loi sur la presse, auquel il reprochait de ne pas être assez libéral. La liberté de la presse ne lui tenait pas si fort à cœur dans les premières années du régime de 1852; mais, en se chargeant de la défendre à cette date, il savait bien ce qu'il faisait. « La presse n'est pas aussi ingrate qu'on le prétend, » disait-il aux sénateurs. En se faisant ainsi le champion de sa cause, il comptait bien sur sa gratitude, et sur l'appui qu'elle allait lui prêter dans la campagne dont il méditait déjà le plan. Ce discours fut écouté par le Sénat avec une malveillance distraite et couvert en quelque sorte par le bruit des conversations. Peu importait à Sainte-Beuve, qui ne se flattait pas de convaincre ses auditeurs. « J'ai mon public, » se borna-t-il à dire aux interrupteurs, et il continua la lecture de son discours. Ce n'était pas non plus au Sénat, c'était au public qu'il s'adressait lorsque, le 19 mai suivant, il prenait de nouveau la parole dans la discussion sur la liberté de l'enseignement supérieur. On sait quelle fut l'origine de cette discussion. Une pétition rédigée par un assez grand nombre de pères de famille dénonçait, en termes qui n'étaient pas toujours très-mesurés sur le compte des

personnes, les tendances matérialistes de l'enseignement donné dans la faculté de médecine de Paris ; cette pétition concluait à la liberté de l'enseignement supérieur, afin de permettre à des facultés créées dans un autre esprit philosophique et scientifique de faire concurrence aux facultés de l'État. L'émotion avait été vive dans le monde scientifique et dans la jeunesse des écoles. La discussion au Sénat, dont l'immense majorité était favorable à la pétition, promettait d'être chaude. Sainte-Beuve s'était fait depuis longtemps inscrire, et il vint lire à la tribune d'une voix sourde et mal assurée, dont la timidité contrastait avec les hardiesses de son langage, un long manifeste en faveur de la libre pensée. Dans ce discours, il traçait la configuration idéale de ce diocèse sans limites précises, « qui comptait des paroissiens jusque dans ceux de messeigneurs les évêques, » et qu'on baptisa le lendemain sous le nom de *diocèse du bon sens*. Il adressait aux fidèles de ce diocèse une sorte de mandement dans lequel il les conviait à s'allier dans une véritable croisade contre l'attitude agressive et militante du parti clérical. Dans ce discours, il ne laissait rien debout, ni la certitude de la loi morale, où

il se refusait, avec Bentham, à voir autre chose qu'une convention utilitaire, ni le libre arbitre sur le sujet duquel il déclarait incliner vers les opinions de Hobbes, de Hume et de Tracy. Une seule chose était glorifiée, la recherche scientifique, désormais souveraine, et seule dépositaire de la vérité. Enfin il terminait cette profession de foi en déclarant (tout comme l'a fait récemment à la tribune de l'assemblée nationale l'orateur le plus disert du radicalisme), qu'il votait contre la liberté de l'enseignement supérieur, parce qu'en présence de tous les privilèges dont l'Église catholique était investie, cette liberté créait pour elle un véritable privilège.

L'éclat causé par ce discours fut grand au dedans comme au dehors du Sénat. Les fidèles du diocèse du bon sens, auquel Sainte-Beuve avait fait appel, ne demeurèrent point sourds à cette revendication hardie, qui les posait pour la première fois dans les régions officielles à l'état de puissance avec laquelle il fallait compter. De tous côtés, il reçut des lettres, des adresses, des témoignages d'adhésion; mais parmi ces témoignages nul ne lui fut plus sensible que la démarche faite auprès de lui par un groupe

d'étudiants en médecine qui vinrent, au nombre d'environ deux cents, le remercier d'avoir pris la défense de leur école et de leurs professeurs. Sainte-Beuve les fit immédiatement entrer dans le jardin de sa petite maison. « Il y a longtemps que je l'ai pensé, leur dit-il, la seule garantie de l'avenir, d'un avenir de progrès, de vigueur et d'honneur pour notre nation, est dans l'étude, et surtout dans l'étude des sciences naturelles, physiques, chimiques, et de la physiologie. C'est par là que, dans un temps prochain et futur, bien des questions futiles ou dangereuses se trouveront graduellement et insensiblement diminuées et, qui sait? finalement éliminées. Ce n'est pas seulement l'hygiène physique de l'humanité qui y gagnera, c'est son hygiène morale... A cet égard, il y a encore beaucoup à faire. Étudiez, travaillez, messieurs, travaillez à guérir un jour nos malades de corps et d'esprit. »

Les deux cents jeunes gens applaudirent à ces paroles, et parurent ravis par la perspective de cette élimination prochaine des questions futiles et dangereuses, c'est-à-dire en réalité de ces doutes et de ces croyances qui sont, depuis l'origine du monde, le lot, le mal-

heur et aussi l'espérance de l'humanité souffrante... Ces jeunes gens n'avaient guère plus de titres à représenter la génération au nom de laquelle ils prétendaient parler que ceux qui, treize ans auparavant, dans une étroite salle du Collège de France, avaient empêché Sainte-Beuve de continuer son cours ; mais il importait peu : aux yeux du public, c'était, suivant l'expression reçue, cette même jeunesse des écoles qui avait autrefois sifflé Sainte-Beuve et qui l'applaudissait aujourd'hui. Le plan de campagne avait réussi ; Sainte-Beuve était vengé et il pouvait dire avec orgueil à M. Gaston Bois-sier, son digne successeur à l'École normale : Ils m'applaudissent maintenant !

Cette profession de foi hardie de matérialisme dogmatique répondait-elle du moins à une conviction arrêtée et profonde, à ce qu'il appelait lui-même autrefois un invincible éclat intérieur ? Cette question délicate ne mérite pas d'être examinée avec moins de soin et d'impartialité que celle de sa sincérité dans ses convictions religieuses d'autrefois. Il ne faut pas croire en effet qu'une certaine affectation soit le propre des seuls dévots et que l'incrédulité ne puisse avoir aussi son hypocrisie. Sur ce point délicat

et qui touche presque à l'honneur, voici ce qui me paraît la vérité. J'ai déjà dit que le fond de la nature chez Sainte-Beuve était matérialiste, et j'entends par là que l'instinct naturel n'était pas chez lui porté à réduire la part d'influence que le corps exerce dans la machine humaine, ni à chercher la solution la plus élevée des problèmes que soulève l'économie de notre nature. Lors donc qu'il se laissait séduire et convaincre par les arguments de l'école physiologique et matérialiste, il ne faisait que suivre sa pente et son inclination, mais je doute que son intelligence ait jamais adhéré bien fortement à une doctrine philosophique précise, et qu'il se soit cantonné dans le matérialisme avec la conviction scientifique et la satisfaction tranquille d'un esprit qui se croit en possession de la vérité. D'abord, il faut bien le dire, Sainte-Beuve avait l'esprit assez peu philosophique. Ses études dans cette branche des connaissances humaines n'avaient jamais été poussées très-loin. Il traitait un peu lestement la métaphysique, et, quand il en parlait, son langage ne laissait pas que de trahir une certaine confusion dans ses notions et dans ses idées. On peut en juger par ce fragment d'une lettre, peut-être à dessein

rendue publique, et qu'il adressait à l'auteur de l'*Apologie d'un incrédule*. « J'ai lu votre apologie, qui ne doit point s'appeler ainsi, car le sage n'a pas à se défendre : c'est un compte rendu que vous faites non pas aux autres, mais à vous-même. Il me paraît de tout point exact et rigoureux. La création serait le premier des miracles. L'éternité de la matière une fois admise, tout s'en déduit. La fatalité des lois est une consolation pour qui réfléchit, autant et plus qu'une tristesse. On se soumet avec gravité. Cette gravité muette et respectueuse de l'homme qui pense est à sa manière une religion, un hommage rendu à la majesté de l'univers. Nos désirs, éphémères qu'ils sont et contradictoires, ne prouvent rien. Ce sont des nuages qui s'entrechoquent au gré des vents ; mais l'ordre sidéral règne et plane au-dessus. Vous êtes, mon cher ami, de la religion de Démocrite, d'Aristote, d'Épicure, de Lucrèce, de Sénèque, de Spinoza, de Buffon, de Diderot, de Goethe, de Humboldt, c'est une assez bonne compagnie. » Laissons de côté ce singulier postulat de l'éternité de la matière, admis, je le sais, dans un certaine école, mais qui ne paraît à quelques esprits récalcitrants ni plus facile à comprendre, ni moins

miraculeux que la création. Laissons de côté également cette phraséologie sur la fatalité des lois qui est une consolation, sur la gravité qui est une religion, sur l'ordre sidéral qui plane au-dessus des nuages et des désirs ; quelle singulière association de noms cependant que cette bonne compagnie de philosophes, et combien Épicure doit être étonné de s'y rencontrer avec le stoïcien Sénèque ! Sainte-Beuve, qui prétendait découvrir en littérature les lois de l'histoire naturelle des esprits et déterminer les caractères de leur famille, n'aurait pas été évidemment très-propre à opérer cette classification dans le domaine de la philosophie, et il aurait été sujet à tomber dans quelques confusions.

Cette confusion d'idées rendait peut-être plus facile à Sainte-Beuve d'accepter quelques-unes des illusions orgueilleuses de l'école scientifique et matérialiste, à laquelle il ne négligeait aucune occasion de se rattacher dans des lettres qu'un heureux hasard rendait toujours publiques. « Qu'on en gémissé ou non, écrivait-il en 1867, on n'est plus libre, la foi s'en est allée. La science, quoi qu'on en dise, la ruine. Il n'y a plus pour les esprits sensés et vigoureux, nourris de l'histoire et armés de la critique,

studieux des sciences naturelles, il n'y a plus moyen de croire aux vieilles histoires et aux vieilles bibles... Il se crée lentement *une morale et une justice* à base nouvelle, non moins solide que par le passé, plus solide même, parce qu'il n'y entre rien des craintes puériles de l'enfance. Cessons donc le plus tôt possible, hommes et femmes, d'être des enfants. Ce sera difficile à bien des femmes, à bien des hommes aussi; mais, dans l'état de société où nous sommes, le salut et la virilité d'une nation sont là et pas ailleurs. On aura à opter entre le byzantinisme et le vrai progrès. »

Assurément il est assez difficile d'imaginer quelque chose de plus formel dans la négation. Ce ne sont pas seulement les vieilles histoires et les vieilles bibles qu'il rejette; la vieille morale est sacrifiée également sans qu'on voie bien nettement sur quelle base s'établira cette morale nouvelle qui est destinée à remplacer l'ancienne. Était-ce bien là cependant l'expression réelle de sa pensée, et dans ces lettres, qui étaient de véritables manifestes, qui étaient reproduites et commentées par la presse, ne se laissait-il pas aller à en forcer un peu le sentiment? Demandons-le à l'abbé Barbe, à ce confident discret qui ne son-

geait point à exploiter au profit de ses croyances les aveux plus humbles de son ancien condisciple. Voici ce que Sainte-Beuve lui écrivait en 1865 à propos d'un livre de philosophie dont l'abbé Barbe lui avait fait hommage : « Si tu te rappelles, mon ami, nos longues conversations sur les remparts ou au bord de la mer, je t'avouerai qu'après plus de quarante ans j'en suis encore là. Je comprends, j'écoute, je me laisse dire ; je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes ; mais enfin je n'ai jamais pu parvenir à me former, sur ce grave sujet, une foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle pas le moment d'après. Ton livre me fait repasser méthodiquement par les mêmes chemins. Je te sais gré de cette promenade élevée que te doit mon esprit, qui ne laisse pas d'être un peu fatigué et dégoûté bien souvent. J'espère te revoir encore, et renouer l'entretien d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain, l'entretien dont le sujet est éternel. »

J'en demande pardon à ces amis des dernières années de Sainte-Beuve, hommes de science et philosophes qui, avec une sincérité absolue, le revendiquent comme un de leurs

disciples, qui ont le droit de le faire, car, dans ses entretiens avec eux sur l'éternel sujet, Sainte-Beuve se laissait certainement entraîner par leurs arguments et par leur exemple jusqu'au dernier terme des négations ; mais pour moi le véritable Sainte-Beuve des dernières années est dans cette lettre : avant tout sceptique, beaucoup plus enclin à la négation qu'à la croyance, ayant laissé triompher dans sa vie quotidienne ce que j'appellerai le matérialisme pratique, mais sur le fond des choses encore incertain, incapable de se former une conviction *qui ne s'ébranlât pas le moment d'après*. Quant au Sainte-Beuve que nous avons tous connu, professeur d'incrédulité et matérialiste dogmatique, c'était un Sainte-Beuve de mise en scène et de galerie, amoureux du succès, chercheur de popularité. Il crut y atteindre par cette voie, et l'expérience montra qu'il ne s'était pas trompé de route ; mais il ne semble pas que ce soit là un de ces convertis dont la libre pensée ait le droit de s'enorgueillir.

Ce qui montre bien au reste avec quelle persévérante habileté Sainte-Beuve essayait de s'embarquer de nouveau sur ces flots mouvants de la faveur publique, qui l'avaient si rudement

déposé autrefois sur le rivage, c'est la lente évolution par laquelle il se détacha insensiblement de l'empire autoritaire et conservateur, pour se rattacher à l'empire démocratique et libéral. Le côté démocratique de l'empire n'avait cependant jamais cessé de le préoccuper. Comme tous les anciens saint-simoniens, il avait vu dans la politique commerciale et économique suivie par le prisonnier de Ham, qu'il appelait dans un discours au Sénat « un socialiste éminent, » la réalisation de la portion la plus praticable de ses anciennes utopies. « Extraire ce qu'il y a de bon dans le socialisme, disait-il dans ce même discours, pour le soustraire à la révolution et pour le faire entrer dans l'ordre régulier de la société, m'a toujours paru une partie essentielle et originale de la tâche dévolue au second empire. » Cette préoccupation des questions sociales, qui, après avoir attiré sa jeunesse, se présentait de nouveau à son esprit au déclin de son âge mûr, lui inspirait en 1865 ses *Études sur Proudhon*, études curieuses bien qu'un peu surfaites à mon gré, où il laisse percer quelques doutes sur la solidité des principes constitutifs de la société, et où il dénonce avec Proudhon « les contradictions et les faiblesses de la plu-

part de ceux qui prétendent asseoir *a priori* le droit de propriété; » mais, si ses préoccupations démocratiques ne l'avaient jamais abandonné, ses préoccupations libérales furent comme un regain de jeunesse qui poussa chez lui avec le désir de la popularité. Il avait commencé son opposition à propos des questions religieuses; pourtant dans son discours au Sénat sur la liberté de la presse, il accusait déjà les ministres de paralyser par leur mauvaise volonté et leur inertie les intentions libérales de l'empereur. Il annonçait ainsi le dessein de se placer insensiblement sur ce terrain de l'opposition dynastique et constitutionnelle, qui était devenu, avec plus ou moins de sincérité de leur part, celui de ces anciens partis tant raillés par lui. Pour jouer ce nouveau rôle, sa situation de critique attitré du *Moniteur officiel*, auquel il était revenu depuis deux ans, ne laissait pas que de lui causer quelque embarras. Il saisit la première occasion de secouer le lien de cette dépendance, et on eut l'imprudence de la lui fournir.

On se souvient du bruit que causa cette petite révolution de palais, par laquelle on enleva le titre et les privilèges d'organe officiel à l'antique gazette qui en était en possession depuis

si longtemps, pour les donner à un recueil nouveau dont la rédaction serait tout entière dans la main et sous la coupe du ministre d'État. Sainte-Beuve, qui assurément n'avait pas médiocrement contribué à relever par ses articles l'éclat de la rédaction de l'ancien *Moniteur officiel*, fut froissé de cette transformation opérée sans son avis, et il ne voulut pas accepter l'attache du nouveau journal. « Je n'écrirai jamais, disait-il, dans le recueil de X..., censuré par Norbert-Billiart, » et il ajoutait : « Oh ! sire, que de sottises on commet en votre nom ! » Il n'y avait rien que de très-légitime dans cette susceptibilité ; mais sa rupture avec le *Journal officiel* l'entraîna plus loin qu'on ne pouvait penser. Sainte-Beuve, qui se considérait comme lié par un traité avec M. Dalloz, resté propriétaire du *Moniteur* indépendant, lui avait envoyé un article sur un sujet alors brûlant : le cours sur l'enseignement des jeunes filles professé à la Sorbonne par M. Albert, cours institué par M. Duruy et vivement combattu par l'épiscopat. « Les évêques ont poussé des cris, disait-il, comme s'il s'agissait de sauver le Capitole, » et il ajoutait entre parenthèses : « Des cris d'aigle. » L'épigramme fut trouvée un peu forte

par la rédaction du nouveau recueil. On en demanda la suppression à Sainte-Beuve. Il s'y refusa avec obstination. « Au diable les fanatiques ! » s'écria-t-il, et le lendemain il envoya son article au *Temps*, qui, comme on peut penser, l'imprima tel quel, et sans marchander.

Le scandale fut grand dans les régions officielles. Le *Temps* était un des organes principaux de cette opposition, vive dans le fond, modérée dans la forme, libérale et constitutionnelle dans ses principes, dont le gouvernement redoutait par-dessus tout le triomphe. C'était, disait-on, un journal orléaniste. Un sénateur écrire dans un pareil journal ! On fit faire à Sainte-Beuve des objurgations très-vives au nom du ministre d'État, objurgations que Sainte-Beuve repoussa avec beaucoup de hauteur. Il n'était pas fâché de quitter ce qu'il appelait l'*officialité*, et il n'admettait pas que sa dignité de sénateur enlevât quoi que ce soit à son indépendance d'homme de lettres. On en conçut une vive irritation contre lui au ministère d'État et aux Tuileries, irritation dont Sainte-Beuve prenait assez volontiers son parti ; ce qui dut lui être plus sensible, ce fut de voir se fermer devant lui l'ermitage de Saint-Gratien.

« Quinze jours se sont écoulés, écrivait-il le 17 janvier 1869 à la princesse Mathilde, j'ai beau chercher et m'interroger, je ne puis découvrir que j'aie eu aucun tort personnel envers Votre Altesse. Vous m'avez accoutumé, princesse, à une amitié si différente, que je n'ai pu considérer l'entrevue de lundi que comme un accident extraordinaire, quelque chose qui n'était pas de vous, mais d'un autre. Pour moi, j'ai mis le signet après la visite du dimanche. Le livre se ferme pour moi ce jour-là à cinq heures et demie du soir; se rouvrira-t-il jamais un jour? »

Ce livre ne devait se rouvrir que peu d'heures avant l'instant solennel où le livre de la vie de Sainte-Beuve allait se fermer. Lorsque la princesse Mathilde apprit l'état désespéré où il était réduit, elle envoya un ami commun, porteur d'une dernière lettre à laquelle Sainte-Beuve eut la force de dicter encore la réponse. Il est à regretter que ce triste et dernier témoignage de la réconciliation devant la mort ne termine pas ce petit volume des *Lettres à la Princesse*, qui se clôt au contraire sur l'éclat d'un différend. Dois-je avouer que dans ce différend, dont l'opinion publique se trouve ainsi

saisie, les torts me paraissent au moins très-partagés? Sans doute, Sainte-Beuve avait le droit de veiller avec un soin jaloux sur sa dignité et son indépendance d'homme de lettres, et c'était une prétention singulière que de vouloir le confisquer en quelque sorte au profit de la littérature officielle; mais d'un autre côté cette attitude d'abord indépendante, puis frondeuse, puis enfin délibérément hostile, que Sainte-Beuve avait prise dès le lendemain en quelque sorte de son entrée au Sénat, ne créait-elle pas une situation difficile à celle qui avait si fort contribué à lui en ouvrir l'accès? Pour abaisser devant lui la barrière qui fermait l'entrée du Sénat, elle avait eu à lutter contre plus d'un préjugé, à désarmer plus d'une méfiance. Elle s'était sans doute portée fort de sa fidélité; elle avait répondu de cette nouvelle recrue. Puis, une fois qu'il avait été admis à bord du navire, et qu'il avait vogué quelque temps de conserve, les nuages s'étant amassés à l'horizon, la mer étant devenue houleuse, la tempête menaçant de faire rage, Sainte-Beuve quittait subrepticement le bâtiment, et révélait à l'ennemi le secret des dissensions de l'équipage. Il y a dans le langage sévère de la justice militaire

un mot pour exprimer ces prudentes retraites, mot que dans la politique les partis se jettent parfois assez légèrement à la tête les uns des autres ; mais il faut convenir que dans ces circonstances ce mot pourrait s'appliquer sans trop d'injustice à la conduite de Sainte-Beuve.

Il semble que Sainte-Beuve ait été en quelque sorte piqué au jeu par l'irritation que son passage au *Temps* avait suscitée dans les régions du pouvoir. Peut-être aussi se sentait-il encouragé par le regain nouveau de popularité qu'il recueillait non plus seulement dans la jeunesse tapageuse des écoles, mais dans le monde de l'opposition libérale. On se souvient des événements qui ont marqué l'année 1869 et des modifications importantes apportées à la constitution de 1852 par ce fameux sénatus-consulte dont la mise en pratique loyale aurait peut-être sauvé l'empire et la France des calamités où l'année 1870 nous a précipités. Ce sénatus-consulte devait venir en discussion devant le Sénat au mois d'août 1869. Sainte-Beuve était inscrit depuis longtemps pour prendre part à cette discussion. Le dernier jour, ses forces le trahirent, et il ne put se rendre à la séance. Si malade et proche de sa fin qu'il se sentit, il ne

voulut pas laisser échapper cette dernière occasion de faire un pas plus avant dans la voie où il s'était engagé, et il envoya au *Temps* une sorte de canevas du discours qu'il avait l'intention de prononcer. Tous ceux qui ont conservé le souvenir un peu présent des épisodes qui ont marqué la lutte si ardente des dernières années du régime de 1852 n'ont pas oublié l'effet produit par cette piquante satire de toute la politique impériale, par cette longue revue de toutes les maladresses qui lui avaient successivement aliéné l'opinion publique, revue dont chaque couplet se terminait, comme un refrain, par cette phrase tombée un jour de la bouche d'un ministre influent : *mais, après tout, qu'est-ce que cela nous fait ?* Le dernier trait de cette satire était une épigramme sanglante à l'adresse des conseillers de la politique impériale. Arrivant à l'article qui réservait la responsabilité des ministres devant l'empereur : « Soit, disait Sainte-Beuve, mais je demande qu'on rédige ainsi l'article : les ministres ne dépendent que de l'empereur, mais ils conservent devant lui leur entière indépendance de jugement, de caractère et de langage. » Avait-il toujours conservé lui-même cette entière indépendance ? Ceux qui

l'avaient rencontré à Compiègne avant qu'il fût nommé sénateur auraient pu peut-être le dire; mais ils n'en avaient guère le droit, et ce n'était pas du côté de l'opposition, à laquelle Sainte-Beuve se ralliait si franchement, que pouvait partir le reproche. On fait toujours dans les partis bon accueil aux transfuges. Tout était oublié, et l'article des *Regrets* et la nomination au sénat. Sainte-Beuve goûtait donc au terme de sa carrière cette double jouissance de combiner les avantages positifs qu'assure une situation officielle avec les agréments de la popularité qui s'attache toujours en France à l'opposition; il avait lieu d'être satisfait. Une seule chose devait lui manquer, le temps de savourer un si rare plaisir.

XIII

Dernières années. — Dispositions testamentaires.
Funérailles. — Jugement de M. Cousin.

C'est souvent un triste sujet d'étude que les dernières années d'un homme illustre, de quelque éclat qu'elles aient été environnées. « Il y a deux choses, disait madame Swetchine, dont je n'ai jamais compris la beauté : une belle jeune et une belle vieillesse. » Cependant c'est un spectacle qui n'est dénué ni d'intérêt ni de grandeur, lorsque le corps décline et paye son tribut à la loi de dégénérescence, de voir au contraire l'esprit qui se fortifie, l'âme qui s'élève et la nature morale qui proteste contre la décadence de la nature physique. Dans cette lutte qui se poursuit durant toute la durée de l'existence entre le principe du bien et le principe du mal, entre l'intelligence et la matière,

entre l'âme et le corps, il y a toujours un vaincu et un victorieux. La vie ne vous laisse jamais au point où elle vous a pris ; elle vous abaisse ou vous élève, et l'on monte ou l'on descend avec elle les degrés de l'échelle. Sainte-Beuve a porté une curiosité impitoyable dans l'étude de ces dernières années des hommes célèbres où se révèlent parfois des faiblesses sur lesquelles l'éclat de la jeunesse avait jeté jusque-là un voile doré. Il nous a montré tantôt Benjamin Constant « mangeant sa soupe aux herbes et allant au tripot, » tantôt Bossuet ne pouvant se résigner à quitter Versailles et y traînant jusqu'à sa dernière heure le spectacle de ses infirmités. Voyons un peu à notre tour quelle a été la vieillesse de Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve avait quarante-huit ans à la date du 2 décembre. Il entrait à cette époque dans ce qu'on peut appeler l'automne de la vie ; mais cette avant-dernière étape ne devait point avoir pour lui la sérénité de ce qu'il a appelé quelque part « les jours tièdes et doux d'une automne prolongée, jours immobiles, sans ardeur et sans brise ; » elle rappellerait plutôt au contraire ces jours humides où le temps est bas, le ciel

brumeux, l'horizon court, et où un vent aigre soulève en tourbillon les feuilles flétries. L'article des *Regrets* avait brusquement rompu les relations de Sainte-Beuve avec toute la société politique dans la familiarité de laquelle il avait vécu sous le gouvernement de juillet. Les passions étaient vives à cette époque, et des relations plus étroites avec des amis plus anciens avaient été rompues pour de moins graves sujets. Sainte-Beuve avait donc passé dans un certain isolement les premiers temps du régime impérial. Il avait eu le malheur de perdre sa mère en 1850, et cette perte le laissait provisoirement seul dans sa petite maison de la rue Montparnasse. Il en sortait peu, absorbé par le labeur écrasant qu'il avait assumé, et il commença d'y mener, à partir de cette date, cette vie d'ermite littéraire dont l'activité intellectuelle et le travail incessant ont été l'honneur de ses dernières années. Il y recevait peu de visites. Ses anciens amis politiques et littéraires nourrissaient contre lui de vives rancunes, et ceux qu'il aurait dû acquérir en échange, les hommes du nouveau régime, les Saint-Arnaud, les Baroche, les Billault (pour ne parler que des morts), ne tenaient peut-être pas en très-haute

estime le concours qui leur était offert ; cependant, comme il l'avait prédit autrefois lui-même à Lamennais, il se prend toujours des âmes nouvelles au génie, et l'éclat croissant de sa renommée de critique, les avances qu'il ne cessait de faire à tout ce qui conquérait un nom nouveau dans les lettres, à tout ce qui donnait signe de vie et de mouvement, ne devaient pas être perdus. Peu à peu il devint le centre d'un petit monde philosophique et littéraire qui prit l'habitude de se grouper autour de lui, et dont les réunions périodiques avait fini, dans les dernières années de l'empire, par devenir pour quelques censeurs ombrageux un sujet de scandale. Nous touchons ici à l'histoire contemporaine, et l'on comprendra que je sois obligé de m'imposer une grande réserve. Les éléments de cette petite société ne laissaient pas que d'être assez différents, et, si Sainte-Beuve n'en avait été le nœud et le point de ralliement, il est assez vraisemblable que les membres dont elle se composait ne se seraient jamais rencontrés. Le principal noyau était formé par des hommes qui représentent, dans sa manifestation la plus brillante et la plus hardie, le mouvement philosophique, littéraire et scientifique de notre temps, M. Renan,

M. Taine, M. Robin, M. Berthelot, M. Paul de Saint-Victor, M. Edmond Schérer, à qui Sainte-Beuve témoignait dans les derniers temps de sa vie une grande confiance, et qu'il se plaisait à appeler son « confesseur littéraire. » A ce groupe intellectuel se mêlait un second qui représentait au contraire le monde de la littérature légère et même sensuelle à laquelle Sainte-Beuve n'avait pas refusé ses éloges et ses encouragements ; Théophile Gautier, Gavarni, Nestor Roqueplan, l'acteur Potier, M. Flaubert, les frères de Goncourt ; enfin, à ces deux groupes, qui correspondaient en quelque sorte à la double face de l'esprit de Sainte-Beuve et aux tendances contradictoires de sa nature, s'associait un petit noyau d'amis moins brillants, d'humbles admirateurs, une petite cour comme il s'en rassemble toujours autour des célébrités littéraires, et que rattachaient à lui une affection sincère et un enthousiasme idolâtre. Sainte-Beuve formait le lien entre ces esprits si divers. Aux premiers, il demandait la nourriture et l'excitation intellectuelle dont il avait besoin pour maintenir en perpétuelle vigueur et fraîcheur son esprit toujours avide de mouvement et curieux de nouveautés. Il cher-

chait dans la compagnie des seconds le délassement, la gaieté, la gauloiserie, et il goûtait leur conversation,

Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Cette petite société avait ses agapes littéraires qui se tenaient périodiquement, d'abord chez un restaurateur connu, puis plus tard chez Sainte-Beuve lui-même. Tous ceux que je viens de citer n'y étaient cependant pas admis, mais en revanche d'augustes convives venaient parfois s'asseoir au festin. Le prince Napoléon ne refusait pas l'honneur de sa compagnie, et la princesse Mathilde paraît avoir daigné elle-même embellir quelquefois de sa présence la maison et la table de Sainte-Beuve. Dans de pareilles circonstances, la composition du menu ne laissait pas d'être une assez grosse affaire. On n'était pas d'humeur en effet à se nourrir exclusivement de poésie dans ce nouveau cénacle, et Sainte-Beuve apportait dans la préparation de ces dîners un raffinement de préoccupations culinaires qu'il élevait à la hauteur d'une théorie, et qui rappelle un peu la vieillesse de Saint-Évremond et sa correspondance avec Ninon de Lenclos.

Ninon de Lenclos n'était pas là cependant pour présider à la table avec son esprit et sa bonne grâce aristocratique. « Je suis du peuple ainsi que mes amours, » tel était, paraît-il, le refrain que fredonnait volontiers Sainte-Beuve les jours où il se sentait en humeur de se divertir. Aussi avait-il soin de faire disparaître ce que son dernier secrétaire appelle sa *famille improvisée*, ce qu'il appelait lui-même sa *maisonnée*, les jours où il recevait des hôtes de distinction. Pour le surprendre à table avec elle, il aurait fallu venir à l'improviste, « en ami du quartier latin. » — « Écoutez, Lebrun, disait un jour Sainte-Beuve à son confrère de l'Académie, je n'ai jamais osé vous inviter à dîner parce que vous êtes un homme respectable ; mais, si j'en relève (c'était quelques mois avant sa mort), — je viens de recevoir un panier de vins fins, — promettez-moi de venir dîner un soir avec nous... » Je tiens de la bouche même de M. Lebrun qu'il n'a jamais profité de l'invitation.

Si j'ai parlé de ces dîners littéraires et philosophiques, c'est qu'ils ont eu leur quart d'heure de célébrité. On se souvient du tapage que causa certain dîner que Sainte-Beuve avait

donné le vendredi saint au prince Napoléon et à quelques autres convives. La presse anecdotique s'empara de ce dîner ; la presse soi-disant religieuse envenima la chose, et bientôt il ne fut question que du banquet donné par Sainte-Beuve le vendredi saint, banquet que l'on comparait à la célèbre débauche de Roissy, et de l'insulte à dessein adressée par lui aux croyances religieuses de la France, insulte dont sa qualité de sénateur redoublait encore la gravité. « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard, » fut la première réponse de Sainte-Beuve à une demande d'explication. Interrogé de plus près par le président du Sénat lui-même, il entra dans quelques détails qui réduisirent le scandale à sa juste proportion. Il n'y avait eu dans l'intention de Sainte-Beuve ni insulte ni bravade, c'était une simple inadvertance dans le choix d'un jour auquel on avait été obligé de se tenir ensuite en raison des convenances du prince. Il y avait eu, non pas banquet, mais dîner modeste (où figurait même un plat maigre pour une dame pieuse qui s'était excusée au dernier moment) et toutes portes closes.— C'était donc un fait de la vie privée dont la presse s'était emparée sans droit pour

en dénaturer le caractère. Sous ce rapport, les plaintes de Sainte-Beuve étaient fondées et peut-être sa justification suffisante; il y avait là cependant un oubli de convenances élevées auxquelles madame d'Arbouville ne lui aurait pas permis autrefois de manquer. « Il faut traiter notre vie comme nous traitons nos écrits, a dit quelque part M. Joubert; mettre en accord, en harmonie le commencement, le milieu et la fin. » Cette harmonie n'a pas suffisamment préoccupé Sainte-Beuve, et il a trop oublié les égards que l'auteur des *Nouveaux Lundis* devait à celui des *Consolations*.

Cette existence ainsi remplie n'était assurément pas sans douceur. Elle avait ses nobles jouissances de travail et d'étude. Elle avait ses légitimes satisfactions d'amour-propre et d'ambition récompensée ainsi que ses émotions de popularité flatteuse. Elle avait enfin ses plaisirs, dont Sainte-Beuve ne laissait pas de sentir depuis longtemps l'influence fâcheuse sur la vigueur de son esprit. « J'ai mes faiblesses, écrivait-il déjà en 1848 à M. Jean Reynaud; ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flam-

me ; mais je n'y ai jamais perverti mon cœur. » Près de vingt ans s'étaient écoulés, et il n'était pas guéri de ses faiblesses quand il écrivait ces lignes : « La volupté est, on l'a remarqué, un grand agent de dissolution pour la foi, et elle inocule plus ou moins le scepticisme. La vague tristesse, qui sort, a-t-on dit, et s'exhale comme un parfum de mort du sein des plaisirs, cette lassitude énervante et découragée, n'est pas seulement un trouble pour ce qui est du sentiment, elle réagit aussi sur la chaîne des idées. Le principe de certitude en nous s'en trouve à la longue atteint et déconcerté. » Cette vague tristesse est la protestation de l'âme contre la victoire du corps, et c'est l'honneur de Sainte-Beuve de l'avoir quelquefois éprouvée. Tantôt ce sentiment se traduisait par un coup d'œil de regret jeté sur son enfance. « Ma vie coule ou plutôt roule désormais, écrivait-il en 1863 à l'abbé Barbe : *non degitur sed truditur ætcs.* Nous ne sommes plus très-loin du but ; ce n'est pas à dire que nous le voyions beaucoup plus clairement. Le travail, qui est mon grand accablement, est aussi ma grande ressource. Chaque jour a sa tâche ; une corvée suit l'autre, et je n'ai guère le temps de regarder aux talons ;

mais toutefois, entre le sommeil et la veille, dans cet intervalle où l'on trouve un peu de repos, sinon de l'oubli, il m'arrive souvent de laisser flotter mes pensées du côté de l'enfance et de la jeunesse, et là je revois les lieux, les matinées, les après-dînées du jeudi, les courses le long de la Liane, avec les entretiens sans fin, et les doctes et douces causeries d'un ami.» Tantôt c'est une exclamation de satiété et de lassitude: « La saturation, il y a un moment où cela vient dans ce repas qu'on appelle la vie; il ne faut qu'une goutte alors pour faire déborder la coupe du dégoût. J'ai quelquefois pensé que, malgré le plaisir que je prenais à vivre depuis quelques années dans ce cercle heureux où je rencontrais un charme, je pouvais, moi aussi, en venir à cette disposition rassasiée où le cœur se noie. » Ce dégoût de la vie et de l'humanité, punition tardive de ceux qui n'ont point mis leur idéal ailleurs, se traduit encore dans ce billet que je dois à l'obligeante communication d'un ami de ses dernières années: « Il est possible, cher ami, que l'humanité s'avance, mais ce n'est que parce que le sol s'exhausse, marche et avance lui-même; les hommes en personne restent bien petits, bien

sots, et toujours les mêmes qu'autrefois, du temps de nos vieux moralistes. »

Ainsi le dernier article de sa foi lui manquait. A la place de ce progrès continu et indéfini de l'humanité, régénérée par une morale et une justice à base nouvelle, il ne connaissait plus, dans les instants où il était sincère vis-à-vis des autres et vis-à-vis de lui-même, qu'un double sentiment, le mépris des hommes et la saturation de la vie, — de cette vie dont il commençait à sentir que le germe était attaqué en lui.

Depuis quelques années, Sainte-Beuve était atteint d'une infirmité cruelle dont moins qu'un autre il se dissimulait la gravité. Des souffrances aiguës furent supportées par lui avec un grand courage, et n'abattirent pas un seul instant l'indomptable vigueur de son esprit. Ni l'existence absolument sédentaire à laquelle il s'était condamné, ni les soins affectueux de ses amis, ni l'habileté des plus illustres praticiens n'avaient pu les adoucir et arrêter un mal dont il mesurait lui-même les ravages. De quel œil voyait-il arriver cette éventualité redoutable devant laquelle tant d'orgueilleuses convictions ont fléchi ? « Je me plonge stupidement et tête

baissée dans la mort, disait Montaigne, comme dans une profondeur muette et obscure. » Stupidement et tête baissée ! tel est donc le dernier mot du sceptique en face du grand problème de la mort, qui n'est cependant que celui de la vie. Silence et obscurité, telle est sa réponse à ceux qui frissonnent au bord de cette profondeur, et qu'une invisible main semble y précipiter. Sainte-Beuve en a-t-il trouvé une plus consolante, et ce rayon divin qu'il implorait autrefois est-il venu au dernier moment l'éclairer ?

Rien ne saurait décourager sur ce point l'ardente charité de M. Morand. « Peut-on assurer, s'écrie-t-il, que sa dernière volonté ait été sa dernière pensée ? Les miséricordes d'en haut sont infinies, et l'homme qui a été le maître de prescrire à son corps de passer devant l'église sans y entrer s'est-il flatté d'être encore le maître de la prière au delà du tombeau ? »

Je n'aurai pas le courage de disputer cette dernière espérance à l'amitié de M. Morand. Oui, à cette minute suprême où l'âme, à demi dégagée des entraves du corps, commence à s'élever au-dessus de la terre, elle aperçoit peut-être une lumière, elle entend peut-être des ac-

cents qui échappent à nos yeux et à nos oreilles terrestres. Nul ne saurait dire en effet durant cette longue agonie où Sainte-Beuve demeura gisant sur son lit, insensible, sans voix, sans connaissance apparente, nul ne saurait dire quels souvenirs, quels regrets, quelles craintes, quelles espérances, vinrent assiéger ou émouvoir son esprit vivant encore dans son corps moribond. Cette heure solennelle est celle des invisibles retours vers les croyances passées, l'heure des derniers repentirs et des derniers pardons; mais nul non plus n'a le droit de faire parler le mystère de ces entretiens secrets entre l'âme et Dieu. Il faut s'en tenir à ce que l'on sait avec certitude, et rien ne donne à supposer que Sainte-Beuve soit mort dans des sentiments différents de ceux où il avait vécu durant les dernières années de sa vie.

Sainte-Beuve avait vu venir la mort, et depuis plusieurs mois il en mesurait les pas. Autrefois il avait craint au contraire d'être surpris par elle. « Avec la vie que je mène, disait-il en 1850 à son secrétaire, M. Octave Lacroix, je puis être frappé par un coup de sang. Vous veillerez à mes funérailles. Point de cérémonie; une messe basse le matin à huit heu-

res , à laquelle quelques amis assisteront. » En 1855 il renouvelait cette recommandation à M. Jules Levallois. Mais les années s'écoulèrent et avec les années, la messe basse disparut.

Il avait publié de nouveau dans les *Portraits contemporains* l'article sur Daunou qu'il avait fait paraître en 1844 dans la *Revue des Deux Mondes*. Cet article contenait un extrait du testament de Daunou relatif à l'ordonnance de ses funérailles. « Après mon décès dûment constaté, disait Daunou dans ce testament, mon intention est que mon corps soit immédiatement transporté de mon domicile au Jardin-Louis, sans annonce, discours ou cérémonie d'aucun genre, avant neuf heures du matin. » Cette volonté ferme et simplement exprimée avait-elle produit impression sur l'esprit de Sainte-Beuve? Se piqua-t-il de ne pas montrer moins de courage dans le dédain des bienséances reçues et dans l'expression de ses convictions philosophiques que son compatriote et ancien protecteur? Toujours est-il qu'on ne saurait méconnaître la ressemblance de préoccupations , presque de termes, entre le testament de Daunou et celui que Sainte-Beuve, déjà vaincu par les atteintes du mal, écrivait debout sur le coin

d'une cheminée, en proie aux plus cruelles souffrances. « Je veux que mon enterrement soit purement civil, un enterrement sans pompe, sans solennité; aucun insigne, aucune trace d'honneur. Je demande aux corps et aux compagnies auxquelles j'ai l'honneur d'appartenir de ne se faire représenter à mon enterrement par aucune députation, heureux et reconnaissant si des collègues et des confrères veulent bien individuellement accompagner mes restes. — Ma place est au cimetière Montparnasse à côté de ma mère. Je désire qu'aucun de mes exécuteurs testamentaires n' fasse de discours, mais que l'un d'eux, Lacaussade ou Troubat, par quelques mots simples, se borne à remercier l'assistance qui m'aura accompagné jusqu'à la tombe. »

Eloigner à la fois de son cercueil tout appareil religieux et toute manifestation bruyante, bannir ce qu'il considérait comme une hypocrisie, en cherchant à éviter le scandale, telle était manifestement la pensée de Sainte-Beuve. C'était le 28 septembre 1869 qu'il traçait ces lignes d'une main défaillante. Quinze jours après, le 13 octobre, à une heure et demie de l'après-midi, il expirait.

Les dernières volontés de Sainte-Beuve furent respectées. Aucun prêtre, aucune députation officielle n'accompagna son cercueil. Une foule considérable n'en suivit pas moins le convoi. Se rendrait-on en corps au cimetière? Ce fut l'objet d'une délibération parmi les étudiants du quartier latin. « Il était sénateur, » dirent les uns. « Oh! si peu, » répondirent les autres, et les étudiants se joignirent au cortège. Ils s'attendaient à une manifestation, à un discours, à *quelque chose*. La cérémonie fut courte et simple. « Messieurs, nous vous remercions au nom de Sainte-Beuve, dit un des exécuteurs testamentaires : la cérémonie est terminée. » Ce fut tout. Une partie de l'assistance s'écoula manifestement désappointée.

Il n'y avait guère plus de quinze ans qu'une foule non moins nombreuse et composée à peu près des mêmes éléments conduisait également au cimetière la dépouille d'un homme dont l'existence s'était croisée avec celle de Sainte-Beuve, et qui avait exercé sur son esprit une courte, mais profonde influence. Une haie de soldats ferma l'accès du cimetière à ceux qui suivaient le convoi de Lamennais. Aux quel-

ques amis qui avaient pu pénétrer, le fossoyeur demanda s'il fallait mettre une croix sur la tombe. On lui répondit : non : « Je veux, avait dit Lamennais, être enseveli avec les pauvres et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur mon tombeau, pas même une simple pierre. » L'expression de leurs volontés dernières a valu à Sainte-Beuve et à Lamennais les mêmes éloges et les mêmes injures ; mais ceux qui apprécient avec sang-froid les nuances des choses sauront du moins gré à Sainte-Beuve de n'avoir pas donné à la tristesse de ses funérailles l'éclat de cette déclamation suprême.

Arrivé au terme de cette étude, dont je ne me dissimule pas les côtés incomplets, je ne tenterai pas de résumer mon jugement sur Sainte-Beuve. J'ai cherché à rassembler avec impartialité les éléments de ce jugement. A ceux qui prendront la peine de me lire, je laisse le soin de le traduire ; mais je voudrais, avant de terminer, essayer de répondre à une question qui se pose involontairement devant mon esprit.

Pourquoi, malgré une existence dont aucun acte contraire à la délicatesse n'est venu entacher le cours, malgré un amour ardent des lettres et une ardeur infatigable au travail,

malgré une probité littéraire scrupuleuse, malgré de sérieuses qualités privées, malgré l'esprit, ce n'est pas assez dire, malgré le génie, pourquoi les générations nouvelles se montrent-elles si peu disposées à la bienveillance pour Sainte-Beuve, et pourquoi refusent-elles à sa mémoire ce charme et ce respect qu'elles accordent parfois à des hommes qui n'ont pas mieux valu que lui? La postérité, qui n'est pas toujours aussi équitable qu'on le prétend, demeure éprise de certaines réputations qui, passées au crible, ne mériteraient pas plus d'indulgence que Sainte-Beuve ne paraît devoir en rencontrer près d'elle. Elle s'est laissé éblouir par leur auréole, et n'a pas cherché à la dépouiller de ses rayons. Pourquoi cette auréole ne brille-t-elle pas autour du nom de Sainte-Beuve, et pourquoi le goût que tout le monde éprouve pour l'écrivain ne nous rend-il pas plus favorables à l'homme?

C'est qu'il lui a manqué dans le caractère ce je ne sais quoi de relevé et de fier qui parle avant tout aux imaginations. C'est qu'il n'a pas toujours suivi dans sa conduite ces routes droites et larges où les chutes que l'on peut faire ne vous empêchent pas de marcher en avant.

Dans des temps aussi incertains que ceux où nous vivons, on ne saurait être sévère pour les sceptiques. Heureux, s'il existe, l'homme qui de nos jours n'a jamais douté! Mais de même, a-t-on dit avec vérité, qu'il est prudent de doubler le chrétien d'un honnête homme, de même il est nécessaire de doubler le sceptique d'un homme d'honneur. A défaut de convictions arrêtées et d'une foi profonde, le sentiment exquis et raffiné de l'honneur est le seul soutien sur lequel puisse s'appuyer dans la vie celui qui veut toujours porter la tête haute. C'est ce soutien et ce point d'appui qui parfois ont fait défaut à Sainte-Beuve.

Le hasard m'a fait un jour assister à une discussion animée entre gens qui comparaient, au point de vue de la valeur morale, Sainte-Beuve avec Mérimée. La controverse était vive : les uns tenaient pour Mérimée, les autres pour Sainte-Beuve. Tout à coup un des interlocuteurs, qui avait gardé jusque-là (et ce n'était guère son habitude) un profond silence, s'écria en commençant à arpenter la chambre à grands pas : « Savez-vous la véritable supériorité de Mérimée sur Sainte-Beuve? Je vais vous la dire : Mérimée est gentilhomme,

Sainte-Beuve n'est pas gentilhomme. » Je n'aurais jamais osé traduire ma pensée sous une forme aussi aristocratique, si je n'avais entendu tomber ce jugement de la bouche de M. Cousin.

FIN.



TABLE

I. La famille de Sainte-Beuve. — Son éducation première. — Ses études physiologiques et médicales.....	1
II. Premiers essais littéraires. — <i>Le Globe</i> . — <i>Le Cénacle</i> . — <i>Le Tableau de la poésie française au xv^e siècle</i> . — Premiers <i>Portraits littéraires</i>	23
III. <i>Joseph Delorme</i> . — <i>Les Consolations</i> . — Sincérité dans l'inspiration religieuse. — Origine de cette inspiration.....	49
IV. La révolution de Juillet. — Sentiments de Sainte-Beuve vis-à-vis du nouveau régime. — Ses relations avec les Saint-Simoniens — avec Armand Carrel — avec Ampère.....	75
V. Sainte-Beuve et l'abbé de Lamennais.....	101
VI. <i>Volupté</i> . — Caractère étrange de l'œuvre. — Le vrai dénouement.....	135
VII. Crise morale et religieuse. — Séjour à Lausanne. — Port-Royal. — Rêves et déceptions.....	149

- VIII. Portraits littéraires. — Dernier rayon. — Regrets et faiblesses 181
- IX. La Révolution de Février. — Émotion. — Séjour en Belgique. — Entrée au *Constitutionnel* 203
- X. Les premières *Causeries du Lundi*. — Article des Regrets. — Entrée au *Moniteur officiel*. — Échec au Collège de France. — Retour au *Moniteur*..... 221
- XI. Les *Nouveaux Lundis*. — Campagne anti-cléricale. — Méthode critique..... 247
- XII. Correspondance avec la princesse Mathilde. — Entrée au Sénat. — Discours. — Popularité reconquise. — Passage au *Temps*... .. 279
- XIII. Dernières années. — Dispositions testamentaires. — Funérailles. — Jugement de M. Cousin. 315



Imprimerie Eugène Heures et C^e, à Saint-Germain.

